



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

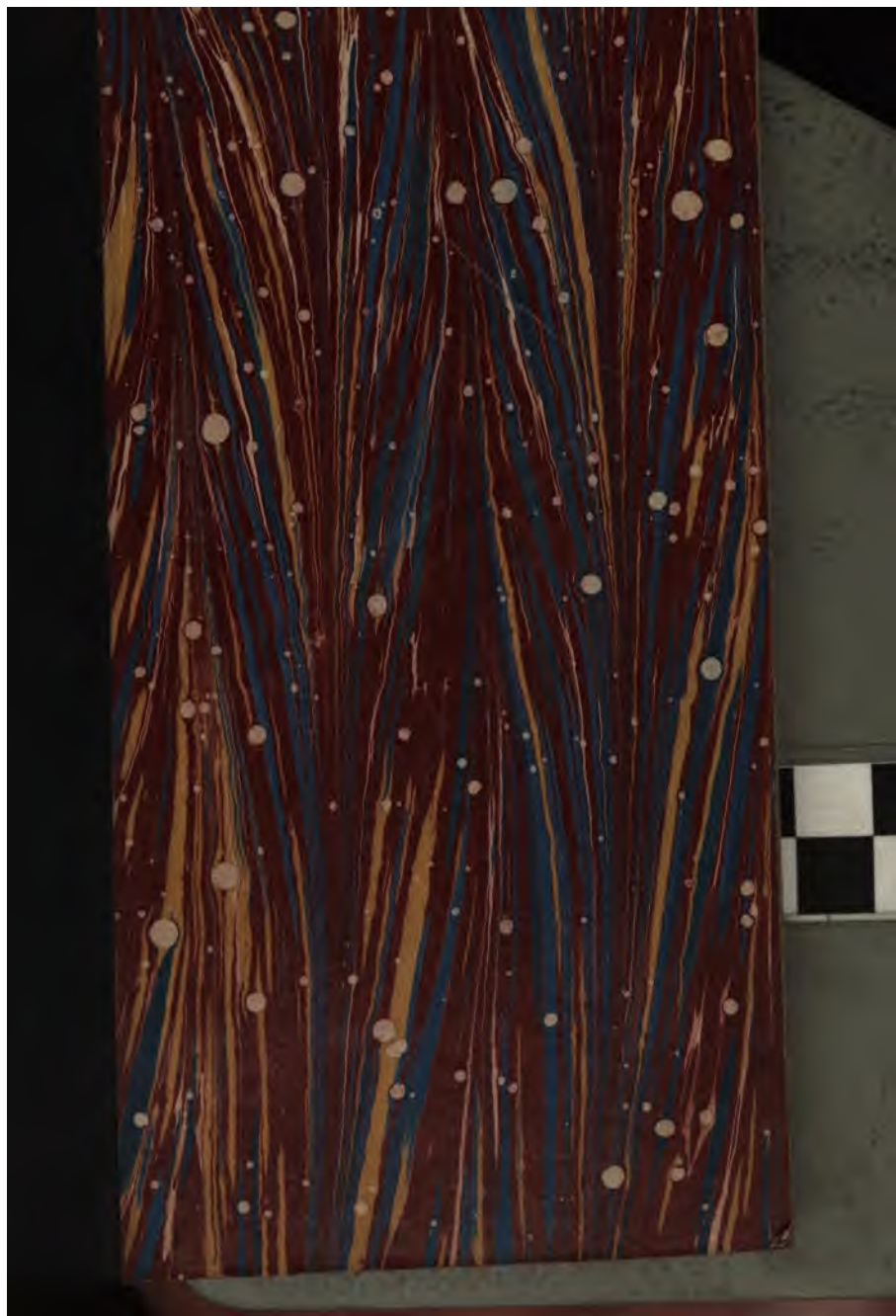
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

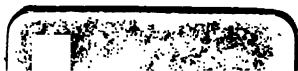
About Google Book Search

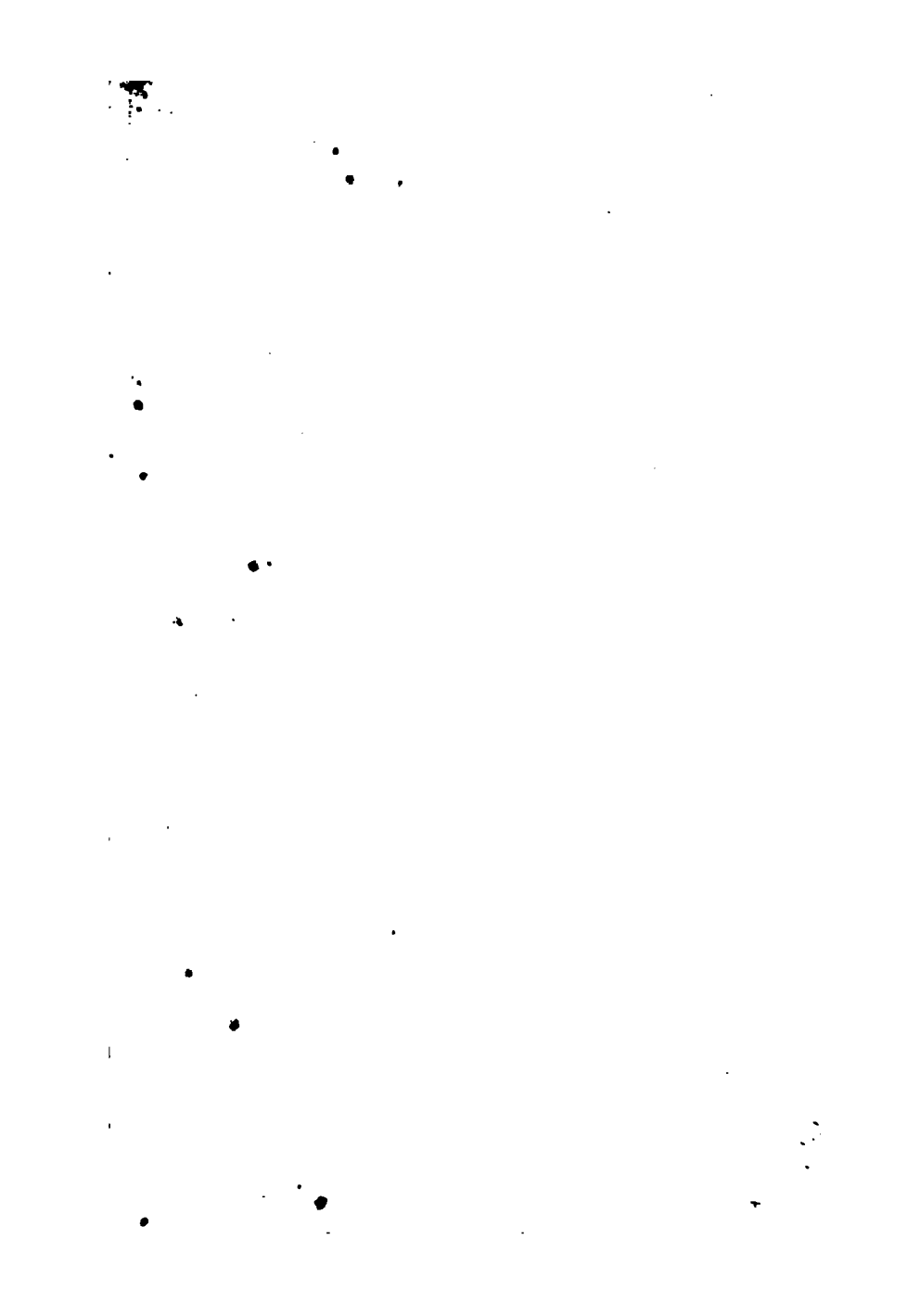
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

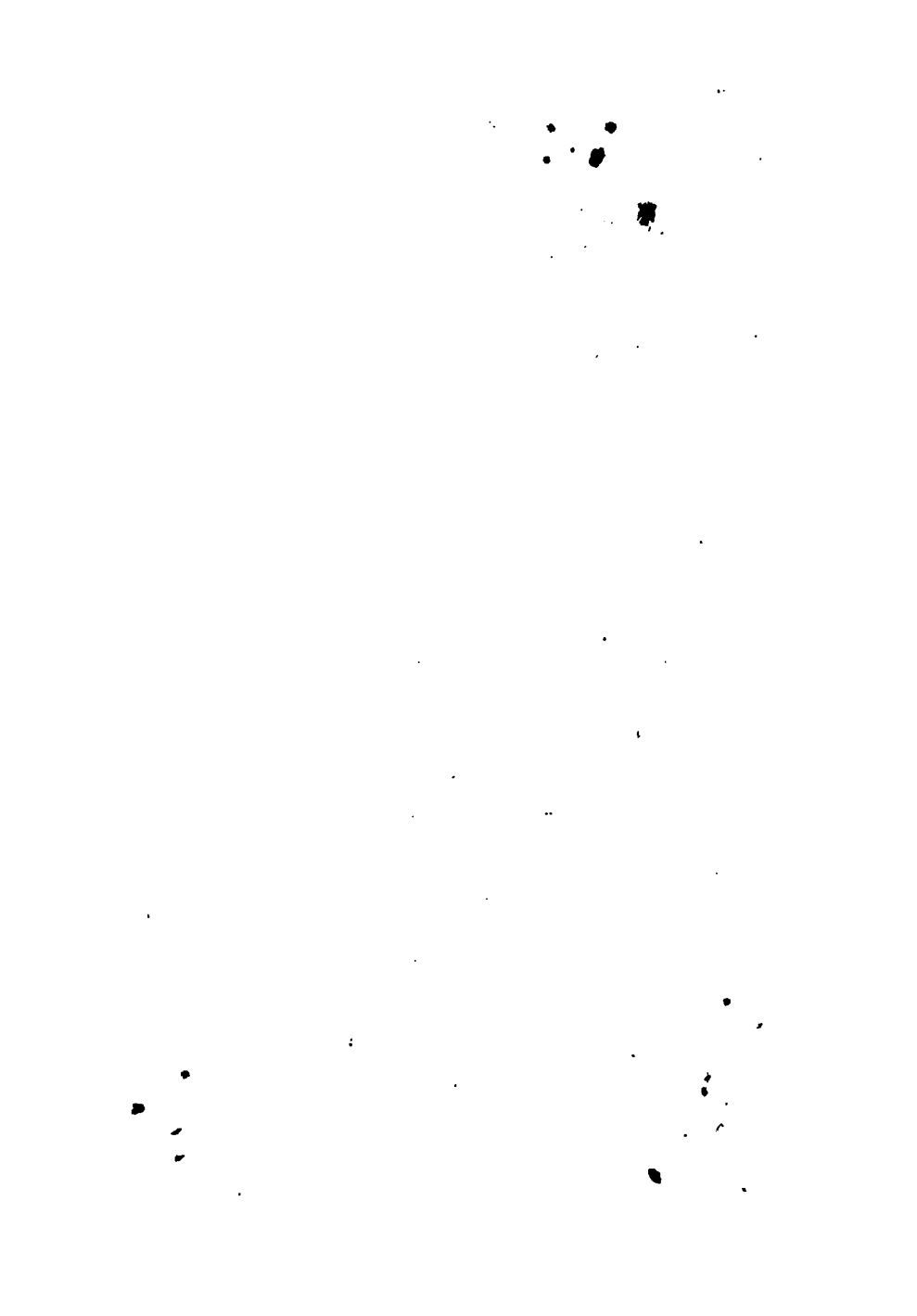




600101991R







JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

OU

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR DEVANT LE PEUPLE.

1

JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

OU

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

DEVANT LE PEUPLE.

PAR LE DOCTEUR BARNOUIN.

- Ils se sont perdus dans leurs pensées,
- leur cœur insensé a été rempli de
- ténèbres, et sous le nom de sages
- qu'ils se sont donné, ils sont deve-
- nus plus fous que les autres. »

(ST PAUL AUX ROMAINS.)

Notre Saint-Père le Pape Pie IX, après avoir béni cet ouvrage, a bien voulu, sur la prière de l'auteur, en accepter les bénéfices pour le Denier de St-Pierre.

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

rue Bouquerie, 15.

1865



Tous droits réservés.

130. 9. 140. 116

1

100

Très-illustre et très-honorable
Monsieur,

*Perillustris Domine, Domine
Observandissime.*

Puisque des écrivains impies ont cherché à renouveler dans notre siècle les erreurs que les anciens sophistes répandirent avec impudence contre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il a été bon que des hommes doctes aient entrepris la réfutation de ces mensonges blasphématoires. Notre très-Saint Père le Pape Pie IX, a vu avec joie que vous vous soyez mis dans les rangs de cette milice des défenseurs de la vérité; aussi Sa Sainteté a-t-elle reçu avec beaucoup de plaisir l'exemplaire de votre ouvrage *Jésus-Christ et M. Renan*, que vous lui avez offert, bien qu'à raison des sollicitudes qui l'absorbent, il n'ait pu encore en prendre connaissance. Toutefois il a loué beaucoup votre entreprise, et cela d'autant

Cum impii scriptores altale nostra errores renovarent, quos veteres pseudophilosophi adversus divinitatem Domini Nostri Jesu Christi impudenter effectiverunt, operæ pretium fuit, ut docti viri blasphema hac mendacia refellenda susciperent. Huic agmini defensorum veritatis te quoque nomen dedisse gavisus est SSmus Dominus Pius Papa Nonus, qui ideo exemplar oblatis libri, quem inscripsisti Jésus-Christ et M. Renan, perlibenter excepit, quamvis propter sollicitudines quibus distinetur nondum de eo quidpiam delibare potuerit. Nihilominus consilium tuum magnopere laudavit, eo vel magis quod hoc exornatum viderit illo piæ liberalitatis affectu, quo optimæ causæ suppetias af-

plus volontiers qu'elle reçoit un nouvel éclat du sentiment de pieuse libéralité qui vous a porté à en offrir les bénéfices pour le soutien de la bonne cause. C'est pourquoi Sa Sainteté a voulu que je vous fisse connaître ses sentiments de gratitude et de bienveillance, en même temps il vous a accordé ainsi qu'aux vôtres, avec effusion de cœur, la Bénédiction Apostolique.

Pour moi, tandis que j'obéis avec bonheur aux ordres du Souverain Pontife, je vous offre mes humbles respects et prie Dieu de vous accorder toute sorte de prospérités.

Je suis, très-illustre et très-honorable Monsieur,

Votre très-dévoué serviteur,

François MERCURELLI,
Secrétaire des Lettres latines de Sa Sainteté.

Rome, 19 avril 1865.

Au très-illustre et très-honorable
M. le Docteur
Barnouin.

à Avignon.

ferre proposuisti. Voluit itaque Sanctitas sua gratum ac benevolum animum suum per me tibi patefieri, simulque Apostolicam Benedictionem tibi tuisque peramanter impertivit.

Ego vero dum ultro pontificiis obsequor mandatis plenissimam observantiam meam tibi profiteor, cui bona et fausta omnia divinitus adprecor.

Tui, perillustri Domine, Domine Observandissime,

Datum Romæ, die 19 aprilis 1865.

*Addictissimus famulus
Franciscus MERCURELLI,
SSm. D. N. ab Epistolis latinis.*

*Perillustri Domino,
Domino observandissimo
Doctori Theodoro
Barnouin.*

Avenionem.

ARCHEVÊCHÉ D'AVIGNON.

Sur le rapport qui nous a été fait par notre Commission,
nous approuvons l'ouvrage composé par M. Barnouin, pour
défendre la divinité de Jésus-Christ.

Avignon, le 4 mars 1865.

† LOUIS-ANNE, *Arch. d'Avignon.*

A

MON TRÈS-CHER ONCLE

LE RÉVÉREND PÈRE

DOM MARIE-BERNARD BARNOUIN

FONDATEUR ET SUPÉRIEUR

DE LA CONGRÉGATION DES CISTERCIENS

DE LA COMMUNE OBSERVANCE DE FRANCE

A SON ABBAYE DE SÉNANQUE (VAUCLUSE).

MON TRÈS-CHER ONCLE ,

C'est à vous qui avez tant fait pour la gloire de notre sainte religion et pour le salut des âmes que revient de droit la dédicace de ce modeste livre.

Si simple qu'il soit , vous l'accueillerez favorablement parce que votre bienveillance est égale à votre foi , et que vous savez qu'il est l'expression vraie des sentiments les plus intimes de mon âme.

Seul , sans appui , sans fortune , mettant toute votre

espérance dans le Seigneur et dans cette approbation paternelle qui vous a été si généreusement accordée par l'autorité Ecclésiastique, vous avez osé entreprendre de ressusciter, en France, un des plus beaux Ordres religieux.

Les éléments étaient contre vous ; les difficultés surgissaient à chaque pas ; mais qu'importait tout cela au serviteur de Dieu ? Il avait avec lui les trois armes du chrétien : la Foi, l'Espérance et la Charité ; il priait, il veillait, il combattait et il a vaincu !

Aujourd'hui, vous voilà à la tête d'une nombreuse et sainte famille. Tout le monde sait que vos frères offrent leurs jeûnes, leurs sacrifices et leurs prières pour la délivrance des âmes du Purgatoire et pour la conversion des pécheurs ; qu'ils travaillent des mains et qu'ils donnent aux pauvres ; que leur Observance est admirable, leur silence parfait et leur piété sublime. Aussi, votre Noviciat, quoique très-vaste, ne suffit plus aux demandes d'admission qui vous arrivent de tous les pays, et déjà cinq grands et beaux monastères (1) sont peuplés de religieux qui, guidés

(1) L'Abbaye de Notre-Dame de Sénanque, Maison-Mère, diocèse d'Avignon ; Notre-Dame de Fontfroide, diocèse de Carcassonne ; Notre-Dame d'Haute-Combe, abbaye Royale, diocèse de Chambéry ; Notre-Dame de la Garde-Dieu, diocèse de Montauban ; Notre-Dame de Sègries, diocèse de Digne.

par vos exemples autant que par vos conseils, donnent au monde le magnifique spectacle de toutes les anciennes vertus monastiques. Ah ! réjouissez-vous, mon très-cher oncle, car votre OEuvre est vraiment l'œuvre de Dieu !

C'est à la haute réputation d'humilité, de persévérance, de charité, de foi et de piété que vous avez à Rome, que je dois le brillant accueil et les puissantes protections que j'ai trouvés dans la Ville Eternelle. C'est parce que je porte un nom sur lequel vos vertus ont jeté un si doux et si vif éclat, que j'ai eu l'indicible honneur d'être reçu en audience particulière par Sa Sainteté Pie IX.

Cette audience, je ne l'oublierai jamais : c'était dans le château de Castel-Gandolfo, le 1^{er} août à 8 heures et demie du soir. L'illustre Pontife a bien voulu bénir mon livre et en accepter les bénéfices pour le Denier de St-Pierre ; puis, parlant de *Vous*, mon très-cher oncle, il est sorti de sa bouche sainte les paroles suivantes qui me sont allées droit au cœur et que je vous répète, ici, avec bonheur et fierté : « Mon enfant, m'a dit le Saint Père, vous devez être bien heureux d'avoir un oncle comme celui-là ! »

Oh ! oui, je suis heureux ! et pour tout ce bien que vous m'avez fait, j'ai cru que la meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance et celle

qui vous serait le plus agréable , était de vous offrir ce travail que , dans mes heures de loisir , j'ai fait pour éclairer le peuple sur les vérités de notre sainte Religion et sur la divinité de cet Homme-Dieu que vous vous efforcez tant à faire aimer.

Veillez donc , mon très-cher oncle , en agréer l'hommage, et Dieu le favorisera comme il a toujours favorisé ce que vous avez entrepris ou encouragé. Ainsi , un nouveau bonheur viendra combler de joie

votre neveu ,
plein de dévouement et d'affection ,

D^r BARNOUIN.

Rome, 1^{er} novembre 1864.

INTRODUCTION.

Depuis longtemps, il se faisait autour de moi un certain bruit au sujet du livre de M. Renan. J'en avais entendu faire, plus d'une fois, et l'éloge et la critique. Les uns l'appelaient *chef-d'œuvre*, les autres le qualifiaient de *parodie ridicule*. Mais une chose singulièrement remarquable et que je me suis plu à constater, c'est que les louanges qui lui étaient données n'émanaient que de ceux par qui l'ouvrage n'avait pas été lu. Quant à moi, je m'étais dit : « Si M. Renan a puisé ses documents chez les évangélistes, je connais à peu près tout ce qu'il peut avoir écrit ; s'il a ajouté un seul mot à l'Évangile, ce mot est de trop ; et s'il en a supprimé quelque chose, il manque à la vérité. D'un autre côté, si ce n'est pas sur les livres saints qu'il s'appuie, il ne peut rien avancer qui mérite d'être cru. » Je m'en tenais à ce jugement, et jamais il ne m'était venu à la pensée de me procurer la *Vie de Jésus*, lorsqu'un jour je vis à la quatrième page d'un journal qu'une nouvelle édition en était destinée aux pauvres.

Curieux de connaître cette aumône que, dans sa libé-

ralité, M. Renan voulait faire à tous, j'écrivis à Paris et priai mon frère de m'adresser à Rome l'édition populaire de la *Vie de Jésus* par M. E. Renan. Huit jours après, je recevais le livre. Je le lus et le relus avec une attention dont certainement jusque-là je ne m'étais pas cru capable, et je déclare que j'éprouvais à cette lecture au moins autant de dégoût que l'auteur devait avoir eu de peine à l'écrire; car le mensonge est toujours bien difficile à soutenir.

Voilà, me dis-je, en fermant le livre, une de ces productions qui ne ressemble pas mal à ces monstruosité repoussantes que la nature enfante quelquefois, que l'on montre d'abord dans les grandes villes à un prix élevé et qu'on promène ensuite, au rabais, dans les bourgs et dans les villages... Ce livre doit avoir le sort de l'objet auquel il ressemble; chacun voudra l'approcher, mais après l'avoir vu, un seul cri s'échappera de toutes les bouches: Ah! quelle horreur! Toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque de front, soit qu'il feigne de la défendre, M. Renan ne développe que pour embrouiller, il ne suppose que pour obscurcir; et quand on a fini de le lire, on est invinciblement amené à penser que cet homme ne croit rien de ce qu'il écrit; qu'il méprise les autorités les mieux établies, qu'il méconnaît les vérités les plus palpables et qu'il ne consulte la raison

que pour en faire un marchepied à ses chimériques subtilités. Il salit tout ce qu'il explique; il calomnie tout ce qu'il raconte.

Après cela, que trouve-t-on encore dans son livre ? l'incertitude ! Oui, rien que des doutes, toujours des doutes, et puis encore des doutes... Est-ce ainsi que les Athanase, les Chrysostome, les Cyrille, les Augustin, les Huet, les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, les Massillon, etc. nous mènent de peut-être en peut-être ? Non, certainement : chez eux la conviction dénonce la vérité; ils ne supposent pas, ils affirment, et cela, avec une force et un accent que M. Renan n'imitera jamais. Loin de jeter le trouble et l'obscurité dans les consciences et dans les esprits, ils y répandent, au contraire, la paix la plus parfaite et la clarté la plus lumineuse.

Qui le croirait ? dans cette simple et bienveillante édition à 1 fr. 25 centimes, j'ai rencontré les expressions : « Probablement, — il est probable, — peut-être, — sans doute que, — il semble, — il paraît, — à ce qu'il semble, — nul doute que, — il n'est pas probable, — on peut supposer, — il ne paraît pas, — je crois, — on veut, — certainement (dubitatif), — il ne semble pas, — dit-on, — il est permis d'admettre, — tout porte à croire, — il n'est pas impossible, — on dirait, — évi-

demment (dubitatif), — on ignore, — on est porté à croire, — il est bien probable, — il est fort possible, — il a pu, — ce semble, — on ne sait pas, — on peut croire, — s'il est vrai, — qui sait si, — on peut douter, — il n'est guère possible de douter, » — qui le croirait? dis-je, j'ai rencontré ces expressions cent quatre-vingt-treize fois! J'ai voulu les relever une à une afin qu'il fût évident pour tout le monde que M. Renan n'est pas très-sûr de ce qu'il avance. Ce serait donc une étrange folie, à lui, de prétendre nous persuader ce qu'il avoue si ingénument ne pas savoir. Ne pensez-vous pas, avec moi, que M. Renan pourrait, sans forfanterie, s'appliquer ces paroles, d'une rare sincérité, que Bayle du Carlat écrivait à un de ses amis : « Je ne suis qu'Assemblée-nues ; mon talent est de former des doutes ; mais ce ne sont pour moi que des doutes. » Convaincu que l'auteur de la *Vie de Jésus* ne croyait pas un mot de son livre, je me demandai pourquoi ce savant, cet homme sérieux, planait ainsi dans le vide, et surtout pourquoi il s'adressait au peuple? J'en trouvai la raison dans ces deux propositions qui sont de lui :

1° L'idéalisme plait au peuple ;

2° L'humanité veut être trompée.

M. Renan a donc voulu, à la fois, nous plaire et nous tromper ! Quant à nous plaire, j'affirme, dès cette heure, qu'il n'y a pas réussi ; et pour nous tromper, il lui aurait fallu prendre un masque qui couvrit mieux son visage.

« *La Vie de Jésus* n'est pas un livre nouveau, nous dit-il dans sa préface... C'est peut-être là ce qu'il y a de plus vrai dans tout le livre : car personne n'ignore qu'Ébion, Arius, Spinoza, Voltaire, Helvétius, Strauss, M. Proudhon et d'autres ont dit avant lui que Jésus-Christ n'était pas Dieu. Mais seul, M. Renan, a eu la singulière fantaisie de nous montrer Jésus sous un si grand nombre de couleurs disparates.

« Ce Christ, cet Homme-Dieu qui tient sur la terre, dit St Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidante au milieu de nous », M. Renan ne craint pas de nous le présenter tour à tour comme « jeune et naïf villageois, railleur spirituel, idéaliste extravagant, aimable et doux, sombre, rancunier, critique amer, joyeux viveur, étonnant génie, adroit séducteur, révolutionnaire ambitieux, coureur de fêtes, capable de toutes les abnégations, ignorant jusqu'à sa personnalité, audacieux imposteur, sublime moraliste, fréquentant les courtisanes et la plus

mauvaise société ». Et voilà, dit-il, l'homme le plus parfait, celui qui a conquis le monde, celui qui ne sera pas surpassé !... Tel est le sublime modèle qu'il nous propose ! Et c'est aux pauvres, c'est à ceux que Jésus a le plus aimés que, sous le fallacieux prétexte de servir la religion, M. Renan offre son pamphlet. C'est en échange de cet amour tout particulier que Jésus a eu pour eux, qu'il leur propose la plus insignifiante ingratitude et la plus noire trahison.

Quelle pitié de voir tous ces grands philosophes avec leur vaste génie, fatalement condamnés à se perdre dans l'abîme de leurs erreurs ! Qui ne voit dans leur chute honteuse, l'effet inévitable de cette puissance surhumaine qui terrasse avec violence tous ceux qui osent s'attaquer à la divinité du Christ ? « Celui qui insultait à l'aveuglement des autres, dit Bossuet, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités ». « Le peuple, dit M. Renan, d'accord en cela avec la science positive, n'admet pas le miracle ». En effet, il a fallu pour y croire des ignorants et des imbéciles comme Napoléon I^{er}, Louis XIV, Charlemagne, Racine, Corneille, Descartes, Newton, Pascal, Leibnitz, Fénelon, Bossuet et autres aussi stupides, mais plus anciens. Il est vrai que peut-être tous ces illuminés n'avaient aucune notion de physique !...

C'est par l'idéal que M. Renan veut vous plaire et vous surprendre. Mais, allez-vous me demander, qu'est-ce que c'est que l'idéal de M. Renan?... Lui-même s'est chargé de la réponse : « Au fond, l'idéal est toujours une utopie ». Donc, son idéal c'est le néant, c'est ce qu'on appelle rien, c'est un mauvais rêve, en un mot, c'est son livre !... Or, ce n'est pas cet idéal-là que prêchait Jésus, car Jésus prêchait l'éternité ; ce qu'il y a de plus positif et de plus durable, c'est-à-dire le royaume de Dieu.

Dans la *Vie de Jésus*, l'histoire est indignement mutilée, ou falsifiée, la logique est révoltante, le bon sens est remplacé par la folie, le style est inqualifiable, et si parfois on y rencontre quelques phrases pompeuses et touchantes, elles me font l'effet de ces brimborions dorés que les charlatans fixent avec artifice, sur leurs vêtements de lustrine, pour faire croire à un luxe qui n'existe pas et afin de mieux tromper le public.

Personne ne peut attacher à ce livre une forme, ni un sens précis ; il est rejeté par les hommes mêmes sur le témoignage desquels il s'appuie. Pour moi, s'il n'est pas le produit d'une intelligence malade, c'est un tissu d'erreurs condamnables, c'est une œuvre ou d'une mauvaise foi sordide, ou d'une ignorance crapuleuse ; c'est

une insulte grossière non-seulement à la religion, mais à l'humanité tout entière; c'est une attaque insolente à toutes les croyances et à tous les principes établis.

Mais, me dira-t-on, prenez garde ! M. Renan n'est pas un homme ordinaire; il a déjà écrit beaucoup de livres, il est membre de l'Institut, il a rempli, en Palestine, une mission qui lui donne de l'autorité, etc... Tout cela est vrai, et je ne répondrai pas, comme d'autres ont pu le faire, qu'il est libre à M. Renan d'exploiter tous ces titres et d'en trafiquer comme un mendiant de ses ulcères; mais qu'il ne doit pas s'étonner si, après avoir jeté son obole, le passant détourne la tête avec dégoût. Je me contenterai de rappeler ces deux vers bien connus et que j'ai déjà cités, une fois, dans un travail fait il y a deux ans :

« Tel a franchi cent mers qui, dans un filet d'eau,

« Va se perdre en voulant traverser un ruisseau ».

Du reste, les livres que M. Renan a écrits antérieurement à la *Vie de Jésus* ne sont pas exempts de critique, comme nous le verrons, et pour être un peu moins ridicules, ils n'en sont pas plus parfaits.

L'ancien élève de St-Sulpice ne veut plus de prêtres... ils sont trop nuisibles à la société!... Eh! bien, moi je

trouve plus de vertus dans un Vincent de Paul , dans un François-Xavier et dans un Belsunce de Marseille que dans tous les Danton , les Marat et les Robespierre du monde !... Qu'était-il besoin de nous dire , puisqu'il ne veut plus de prêtres , qu'il ne faudrait pas que le Pape fût Roi ? Est-ce que la destruction du Souverain Pontificat n'est pas la conséquence forcée de l'abolition des prêtres ?... Ah ! qu'il me soit permis de le dire , le plus beau triomphe du système-Renan a été , peut-être , l'érection de l'autel de la *Déesse Raison* , et vous connaissez les miracles opérés par cette divinité monstrueuse qu'on voulut substituer à celle du Christ... Le Christ céleste est mort pour les péchés des autres , et la Raison infernale guillotina pour ses propres crimes. De pareils souvenirs révoltent tout esprit droit , et soulèvent tous les sentiments d'un cœur bien né !...

Malheur donc à ceux qui veulent vous ravir votre croyance à vous , pauvres patients , qui n'avez rien en ce monde , et qui , au lieu de murmurer , savez encore prier et vous taire ! Eh ! quoi , dans vos douleurs , alors que le poids de la vie vous écrase , que le monde vous oublie ou vous tyrannise , il ne vous resterait plus cette ineffable consolation que vous puisez sans cesse dans les souffrances du Christ , ni cette divine espérance que vous avez dans ses promesses éternelles ?... Alors , oui ,

vous seriez les vrais esclaves, puisque, misérables et opprimés pendant la vie, vous n'auriez rien à attendre après la mort !... Et vous, bonnes et tendres mères de famille, il faudrait bien vous garder aussi d'apprendre à vos chers petits anges, ce doux nom de Jésus qui est le premier que vous vous plaisez à mettre dans leur bouche ; il ne faudrait plus faire sur leur front ni sur leur poitrine ce signe de la croix que votre piété n'oublie jamais, car si Jésus n'était pas Dieu, ce serait une véritable idolâtrie. Et vous tous enfin, pauvres abandonnés, quand, à vos derniers moments, à cette heure qui précède l'agonie, vous auriez besoin du prêtre, ce confident de toutes les peines, cet ami constant de la misère et de la douleur, qu'aucune horreur ne rebute et dont les suaves paroles savent si bien adoucir le terrible passage de la vie à l'éternité ; quand, dis-je, à cette heure suprême, tremblant de paraître seuls devant votre Dieu, vous l'appelleriez à votre secours, il ne serait plus là pour vous donner le baiser de paix ; il n'y serait pas davantage pour vous accompagner au champ du repos ! Il est si méprisables ces prêtres qui, à la voix de l'infortune, se lèvent à toutes les heures, et qui brave aussi vaillamment les épidémies les plus meurtrières que les intempéries des saisons les plus rigoureuses !

Quelle sera donc cette religion parfaite que M. Renan

nous propose?... Peut-on raisonnablement imaginer une école sans maître, un royaume sans roi, une armée sans général, un troupeau sans pasteur ?...

Il est incontestable qu'il y a un Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre et qui a fait l'homme. Sans cela, il se créerait encore des cieux et des terres, et dans ces mondes nouveaux il pousserait toujours des hommes. S'il est donc vrai que Dieu ait fait l'homme et qu'il lui ait donné la jouissance de tous les biens de la terre, il doit aussi lui avoir imposé des ordonnances et des lois auxquelles il l'a soumis. C'est ce que nous verrons dans la suite, et si je parviens à vous démontrer par la Bible que le Messie a été promis à la première femme et à Abraham par Dieu lui-même; puis au peuple hébreu par les prophètes envoyés de Dieu, et qu'il est arrivé non-seulement précédé et accompagné de tous les signes qui devaient le faire reconnaître, mais encore précisément aux temps marqués pour sa venue; si je réfute, l'Évangile à la main, dans le livre de M. Renan, les rares passages qu'il a omis de réfuter lui-même; et si, enfin, je suis assez heureux, en mettant sous vos yeux les victoires de la croix, pour vous soustraire au poison dont on voulait vous abreuver, j'aurai atteint le but que je me suis proposé en vous adressant ces quelques pages.

Pour cela, comme c'est aux pauvres que j'écris, moi aussi, je tâcherai d'être le plus simple et le plus clair qu'il me sera possible. Mais, auparavant, j'ai besoin de vous dire, en quelques lignes, ce qu'on entend par les Écritures Saintes et quelle est la confiance qu'on doit leur accorder. Nous jetterons, ensuite, un rapide coup d'œil sur l'histoire du peuple juif depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et nous arriverons à séparer l'ivraie d'avec le bon grain.

— Nous verrons qu'il peut arriver que les œuvres les plus ridicules soient appelées à faire du bruit et même à faire fortune précisément à cause de leur ridicule. Car, dans certaines circonstances, la Providence réserve quelquefois les premiers rôles à ces sortes d'œuvres et s'en sert comme d'une arme contre ses ennemis. Et qui sait si cet accès de fièvre que vient de trembler M. Renan ne sera pas la dernière manifestation de la fièvre générale qui agite le siècle des lumières ?

— Les deux plus graves philosophes de l'antiquité païenne, Socrate et Platon, croyaient à l'existence d'un Dieu unique et tout-puissant. Ils savaient que la religion de leur époque était fautive dans son principe et dans ses applications ; malgré cela ils disaient : « qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie,

et que c'est avoir perdu le sens que d'y songer. » Aussi, désespérant de vaincre l'erreur publique, ils n'osèrent jamais s'y opposer. Il n'en est pas ainsi de M. Renan. Il n'est pas convaincu que nous soyons dans l'erreur, il a devant lui cette parole du Christ : « Tu es pierre et sur cette pierre j'établirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ». Mais n'importe, confiant en ses propres forces, il espère, lui qui sait tout, détruire facilement l'œuvre de Jésus qui « ne connaissait rien en dehors du judaïsme ». Quelle orgueilleuse sottise !...

Il se trouve, entre nous, des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques ;
Qui, sans cesse, créant des systèmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.

(DU BARTAS.)

Si les esprits forts s'avisent de trouver que je suis un atome à côté du grave et colossal auteur de la *Vie de Jésus*, qu'ils se rappellent le Lion et le Rat de La Fontaine où il est démontré qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

En tous cas, ne nous alarmons pas trop vite. Le livre en question n'a pas encore porté ses fruits, et, s'il est

un pays où l'on cherche à anéantir la religion du Christ, où les actes de la plus atroce barbarie se multiplient et contre les prêtres et contre les fidèles, disons-le fièrement, ce malheureux pays n'est pas notre belle France! C'est la triste et sainte Pologne qui voit tous les jours la terre arrosée du sang de ses martyrs; et là, le livre de M. Renan n'a pas été lu! Quelle fatalité!... Ne serait-ce pas, ici, le cas de répéter ces paroles d'Henri IV: « Pends-toi..... car tu n'étais pas là! »

D' BARNOUIN.

JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

OU

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

DEVANT LE PEUPLE.

CHAPITRE PREMIER.

MOÏSE EST L'AUTEUR DU PENTATEUQUE.

Celui qui écrit ne doit jamais supposer, quelle que soit la bonne opinion qu'il ait de ses lecteurs, qu'ils ont toujours présent à la mémoire tout ce qui est indispensable pour l'intelligence de son livre. Afin donc de me mettre mieux à la portée de chacun, j'ai cru devoir présenter ce travail sous la forme d'un dialogue. A cet effet, je suppose deux amis dont l'un, Ernest, n'est pas encore ce qu'on appelle un mauvais chrétien, mais un jeune homme léger, acceptant, sans les commenter, les diverses productions du jour, et croyant volontiers tout ce qui flatte les sens et l'opinion. L'autre, au contraire, Henri, plus sérieux, veut se rendre raison de tout ce qu'il lit.

Les deux amis se rencontrent donc, et la conversation s'engage ainsi :

ERNEST.

Mon cher, je viens de lire la *Vie de Jésus* par M. Renan :

HENRI.

Ah ! tu as lu ce livre ? eh bien ! qu'en penses-tu ?

ERNEST.

Ma foi, je pense qu'il est plein de vérités, et qu'il est appelé à détruire beaucoup d'erreurs populaires.

HENRI.

Es-tu bien sûr que ce livre contienne des vérités ? As-tu vérifié les Écritures Saintes ? As-tu même réfléchi en lisant la *Vie de Jésus* ?

ERNEST.

Pour ce qui est des Écritures, il y a longtemps que je ne m'en occupe plus : et depuis que nous récitons ensemble l'Histoire Sainte, je ne me rappelle pas d'avoir ouvert un livre qui en traite... J'estime qu'on doit se tenir au niveau de son époque ; et comme aujourd'hui Voltaire, J.-J. Rousseau, M. Proudhon, le *Siècle* et M. Renan sont à la mode, ce sont eux que j'ai lus ou que je lis, avec quelques romans du jour. En tout cas, pour faire son livre, M. Renan a dû les consulter, et comme c'est un homme très-sérieux, je m'en rapporte à lui.

HENRI.

Tu me ferais le plus grand plaisir, si tu voulais m'accorder quelques instants. Je te rappellerai en peu de mots ce que sont ces Écritures, et je te ferai voir de quelle manière M. Renan les consulte.

ERNEST.

Très-volontiers. Qué je passe mon temps à l'écouter ou à autre chose, il faut toujours que je le passe, et je ne serais pas fâché d'apprendre encore une fois ce que j'ai presque entièrement oublié. Ainsi donc tu peux parler.

HENRI.

Je commence : on appelle *Écritures Saintes* tout ce qui est contenu dans la Bible, c'est-à-dire, l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien Testament renferme l'histoire du peuple de Dieu depuis la création du monde jusqu'à la venue du Messie. Il a 45 livres qui sont :

1° La Genèse ; 2° l'Exode ; 3° le Lévitique ; 4° les Nombres ; 5° le Deutéronome ; ces cinq livres réunis constituent ce qu'on appelle le Pentateuque, ou le livre de la Loi de Moïse.

6° Josué ; 7° Les Juges ; 8° Ruth ; 9° I^{er} Rois ; 10° II. Rois ; 11° III^e Rois ; 12° IV Rois ; 13° I^{er} Paralipomènes ; 14° II^e Paralipomènes ; 15° Esdras ; 16° Néhémie ; 17° Tobie ; 18° Judith ; 19° Esther et fragments ; 20° Job ; 21° Psaumes ; 22° Proverbes ; 23° Ecclésiaste ; 24° Cantique de Salomon ; 25° Sagesse ; 26° Ecclésiaste de Jésus, fils de Sirach ; 27° Isaïe ; 28° Jérémie ; 29° Baruch ; 30° Ezéchiel ; 31° Daniel ; 32° Osée ; 33° Joël ; 34° Amos ; 35° Abdias ; 36° Jonas ; 37° Michée ; 38° Nahum ; 39° Habacuc ; 40° Sophonias ; 41° Aggée ; 42° Zacharie ; 43° Malachie ; 44° I^{er} Machabées ; 45° II^e Machabées.

Voilà tous les livres dont est composé tout l'Ancien Testament,

Le Nouveau Testament ne contient que 7 livres qui sont :

- 1° Les quatre Évangiles ;
- 2° Les Actes des Apôtres ;
- 3° Les quatorze Epîtres de Saint Paul ;
- 4° Les deux Epîtres de Saint Pierre ;
- 5° Les trois Epîtres de Saint Jean ;
- 6° Les Epîtres de Saint Jude ;

7° L'Apocalypse de Saint Jean.

Le premier Évangile qui est de Saint Matthieu fut écrit environ six ans après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la prière des juifs convertis. Avant d'être apôtre, Saint Matthieu était publicain.

Le deuxième Évangile selon Saint Marc fut écrit à Rome dix ans après la mort du Christ, la troisième année du règne de Claude. Saint Marc était le disciple de Saint Pierre.

Le troisième Évangile fut écrit par Saint Luc vingt-trois ans après la mort du Sauveur. Saint Luc était médecin avant d'être disciple de Saint Paul.

Enfin le quatrième Évangile a été écrit à Ephèse, par Saint Jean, environ soixante-trois ans après la Passion de Notre-Seigneur, deux ans après l'Apocalypse. Saint Jean écrivit son Évangile à l'occasion de Cérinthe et d'Ebion qui publiaient que Jésus-Christ n'était pas Dieu. C'est pour cela que Saint Jean parle davantage de la Divinité du Sauveur. A cet effet, Saint Augustin remarque que les trois autres Évangélistes marchent en quelque sorte sur la terre avec Jésus-Christ homme, en rapportant les actions de sa vie mortelle ; mais que Saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues de l'infirmité humaine et va découvrir, jusque dans le sein de Dieu, le Verbe-Dieu égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. L'Apocalypse, qui est du même apôtre, fut écrite soixante et un ans après la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'île de Pathmos, où Saint Jean avait été relégué par l'empereur Domitien.

C'est sur ces livres saints, interprétés par l'Église, que repose plus particulièrement notre foi et qu'a reposé celle de nos pères ; c'est aussi dans ces livres que nous

devons surtout chercher la vérité. Les ennemis de notre religion l'ont si bien compris qu'ils ont dirigé tous leurs efforts contre le livre de Moïse qui est le premier des livres inspirés, et sur lequel s'appuient souvent les autres. Ils ont pensé qu'en attaquant les bases de l'édifice, le reste croulerait ; mais, comme tout ce qui est divin, le Pentateuque qu'ils voulaient détruire, est resté debout et immaculé.

ERNEST.

Le livre de Moïse n'est peut-être pas aussi authentique que tu veux bien le dire. Beaucoup d'écrivains ont douté que Moïse en fût l'auteur, et il est du reste fort difficile d'assigner au livre de la Loi une époque certaine.

HENRI.

Je sais que Volney, M. Renan et d'autres ont usé contre lui tous les arguments de la philosophie ; mais ils ne sont parvenus qu'à démontrer deux choses : leur impuissance et leur haine de toute vérité. En effet, le Pentateuque, ou le livre de la Loi, raconte ce que nul autre ne saurait raconter comme lui : la création du monde, l'histoire du déluge, la dispersion des peuples, la sortie d'Égypte, etc. Il renferme les institutions du peuple de Dieu, il établit le culte et les lois du gouvernement, etc. ; et on peut dire qu'il est le pied sur lequel ont été greffées toutes les autres branches de l'Écriture Sainte. Les livres de Josué, de Samuel, de David et de Salomon ne sont que la confirmation et la continuation du livre de Moïse. Ainsi, dans Josué, voici ce qu'on lit dès les premières lignes : « Prends courage, a dit le Seigneur, anime-toi de plus en plus à faire exactement tout ce qui est commandé dans la Loi de Moïse que mon serviteur t'a donnée. Le livre de cette Loi sera tou-

jours dans ta bouche, et tu le méditeras jour et nuit afin que tu observes ce qui est écrit. » Josué dit lui-même que c'est dans le livre de la Loi de Moïse qu'il puise toutes ses inspirations. Il déclare qu'il éleva un autel au Seigneur Dieu d'Israël, sur le mont Hébal, selon que Moïse, serviteur du Seigneur, l'avait ordonné aux enfants d'Israël et qu'il est écrit dans le livre de la Loi. Puis, avant de mourir, Josué fait au peuple cette dernière recommandation : « Gardez avec soin tout ce qui est écrit dans le livre de la Loi de Moïse. »

Le livre des Juges suit exactement, exécute à la lettre et rappelle sans cesse les ordres de Moïse. En voici, du reste, un passage qui dénonce et qui atteste assez clairement l'existence du Pentateuque : « Le Seigneur laissa subsister ces peuples (ennemis d'Israël) pour éprouver, par eux, Israël et pour voir s'il obéirait ou s'il n'obéirait pas aux commandements du Seigneur qu'il avait donnés à ses pères par Moïse. » Or, le livre des Juges remonte à 1050 ans avant Jésus-Christ, et Moïse écrivait 400 ans avant cette époque.

ERNEST.

Si tout ce que tu cites là est vrai, comment se fait-il, alors, que M. Renan dise, dans son *Histoire des langues sémitiques*, que la rédaction définitive des livres contenant l'histoire ancienne d'Israël ne remonte pas *probablement* au delà de l'an 750 avant Jésus-Christ, et que l'opinion que Moïse est l'auteur du Pentateuque est toute moderne ?

HENRI.

Puisque tu as lu cela dans l'*Histoire des langues sémitiques* de M. Renan, tu dois aussi y avoir trouvé que : « Le cantique de Débora est un des morceaux de la

littérature hébraïque dont l'authenticité a enlevé les suffrages des critiques les plus difficiles. » Or, Débora vivait 1285 ans avant Jésus-Christ, et il faut être aveugle pour ne pas voir dans son Cantique une allusion constante et manifeste aux grandes et sublimes scènes du Mont Sinaï, si longuement et si magnifiquement racontées par Moïse. Dans tous les cas, M. Renan n'affirme rien, il dit *probablement*. Nous verrons que ces formes dubitatives reviendront plus d'une fois.

Josué, Débora et les autres Juges sont assez rapprochés de Moïse pour qu'il nous soit permis de considérer leurs témoignages comme presque contemporains et, partant, pour que nous n'hésitions pas à les préférer à celui de M. Renan.

Voici David le roi-prophète : il est sur son lit de mort; il mande auprès de lui son fils Salomon, et les dernières paroles qu'il lui adresse sont celles-ci : « Observe les commandements du Seigneur ton Dieu, afin que tu marches dans ses voies, que tu observes ses cérémonies, ses préceptes, ses jugements et ses témoignages, selon qu'il est écrit dans la Loi de Moïse, afin que tu aies l'intelligence de tout ce que tu feras et de tout ce que tu entreprendras. » Peut-on dire plus clairement que le livre de la Loi existait, et l'opinion que Moïse en est l'auteur est-elle aussi moderne que le proclame M. Renan ?

Salomon, dans son Ecclésiaste et dans son Cantique des Cantiques, n'atteste-t-il pas à chaque page qu'il n'écrit et n'agit que d'après les traditions de ses pères, c'est-à-dire, d'après le livre de la Loi de Moïse ? Ne célèbre-t-il pas toutes les fêtes prescrites par le serviteur de Dieu ? Lors de la fameuse dédicace de son temple, n'a-t-il pas immolé au Seigneur 22 mille bœufs et 120

mille brebis ? Qu'était-ce que cela , sinon obéir à la Loi de Moïse ? Or , tout ceci se passait au moins mille ans avant la venue du Messie. Mais l'histoire n'a aucune valeur pour M. Renan !...

ERNEST.

Je crois que tu es injuste envers M. Renan , car il reconnaît et il accepte comme vrais les livres de Josué , de Débora , de Samuel , de David et de Salomon.

HENRI.

Eh ! bien , s'il reconnaît et s'il accepte ces livres , il faut bien qu'il reconnaisse et qu'il accepte aussi le Pentateuque ; car le livre de Moïse ne peut pas plus être postérieur aux livres de Josué , des Juges et des Rois que l'éclosion d'une fleur ne peut être antérieure au développement de son bouton. Donc , non-seulement il n'est pas probable que les livres saints ne remontent pas à plus de 750 ans avant Jésus-Christ , mais il est , au contraire , très-certain qu'ils remontent à l'époque de leurs auteurs. Cette inconséquence dont sont frappés les écrits de M. Renan suffirait seule pour les condamner , si on n'avait contre eux d'autres arguments et d'autres preuves. Mais continuons :

Lorsque l'impie Jéroboam , roi d'Israël , se sépara de Judas avec ses dix tribus , il défendit à son peuple de venir sacrifier au temple de Jérusalem et rejeta toutes les écritures faites depuis Moïse , comme aussi toutes les ordonnances de David et de Salomon ; mais , dit l'histoire , il conserva le livre de la Loi de Moïse dont il faisait rigoureusement observer la police tant civile que religieuse. Le roi Josaphat , 912 ans avant notre ère (par conséquent plus de 750 ans) , envoya des prêtres et des lévites pour instruire les peuples égarés du

royaume de Judas, et il ne leur donna pas d'autre livre que celui de la Loi de Moïse.

Trente-huit ans plus tard, après la mort d'Athalie, le grand-prêtre Zoïada rétablit les holocaustes selon qu'il est écrit dans le livre de la Loi de Moïse; et peu après, le roi Joas leva sur les peuples de Jérusalem l'impôt d'un demi-sicle que Moïse avait lui-même établi dans le désert.

Écoute encore: Joas, ayant été mis à mort par les gens de sa maison, Amasias, son fils, qui lui succède 838 ans avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulant venger la mort de son père, condamne tous les meurtriers à perdre la vie et il ne consent à épargner leurs enfants que pour se conformer à cet article de la Loi de Moïse, où il est dit que le père ne mourra pas pour le fils, ni le fils pour le père, mais chacun pour son péché.

Si je joignais à tout ce que je viens de dire quelques passages des prophètes Amos, Osée, Isaïe et Michée, je crois que je t'aurais suffisamment démontré que le Pentateuque existait avant la date que M. Renan et Volney lui assignent. Mais la preuve de l'authenticité et de l'antiquité de ce livre a été fournie par des autorités nombreuses et autrement puissantes que la mienne. Si tu veux t'en convaincre, lis le savant travail de M. Trépart, intitulé : *Moïse, ou les lois fondamentales de la société*. Là, tu verras M. Renan et Volney tels qu'ils sont.

ERNEST.

Je ne suis pas de ceux qui disent que toutes les Écritures sont fausses; mais je crois qu'elles n'ont pas toutes la même valeur. Le livre de Moïse, par exemple, me paraît avoir été perdu et remplacé par un autre, qui fut

l'œuvre du grand-prêtre Helcias ; c'est du reste l'opinion de M. Renan , qui est un savant.

HENRI.

Il est possible que M. Renan soit un savant ; mais il n'en est pas moins vrai que pour en arriver à ses conclusions , il est obligé de tirer un trait de plume sur un passage de Josèphe , historien juif , qui lui donne un démenti formel. « Lors de la défaite du roi Manassés , l'an 661 avant Jésus-Christ , les prêtres , dit Josèphe , cachèrent secrètement l'arche et le livre de Moïse pour les soustraire aux profanations ; puis , sous le règne de Josias , fils d'Ammon , le livre de la Loi du Seigneur, *écrit de la main de Moïse*, fut retrouvé par le grand-prêtre Helcias. » Le grand-prêtre Helcias dit aussi lui-même que le Pentateuque qu'il a retrouvé est le livre de la Loi du Seigneur, *écrit de la main de Moïse*. Or, il est probable, n'est-ce pas ? que si ce grand prêtre avait eu assez de génie et d'inspiration pour écrire un livre aussi sublime, il n'aurait pas décliné l'honneur et la gloire d'y attacher son nom. Et M. Tripart dit qu'à cette époque « le type primitif et l'Écriture de Moïse , lui-même , reparaissant , produisirent sur l'esprit du peuple et du roi , un sentiment d'enthousiasme religieux facile à comprendre , qui fortifia pendant le règne l'autorité de la loi. »

Dans tous les cas , si Helcias avait voulu frauder , il lui aurait fallu se faire un complice de Jérémie , et il n'est pas vraisemblable que l'austère prophète eût consenti à tromper le peuple. Eh ! bien , c'est ce Pentateuque retrouvé et non pas composé par Helcias , qui fut donné aux Samaritains par Zorobabel , quelque temps après que son père eût soumis la ville de Samarie. C'est encore le même Pentateuque qui a servi de texte à la version

des Septante qui fut faite sous le règne de Ptolémée-Philadelphie, et dont Aristée, qui a été un des traducteurs, nous a laissé les détails. Les Apôtres et Jésus-Christ lui-même invoquent le livre de la Loi, et citent plus d'une fois Moïse. Les débris du peuple juif qui ont toujours conservé religieusement le souvenir d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph et de Moïse comme la plus grande gloire de leur patrie et de leur religion, sont encore là pour témoigner de l'authenticité du Pentateuque. Josèphe, en parlant des livres de Moïse : « Nous avons pour eux, dit-il, un tel respect que personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter ou d'y changer la moindre des choses. Nous les considérons comme divins, ajoute-t-il, nous les nommons ainsi, nous faisons profession de les observer inviolablement et de mourir avec joie s'il en est besoin pour les maintenir. » Après cela, quelle confiance accorder à cette supposition sans fondement de Volney et de M. Renan ?..

ERNEST.

Il ne m'appartient pas de juger entre les opinions diverses qui ont été émises à ce sujet; mais il est remarquable que ceux qui défendent les livres de Moïse ne s'appuient que sur des témoignages juifs, lesquels ont évidemment intérêt à soutenir leur intégrité.

HENRI.

Ils diffèrent en cela de M. Renan qui ne prend les siens qu'en dehors du judaïsme pour l'Ancien Testament, et de l'Évangile ou du Catholicisme pour sa *Vie de Jésus*. Mais il me semble bien plus naturel de chercher à Paris l'histoire de la révolution française que d'aller fouiller dans les bibliothèques de Pékin pour connaître le jour de la prise de la Bastille : si cela ne te fatigue pas

trop , je vais te citer quelques passages émanant d'auteurs qui sont en dehors du judaïsme.

Écoute Pascal : « Ce peuple hébreu , dit-il , est encore admirable en sincérité ; ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu , et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoins contre eux ; qu'il le leur a assez dit , qu'enfin Dieu s'irritant contre eux , les dispersera par tous les peuples ; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient pas leur Dieu , il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons , ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde , ni sa source dans la nature... Au reste , je ne trouve aucun sujet de douter du livre qui contient toutes ces choses ; car il y a de la différence entre un livre que fait un particulier et qu'il jette parmi le peuple , et un livre que fait lui-même un peuple : on ne peut douter que ce livre ne soit aussi ancien que le peuple. »

Cuvier trouve pareillement qu'il n'y a aucune raison pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse , et conséquemment des autres livres du Pentateuque à Moïse lui-même ,

Herder n'est pas d'une opinion contraire : « Il ne nous reste en monuments historiques , dit-il , que les traditions écrites qu'on a coutume d'appeler traditions mosaïques... Laissant de côté tous les préjugés , même sans entrer dans la question de leur origine , nous savons qu'elles remontent à plus de 3000 ans , et que c'est le plus ancien livre qui nous ait été transmis ».

Si j'invoquais encore l'autorité de Michaëlis , de Zahn ,

d'Eichhorn et de Rosenmüller, je pense que tu serais pleinement convaincu, car ceux-ci ne te paraîtraient pas suspects : ils n'ont pas plus que M. Renan la réputation de favoriser les choses saintes.

ERNEST.

J'avoue humblement que je n'avais nul soupçon de tout ce que tu m'apprends. J'ai parcouru à peu près tout ce qu'a publié M. Renan ; mais je n'ai point pris la peine de vérifier si d'autres avaient écrit différemment. Du reste, j'ai peu de goût pour l'étude, et s'il me fallait transcrire toutes ces notes que je te vois, ce serait beaucoup trop fatigant pour moi. Mais je comprends parfaitement que les juifs aient eu et aient encore de la vénération pour Moïse, si c'est réellement lui qui a écrit leur premier livre et qui leur a dicté leurs premières lois,

HENRI.

Ce ne sont pas seulement les juifs qui ont vénéré Moïse ; mais encore les Syriens, les Grecs, les Égyptiens et tous les peuples instruits dans les lettres. Le Pentateuque est plus ancien qu'Homère d'environ 500 ans ; Thalès, le premier qui ait traité de la nature, n'a écrit que 800 ans après Moïse ; Pythagore, l'homme à la métempsycose, ne professe que 100 ans après Thalès, et les trois philosophes les plus célèbres du monde païen, Socrate, Platon et Aristote n'émirent leurs principes que 200 ans après Pythagore, c'est-à-dire 1100 ans après Moïse. Tu vois donc qu'en disant que le livre de la loi de Moïse ne remonte pas à plus de 750 avant Jésus-Christ, M. Renan commet l'erreur la plus grossière qu'il soit possible de commettre. Qu'il se taise donc ou qu'il avoue fran-

chement que le Pentateuque est de Moïse et non pas d'Helcias.

ERNEST.

D'après tout cela, il me paraît clair et certain que les traditions mosaïques remontent à une époque bien plus reculée que ne le dit M. Renan. Mais pour être persuadé qu'elles sont de Moïse, j'aurais besoin de savoir si réellement l'écriture était connue à l'époque du Prophète-législateur.

HENRI.

Ceci, mon cher, ne souffre pas l'ombre d'un doute. M. Renan, comme tu as dû le voir dans son *Histoire des langues sémitiques*, reconnaît qu'à leur sortie d'Égypte les Hébreux savaient déjà écrire. Voltaire a cru même que l'écriture était connue bien avant ce temps. J'en ai la preuve dans le dépôt solennel qu'il fit à la Bibliothèque royale d'un certain livre intitulé *Ezour-Védam*. Ce livre qui, comme on l'a découvert plus tard, était l'œuvre d'un prêtre missionnaire de la Compagnie de Jésus, qui vivait au XVII^e siècle, Voltaire l'avait pris pour un ouvrage composé plusieurs centaines d'années avant celui de Moïse. Tant il est vrai que Voltaire a pu se tromper ! Ce qu'il y a de plus exact, c'est un passage d'Eusèbe dans lequel Eupomélus raconte que Moïse fut le premier sage qui enseigna les lettres aux juifs, lesquels les transmirent aux Phéniciens, qui plus tard les apprirent aux Grecs. Mais il fallait bien que l'écriture fut connue du temps de Moïse pour qu'avant le départ des Hébreux pour la terre de Chanaan, il leur fît cette recommandation : « Lorsque vous aurez passé le Jourdain, vous érigerez sur les bords un grand monument et vous écri-

rez toutes les paroles de la Loi, et vous le ferez de manière qu'on puisse les lire toutes et facilement. »

Si donc il est prouvé que les Hébreux savaient écrire, il ne faut plus s'étonner que Moïse ait fait un livre, lui qui avait été royalement élevé à la cour même de Pharaon, par la fille du roi d'Egypte, alors que les sciences des sages Égyptiens étaient en si grande réputation parmi les savants de tous les pays. Aussi, trouvons-nous dans Moïse un législateur profond, un philosophe sage, un historien juste, un prophète inspiré, un théologien savant, un orateur habile, un poète suave. Moïse, ministre de Dieu, traite directement avec l'Éternel des affaires de son peuple. Dieu lui-même lui donne par deux fois les dix Commandements. Et c'est encore la voix de Dieu qui, après la défaite des Amalécites, dit à son serviteur : « Écris ceci dans un livre pour en conserver le souvenir. » Moïse obéit et reçoit ce nouvel ordre : « Écris toi-même ces paroles qui consacreront le souvenir du pacte que j'ai fait avec toi et avec Israël. »

ERNEST.

Puisqu'il est prouvé qu'on connaissait l'écriture du temps de Moïse, je crois qu'il ait écrit. Mais il me semble qu'alors on ne pouvait pas être assez instruit et assez savant pour écrire un livre aussi sublime, un livre qui ne pèche par aucun endroit et qui est certainement plus beau que tout ce qui a été fait depuis. C'est ce qui me porterait à penser avec M. Renan que le Pentateuque a été retouché, ou mieux, refait à une époque plus éloignée de la naissance des lettres.

HENRI.

Afin que ton observation pût porter, il faudrait qu'il fût prouvé que du temps d'Helcias la littérature fût plus

avancée que de nos jours, puisque depuis, comme tu le dis, on n'a rien fait qui approchât du Pentateuque. Mais si tu veux la raison de la sublimité de ce livre, Moïse te la donnera lui-même : « Ma science, dit-il, est la science de Dieu, ma parole est la parole de Dieu, je ne suis que le scribe de l'Éternel. » Puisque donc Moïse a été, comme il le déclare, le scribe de l'Éternel, il est très-naturel que les hommes ne l'aient ni surpassé, ni même égalé. Et comme Dieu est le dispensateur de tous les biens, que c'est lui qui donne et enlève l'intelligence à son gré, il lui aurait été possible, s'il l'eût voulu, de dicter son livre bien antérieurement à l'époque de Moïse... Moïse avait donc écrit son livre; ce qui le prouve encore, ce sont ces paroles qu'il adresse au peuple, lorsqu'il allait le quitter pour se retirer sur la montagne Aharim : « Prenez *ce livre*, et placez-le dans l'arche d'alliance du Seigneur, afin qu'il soit là pour témoignage contre vous. »

Voilà donc un exemplaire du livre de la Loi qui est déposé dans l'arche afin que celui-là au moins ne puisse pas être altéré et qu'il serve de témoignage contre le peuple lui-même, s'il manque à ses prescriptions. D'autres exemplaires sont distribués aux lévites et aux anciens, afin que, selon l'ordre exprès du législateur, on lise les paroles de la Loi à tout le peuple assemblé, aux hommes, aux femmes, aux enfants et aux étrangers.

Ne semble-t-il pas que Moïse ait pris toutes ces précautions parce qu'il prévoyait ce qui devait arriver même aujourd'hui ?...

ERNEST.

En effet, s'il en est ainsi, on ne peut plus douter. Malheureusement tout le monde ne prend pas la peine

de faire tant de recherches, et la plupart de ceux qui lisent M. Renan ou les autres qui ont écrit dans le même sens, s'en rapportent à eux sans réflexions. C'est ainsi que j'étais persuadé que le livre de la Loi n'était pas de Moïse, tandis que si déjà tu ne m'as pas pleinement convaincu, tu as au moins fortement ébranlé ma conviction première.

HENRI.

Pour te convaincre, je sais que mes raisons seules seraient impuissantes; aussi je me permets d'appeler Bossuet à mon secours. Ecoute-le: « Le moment était venu, dit-il, où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait se conserver sans être écrite, et Dieu ayant résolu, d'ailleurs, de former son peuple à la vertu par des lois expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit. »

« Moïse fut appelé à ce grand ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés, celle d'Adam, celle de Noë, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables. »

« Il a joint aux choses passées qui contenaient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisait actuellement pour sa délivrance. De cela, il n'allègue point aux autres Israélites d'autres témoins que leurs yeux; Moïse ne leur conte point des choses qui se sont passées dans des retraites impénétrables, ni dans des antres profonds; il ne parle point en l'air, il particularise et circonstancie toutes choses, comme un homme qui ne craint pas d'être démenti. »

« Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étaient rien moins que la nature changée tout à coup, en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis : la mer séparée en deux, la terre entr'ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnait un signal visible pour marquer leurs marches, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vu durer quarante ans. »

« Aussi voyons-nous jusqu'à la venue du Christ, que le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. »

« Comme Rome révérait les lois de Romulus, de Numa et des douze Tables ; comme Athènes recourait à celles de Solon ; comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue, le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse. »

« Au reste, le législateur y avait si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer ; c'est pourquoi le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ni d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avaient qu'à faire observer la Loi de Moïse et se contentaient d'en recommander l'observation à leurs successeurs. Y ajouter, ou en retrancher un seul article, était un attentat que le peuple eût regardé comme une horreur. »

Moïse était un savant, un sage, un prophète ; il pouvait donc écrire, faire des lois et poser les bases d'une religion et d'un gouvernement. Cela te paraît-il suffisamment prouvé ?

ERNEST.

Tout cela est assez clair et je le crois ; mais , dis-moi maintenant, comment Moïse a pu connaître ce qui s'était passé depuis le commencement du monde jusqu'à lui , puisque rien ne décèle qu'aucun écrit lui ait été antérieur ?

HENRI.

Reprenons Bossuet : « Moïse naquit cent ans après la mort de Jacob ; les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche. La mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Égypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noë qui avait vu les enfants d'Adam et touchait pour ainsi dire à l'origine des choses, »

Vérifions ce paragraphe de Bossuet par des chiffres.

Moïse naquit 1571 ans avant Jésus-Christ, l'an du monde 2433. Il était fils d'Amram qui avait eu pour père Caath, fils de Lévi. Or , Amram naquit l'an du monde 2374 et vécut pendant 127 ans. Si nous considérons que Lévi, fils de Jacob, est né l'an 2256 et qu'il n'est mort que 137 ans après, il nous sera aisé de voir qu'Amram a connu longtemps et son grand-père Lévi , et son fils Moïse.

Jacob , père de Lévi, est né l'an 2168, et il avait vécu 281 ans : par conséquent Moïse ne s'est trouvé séparé de lui que par un espace de 118 ans. Espace rempli par Lévi, Caath, Amram et Joseph , ce dernier , n'étant mort que 64 ans avant la naissance de Moïse. Jacob avait vécu non-seulement avec ses fils Lévi et Joseph , mais encore avec son père Isaac et avec son grand-père Abraham,

Isaac né l'an 2108, vécut 180 ans, et Abraham qui était venu au monde 100 ans plus tôt, c'est-à-dire, l'an 2008, n'était mort qu'après une vie de 175 ans.

Abraham connut Sem, fils de Noë et vécut avec lui pendant 150 ans. Sem, né l'an du monde 1558, ne mourut que 600 ans après, mais Abraham connut encore Salé, fils d'Arphaxal, qui était venu au monde 135 ans après Sem, 282 ans ayant la mort de Noë, l'an du monde 1693, et qui vécut 433 ans. Abraham a donc vécu avec Sem pendant 150 ans, et avec Salé pendant 118 ans.

Noë qui naquit l'an du monde 1026 et qui vécut 949 ans, resta pendant 593 avec son père Lamech, lequel né en l'an 874, avait connu Adam pendant 56 ans. Noë connut encore son grand-père Mathusala ou Mathusalem pendant 630 ans ; or, Mathusala avait vécu avec Adam pendant 243 ans, puisque né l'an 687, il ne mourut que 969 ans après. Mais ce n'est pas tout ; outre Lamech et Mathusalem, Noë connut Jared, son arrière-bisaïeul, qui était père d'Hénoch : il connut Malaléel, père de Jared, et Caïnan, père de Malaléel. Il vécut aussi avec Enos, petit-fils d'Adam par Seth pendant 114 ans, et Enos avait vu naître tous ces autres patriarches. En effet, Enos était né l'an du monde 205 ; Caïnan, l'an 294 ; Malaléel, l'an 395 ; Jared, l'an 460 ; par conséquent, Adam ayant vécu 930 ans, ils l'avaient tous connu pendant un laps de temps assez long pour apprendre de lui tout ce qui s'était passé depuis la création du monde.

En récapitulant, nous voyons qu'il n'était pas impossible à Moïse de remonter jusqu'à la source des siècles, puisqu'il n'y avait entre Amram son père et le premier homme, que la vie de quatre personnes : Lévi, Isaac, Sem et Mathusala qui s'étaient parfaitement connus, comme je l'ai démontré. En tous cas, je te le répète, Lévi,

père d'Amram et fils de Jacob, connaît Isaac, fils d'Abraham, et vit avec lui pendant 35 ans ; Isaac connaît Sem, fils de Noë, et vit avec lui pendant 50 ans ; Sem connaît Mathusala, fils d'Hénoch, et vit avec lui pendant 98 ans ; nous avons vu que Mathusala avait vécu avec Adam pendant 243 ans.

Tu vois, dès lors, que même en négligeant le témoignage des autres patriarches que j'ai cités, Mathusala, Sem, Isaac et Lévi suffisent pour se transmettre et conserver la tradition, Mathusala apprend d'Adam l'histoire des premiers temps et la raconte à Sem. Sem communique ce qu'il a appris et l'histoire du déluge qu'il a vu, à Abraham et à Isaac. Isaac lègue cette double histoire à Jacob et à Lévi. Or, Amram, le père de Moïse, vivait avec Lévi.

ERNEST.

Cette succession est parfaite et un petit nombre d'hommes séparent, en effet, Moïse de la création ; mais, est-il seulement probable que tous ces patriarches se soient raconté les événements des premiers temps, et que Moïse ait eu quelque intérêt à les recueillir ?

HENRI.

Rien n'est plus certain. Adam, frappé des merveilles dont il a été le témoin et l'objet, accablé de la punition qui lui fut infligée par le Créateur, n'a pu que mettre le plus grand empressement à instruire ses descendants. Et, si nous considérons que cette histoire générale du monde était en particulier celle de la famille de Moïse, nous nous expliquerons facilement qu'elle lui ait été transmise avec tant d'exactitude et qu'il l'ait recueillie avec tant de soins. Mais, je vais plus loin, et je dis que Moïse n'eût-il pas pu recueillir tous ces documents de la

bouche des hommes, que puisqu'il a vu les choses futures que l'esprit de Dieu lui avait découvertes, il serait encore permis et raisonnable de croire que celles qui se sont passées avant sa naissance lui eussent été révélées. Heureusement que Dieu, dont les desseins sont arrêtés de toute éternité, prévoyant l'incrédulité des hommes, a accordé aux patriarches une vie assez longue pour que la tradition pût arriver pure et sans écueil jusqu'à son serviteur,

ERNEST.

Mais comment sait-on si, en ce temps-là et chez les Hébreux, les années étaient de douze mois ? Quelques-uns pensent qu'elles n'étaient que de six mois.

HENRI.

Toutes les histoires s'accordent à dire, et il est incontestable que les années étaient de douze mois chez les Égyptiens, et elles étaient aussi de douze mois chez les Hébreux, puisque Moïse racontant les détails du déluge à l'époque où les eaux décroissaient, dit que le premier jour du dixième mois apparurent les cimes des montagnes. Voici, du reste, comment Moïse s'exprime : « Le 27^e jour du 7^e mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie ; cependant les eaux allaient toujours diminuant jusqu'au dixième mois, au premier jour duquel le sommet des montagnes commença à paraître. Quarante jours s'étant encore passés, Noë ouvrit la fenêtre qu'il avait faite dans l'arche et laissa aller un corbeau... Il envoya aussi une colombe sept jours après le corbeau ; mais la colombe n'ayant pu trouver où mettre le pied, elle revint à lui. Il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe qui, cette fois, revint portant dans son bec un rameau d'olivier. Noë reconnut

donc que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre ; il attendit néanmoins encore sept jours et il envoya une troisième fois la colombe qui ne revint plus... Ainsi, l'an de Noë 601 , au premier jour du premier mois, les eaux qui étaient sur la terre se retirèrent entièrement , et le 27^e jour du second mois, la terre fut toute sèche. » Puisqu'à dater du premier jour du dixième mois, Noë attend une fois quarante jours, et trois fois sept jours , c'est-à-dire, soixante et un jours , qu'il ne sort pas tout de suite de l'arche et que ce n'est qu'après ce temps qu'il commence à compter le premier jour du mois, il est évident que les années de Moïse étaient de douze mois comme celles des Égyptiens. Dans tous les cas, les années n'eussent-elles été que des six mois, qu'il n'en résulterait rien contre nos arguments. Cela nous rapprocherait de la création du monde , mais n'infirmerait nullement la succession des hommes et des choses.

De tout ce que j'ai dit je conclus : que Moïse seul réunissait au suprême degré toutes les conditions nécessaires pour écrire le livre de la Loi ; et j'affirme que pour détruire l'authenticité du Pentateuque, il est indispensable de nier les livres de Josué, des Juges, des Rois et de tout l'Ancien Testament ; car il n'eût pas été plus facile d'écrire le livre de la Loi de Moïse après Josué, les Juges et les Rois, qu'il l'eût été de bâtir Saint-Pierre du Vatican, en commençant par la lanterne de sa coupole.

Si maintenant tu veux d'autres preuves de l'authenticité du livre de Moïse, lis les ouvrages de Huet, de Richard Simon, de Jacquelot, de l'abbé Houteville, de l'abbé du Pin, de Bossuet, de M. Tripart, etc. ; tu y trouveras une nuée de témoins païens, juifs et chrétiens qui déposent tous que Moïse est l'auteur de la Genèse et du Pentateuque. « Personne mieux que Moïse,

dit M. Tripart, ne pouvait conserver les anciennes traditions; et l'on ne veut pas que ce soit l'homme contemporain dont on est obligé d'admirer les grandes œuvres qui nous ait transmis ces mémoires authentiques. On préfère les attribuer à un obscur et récent antiquaire, comme si dans le silence d'un temple, on pouvait rendre la vie à des temps, à des événements qu'on connaît à peine! Pourquoi cela? pour ébranler le merveilleux, discréditer le livre, comme s'ils s'agissait de changer une date pour détruire le divin. Quoi que fasse la critique, elle ne réduira jamais ce monument aux proportions d'une conception purement humaine. »

ERNEST.

Mon cher ami, je m'avoue vaincu. Je reconnais avec toi que Moïse seul peut avoir écrit le Pentateuque, et qu'il serait absurde de l'attribuer à un autre : mais tout cela ne prouve rien contre le livre de M. Renan, et je trouve que nous nous sommes beaucoup écartés du sujet par lequel nous avons débuté. Je te remercie toujours d'avoir détruit chez moi une erreur, et je te promets de venir te voir demain pour que nous examinions ensemble la *Vie de Jésus*, si tu le veux.

HENRI.

Puisque tu es si plein de bonne volonté, avant d'en arriver au livre de M. Renan, il sera bon que nous examinions quelques traits de l'histoire du peuple juif, afin que nous voyions bien si c'est à tort ou à raison qu'on attendait le Messie lorsqu'il est venu sur la terre. Nous passerons rapidement en revue les faits les plus importants depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ, et puis nous verrons que M. Renan n'a pas dit, sans les

démentir, toutes ces belles vérités que tu as trouvées dans son livre.

ERNEST.

Demain donc, je serai tout à toi et aussi longtemps que tu le voudras. Adieu.



JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

OU

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

DEVANT LE PEUPLE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DU PEUPLE DE DIEU.

ERNEST.

Tu vois que je suis fidèle à ma parole. J'ai apporté la *Vie de Jésus* afin de pouvoir te montrer tous les passages qui m'ont le plus surpris. Mais auparavant, je t'invite à tenir ta promesse et à me démontrer que le Christ devait naître précisément à l'époque à laquelle Jésus de Nazareth est venu au monde.

HENRI.

Je m'empresse de le faire. Ce sera un peu long, peut-être ; mais je tiens à ce que rien d'important ne t'échappe. Quand tu auras quelque objection à me faire, j'y répondrai avec le plus grand plaisir.

Quatre mille et quatre ans avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu créa le ciel et la terre et toutes choses, et le sixième jour il fit l'homme à son image et à sa ressemblance. Aussitôt l'homme est établi roi de la terre et Dieu lui donne autorité sur tout ce qui a vie ; il lui donne aussi une compagne qu'il forme de sa pro-

pre chair et les place tous deux dans un lieu de délices, appelé le Paradis terrestre, où ils devaient être heureux tant que dureraient leur innocence et leur fidélité. Mais bientôt, tentés par l'Esprit du mal, ils désobéissent à Dieu. Alors le Seigneur irrité dit à Satan qu'il mettrait une inimitié entre la femme et lui, aussi bien qu'entre leurs races, et qu'un jour la femme lui écraserait la tête. Voilà la première promesse du Rédempteur qui est faite à Adam, dans cette menace contre le serpent. De la femme devait sortir ce germe sublime et salutaire qui abolirait le règne du péché. Dieu fait cette promesse solennelle parce qu'il ne veut pas que l'homme soit irrévocablement perdu. Après cela, s'adressant à la femme, il lui annonce qu'elle enfantera dans la douleur et il déclare à l'homme qu'il n'y aura plus, pour lui, de repos sur la terre; que désormais il mangera son pain à la sueur de son visage et qu'il travaillera jusqu'à ce qu'il retourne en la terre d'où il avait été tiré.

Adam et Ève, condamnés au travail, aux infirmités et à la mort, courbèrent le front devant le Maître, et sortirent du paradis terrestre. Bientôt naquirent Caïn et Abel, puis d'autres enfants, et la terre commençait à se peupler lorsque Caïn jaloux des vertus de son frère Abel, le tua et commit ainsi le premier fratricide. Abel immolé à cause de ses vertus est l'image du Christ, tandis que Caïn fugitif, errant et vagabond après son crime, est l'image du peuple juif après la scène du Calvaire. Adam pleurait la mort de son fils bien-aimé : Dieu eut pitié de ses larmes et lui envoya Seth pour remplacer Abel.

Bientôt les hommes abandonnés à leurs mauvais penchants commencèrent à s'éloigner du Créateur. La cor-

ruption s'empara de leurs mœurs, ils oublièrent Dieu et ne tardèrent pas à s'armer les uns contre les autres. C'est alors que, dans sa juste colère, pour se venger de leur ingratitude, l'Éternel décida de les punir par un déluge universel. « J'exterminerai de dessus la terre, dit-il, l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. »

Noë cependant était juste, et il trouva grâce devant le Seigneur. Dieu lui commanda donc de construire un grand vaisseau dont il lui imposa la forme et les dimensions, puis il lui dit : « J'établis mon alliance avec vous et vous entrerez dans l'arche vous et vos fils, votre femme et les femmes de vos fils avec vous; vous ferez entrer aussi dans l'arche deux de chaque espèce de tous les animaux, mâle et femelle, afin qu'ils vivent avec vous. De chaque espèce des animaux terrestres, deux; de chaque espèce de ce qui rampe sur la terre, deux. Vous prendrez aussi avec vous de tout ce qui se peut manger et vous le porterez dans l'arche pour servir à votre nourriture et à celle de tous les animaux. » Noë ayant accompli tout ce que Dieu lui avait ordonné, le Seigneur lui dit encore : « Entrez dans l'arche vous et toute votre maison, parce qu'entre tous ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre, j'ai reconnu que vous seul étiez juste devant moi. Prenez sept mâles et sept femelles de tous les animaux purs et deux mâles et deux femelles de tous les animaux impurs; prenez aussi sept mâles et sept femelles de tous les animaux du ciel, afin d'en conserver la race sur la face de toute la terre; car je n'attendrai plus que sept jours, et après cela, je ferai pleuvoir sur toute la terre pendant

quarante jours et quarante nuits , et j'exterminerai de dessus la terre toutes les créatures que j'ai faites. » Donc, après ces sept jours , l'an 600 de Noë , du monde 1656 , et le 27^e jour du second mois de l'année , les eaux commencèrent à tomber , et elles tombèrent suivant la volonté et la parole de Dieu pendant quarante jours et quarante nuits , et elles couvrirent toute la terre , s'élevant encore de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes , et ce ne fut qu'après cent cinquante jours qu'elles commencèrent à diminuer.

Lorsque les eaux se furent complètement retirées et que la terre fut entièrement sèche , Noë sortit de l'arche avec ses trois fils , Sem , Cham et Japhet , et sa femme , et les femmes de ses fils et tous les animaux. Il dressa un autel au Seigneur , sur lequel il lui offrit un holocauste. Dieu lui promit alors qu'il n'y aurait plus de déluge universel , et pour gage de l'alliance qu'il faisait avec la terre , l'arc-en-ciel parut dans les nues.

L'histoire de ce déluge universel ne peut être révoquée en doute. L'arche a toujours été très-célèbre en Orient et surtout dans les pays où elle s'arrêta. Du reste , les traditions et les annales des anciens peuples sont toutes d'accord à ce sujet , autant qu'on peut le souhaiter.

C'est après le déluge que Dieu permit aux hommes de manger de la viande des animaux , et il faut remarquer qu'à partir de cet usage , la vie des hommes devient bien moins longue.

Voilà donc les trois fils de Noë appelés à repeupler la terre. Le patriarche bénit Sem et Japhet , mais il donna sa malédiction à Cham qui avait mérité ce terrible châtiment. Le monde se renouvelle , les désordres recommencent. Nemrod , descendant de Cham le maudit , réunit une bande de jeunes gens dont il se fait une ar-

mée, il les dresse à se servir de l'arc et des armes alors connues, sous le prétexte de les conduire à la chasse des bêtes féroces, mais une fois qu'il se crut assez fort, il entreprit avec sa troupe de dévaster toutes les provinces voisines, visant à se créer un empire par les actes du plus révoltant brigandage. D'un autre côté, soit que les hommes eussent cessé d'avoir confiance en la promesse que Dieu leur avait faite de ne plus détruire le monde par les eaux, comme le dit l'historien Josèphe, soit encore qu'ils voulussent immortaliser leurs noms, ce qui parait plus raisonnable, à cause du petit nombre de personnes qu'aurait pu contenir le sommet de la tour, ils entreprirent de bâtir la gigantesque tour de Babel. Ils se mirent à pousser l'ouvrage avec une activité surprenante, et déjà il était très-avancé (saint Jérôme dit qu'il en restait des vestiges de son temps, et qu'elle pouvait avoir eu environ 4000 pas de hauteur, ce qui ferait deux lieues de France), lorsque Dieu voyant que l'orgueil et le crime allaient toujours croissant, résolut d'arrêter leur sottise. Il jeta la confusion au milieu des hommes en confondant leurs langues, de sorte que personne ne se comprenant plus, ils abandonnèrent l'entreprise et se séparèrent les uns d'avec les autres. Chacun des trois fils de Noë emmena avec lui ses descendants qui purent se diviser en une vingtaine de colonies d'environ douze ou quinze mille hommes. Cette dispersion des peuples eut lieu environ vers l'an 130 après le déluge, et cet audacieux monument qu'ils avaient voulu élever presque aux nues, demeura inachevé.

ERNEST.

Si la division des langues et la dispersion des peuples n'a eu lieu qu'environ 130 ans après le déluge, je com-

prends difficilement que les hommes aient été assez nombreux, à cette époque, pour fournir à chacun des fils de Noë une vingtaine de tribus ayant chacune douze ou quinze milles personnes.

HENRI.

Déjà le nombre des hommes pouvait s'élever au chiffre d'environ 800 mille, et chacun des trois fils de Noë put emmener avec lui une suite de 250 mille ou de 260 mille individus, lesquels se séparèrent par troupes de 12 à 15 mille. Des calculs faits par d'Origny, il résulte qu'après 120 ans, le nombre total des trois familles des fils de Noë a dû s'élever à 705,894 personnes, et d'Origny déclare avoir négligé beaucoup de détails dans ses calculs. Je ne connais pas la marche qu'il a suivie pour arriver à son chiffre. Il m'a été donné seulement de rencontrer son total dans le livre de M. Tripart. Mais on peut, en partant de ses données, essayer le calcul suivant qui mène au même résultat. Chacun des enfants de Noë, Sem, Cham et Japhet a sept fils mariés, ce qui fait 21 mariages, ou si tu préfères, 42 personnes. Comme il faut nécessairement deux personnes pour engendrer et pour enfanter, nous compterons seulement sur 21 mariages, à la tête desquels nous distinguons Arphaxad, fils de Sem : chacun de ces 21 mariages nous donnant sept enfants mâles et autant de filles, nous avons, après 35 ans, un premier produit de 147 mariages, parmi lesquels on remarque Salé, fils d'Arphaxad. 30 ans après, ces 147 mariages en donnent 7,203 nouveaux, et nous trouvons Héber, fils de Salé. Après encore 34 ans, de ces 7,203 mariages, en naissent 50,421, et on voit paraître Phaleg, fils d'Héber. Nous ne sommes encore séparés du déluge que par un espace de 101 ans. Obtenant

le produit de cette dernière génération, nous arrivons à la 131^e année, juste au chiffre de 352,947 mariages. Or, comme chaque mariage est composé de deux personnes, en doublant ce total, on obtient précisément le chiffre 705,894 qui est celui de d'Origny.

ERNEST.

Avec cette différence seulement que d'Origny s'arrête à 120 ans, et que tu remontes, toi, à 131 ans après le déluge.

HENRI.

C'est vrai, mais tu ne m'as pas laissé achever. D'Origny a donné le total des personnes, et moi je ne t'ai donné que le total des produits, négligeant les parents qui étaient au nombre de 115,593. Si donc je réunis ces 115,593 personnes au total des produits, je trouve après 151 ans, 821,487 individus. Or, j'estime que ces 115,593 personnes sont en nombre suffisant pour combler l'espace de 11 ans qui me sépare de d'Origny.

ERNEST.

Je reconnais que tu arrives à ton chiffre, mais comment sais-tu, si chacun des fils de Noë et chacun de leurs fils ont eu sept enfants mâles et sept filles ?

HENRI.

Ce nombre de sept qui a été pris avant moi par le même d'Origny, n'est qu'une moyenne fort raisonnable du nombre des enfants qu'on peut supposer aux descendants de Noë.

En effet, l'Écriture qui ne nomme aucune de leurs filles, n'indique des enfants des fils de Noë que ceux qui sont devenus chefs des nations. Mais il est certain que les fils de Noë et leurs descendants ont eu d'autres en-

fants que ceux dont les noms ont été transmis. J'en trouve la preuve dans le chapitre XI de la Genèse, où Moïse dit : « Et Sem après avoir engendré Arphaxad vécut 500 ans et il engendra des fils et des filles... et Arphaxad après avoir engendré Salé, vécut 300 ans et il engendra des fils et des filles, etc. » Il n'y a donc plus de difficulté à admettre que Sem, Cham et Japhet aient eu chacun sept fils et sept filles, et si j'ai marqué, dans mon calcul, chacune des générations par un des descendants de Sem, c'est parce que de la famille de Sem devait naître Abraham.

Tu seras moins étonné de cette rapide multiplication des hommes quand je t'aurai dit que les personnes de la maison de Jacob qui vinrent en Égypte, et qui, selon la Genèse, étaient, en tout, soixante et dix, purent après 215 ans, c'est-à-dire, à l'époque de leur sortie d'Égypte, former, sous la conduite de Moïse, une armée de 600,000 combattants, comme il est dit dans l'Exode et dans le Livre des Nombres. Or, il faut ajouter à ces hommes, propres au combat, la foule des femmes, des enfants, des vieillards et des impotents. Telle chose qui nous paraît exorbitante ou impossible, devient très-simple et très-naturelle une fois démontrée. Par exemple, la puissance des chiffres est palpable dans ce vieux compte connu de tout le monde, lequel consiste à se faire donner un sou ou 0,05 centimes le premier jour du mois, à s'en faire donner deux, le second jour; quatre le troisième; huit le quatrième et ainsi de suite en doublant jusqu'au trentième jour la somme prise la veille. On arrive, comme tu le sais, à recevoir le dernier jour du mois 21 millions 109 mille 145 francs 60 centimes; et si on ajoute à cette somme celle de 21 millions 110 mille 445 francs 55 centimes touchée pendant les vingt-neuf

jours précédents, on reconnaît avoir reçu en tout, dans l'espace d'un mois, la somme énorme de 42 millions 219 mille 591 francs 15 centimes. A première vue, cela ne paraît pas possible; cependant, il faut se rendre à l'évidence. Les chiffres sont des témoins irrécusables. Essaie le calcul, et tu verras qu'il est exact.

ERNEST.

Je ne conteste pas les chiffres; mais tu changes la date de la dispersion des peuples; autant que je puis me le rappeler, cette dispersion aurait eu lieu 101 ans et non pas 131 ans, après le déluge.

HENRI.

La date de la dispersion des peuples n'est pour personne rigoureusement fixée. L'Écriture nous apprend seulement qu'elle eut lieu du temps de Phaleg. Or, Phaleg est né 101 ans après le déluge, et il a vécu 209 ans. Il ne me paraît pas probable que les peuples se soient dispersés juste l'année de sa naissance. Il est plus sage de penser que la dispersion eut lieu lorsque Phaleg était déjà un homme, puisqu'il est indiqué comme le patriarche principal de cette époque. Donc, ce n'est pas une témérité de placer cet événement 131 ans après le déluge, lorsque Phaleg avait 30 ans.

Après la dispersion des peuples, les désordres se multiplièrent encore. Les hommes ne connaissant plus leur Dieu, s'en créèrent de nouveaux et c'est ainsi que l'idolâtrie qui favorise tous les vices, parut plus commode que le culte du Seigneur.

Dieu voulant que son nom et son culte ne disparussent pas de la mémoire des hommes, résolut de se choisir un peuple spécial. Il appela à lui Abraham, fils de Tharé,

qui descendait de Phaleg (et par conséquent de Sem), par Nachor, Sarug et Reû.

Abraham était né à Ur, en Chaldée, l'an du monde 2008 et 1996 avant Jésus-Christ. A la voix de Dieu, Abraham accompagné de Tharé, son père, et de Loth, son neveu, quitte sa terre natale et vient dans le pays de Sichem, puis dans la terre de Chanaan où il s'établit. Bientôt la famine désole ce pays et Abraham est obligé de chercher un refuge en Égypte. Sara, sa femme, était belle; Pharaon, roi d'Égypte, la croyant seulement sœur du Patriarche, la fit enlever. Mais Sara, ayant déclaré qu'elle était épouse d'Abraham, Pharaon la laissa aller et combla son mari de présents et de richesses. Cependant Abraham et Loth quittèrent l'Égypte, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent, de troupeaux et d'esclaves, et ils étaient très-riches. Revenus dans la terre de Chanaan, Abraham et Loth furent bientôt obligés de se séparer, à cause des fréquents démêlés que leurs nombreux serviteurs avaient entre eux. Loth se choisit le pays de la Pentapole, c'est-à-dire, les villes de Sodome, Gomorrhe et Ségor.

Sodome et Gomorrhe devinrent le théâtre des désordres les plus honteux et des crimes les plus révoltants. La colère de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur ces villes coupables. Cependant, avant qu'elle eut ses terribles effets, Abraham avait imploré la clémence du Créateur, il avait obtenu de Dieu la promesse que Sodome et Gomorrhe seraient épargnées, s'il trouvait dix justes au milieu de ses hommes corrompus. Loth seul et ses deux filles ayant trouvé grâce devant le Seigneur, une pluie de feu et de soufre tomba sur Sodome et sur Gomorrhe.

A cette époque, Abraham était si riche et si puissant

que les rois ses voisins recherchaient son amitié et son alliance. Une victoire éclatante qu'il remporta sur les ennemis de ses alliés lui valut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et pontife du Dieu Très-Haut qui a fait le ciel et la terre. Mais Abraham était déjà vieux et Sara son épouse était stérile. Dieu lui promit néanmoins que de lui et de Sara naîtrait un fils, et que sa race égalerait les étoiles du ciel et le sable de la mer. Il lui dit encore que la terre de Chanaan serait la demeure fixe de sa postérité et le siège de la religion. Peu après, Abraham eut d'Agar l'Égyptienne, un fils qu'il appela Ismaël, et qui est devenu le père des Arabes. Mais ce n'était point là le fils de Sara. Les années s'écoulaient et la promesse de Dieu n'était pas encore accomplie. Abraham attendait toujours avec confiance. Cependant Ismaël avait atteint sa treizième année. Abraham le fit circoncire ; il se soumit lui-même à la circoncision quoique âgé de 99, ans et l'imposa à tous ses serviteurs de même qu'à leurs enfants mâles. La circoncision devint dès lors la marque distinctive des enfants de Dieu.

Enfin Sara devint grosse et elle mit au monde un fils qui fut appelé Isaac. Abraham, plein de joie et de reconnaissance, remercia le Seigneur qui lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénies. Voilà cette promesse du Rédempteur qui avait été faite à la première femme, renouvelée à Abraham.

Lorsqu'Isaac naquit, Abraham était âgé de cent ans, Sara de quatre-vingt-dix et Ismaël de quatorze. Isaac grandissait et Dieu ordonna à Abraham de le lui offrir en holocauste. Ce serviteur, toujours soumis et confiant, annonce à son fils la volonté du Seigneur. Isaac se prépare, l'autel est dressé, et le sacrifice allait être accom-

pli lorsque, tout à coup, Dieu se déclare satisfait et arrête l'exécution. Le Seigneur, qui déjà s'était intitulé Dieu d'Abraham, veut qu'on lui donne encore le nom de Dieu d'Isaac, et il annonce à son serviteur que sa postérité vivrait étrangère et maltraitée sur la terre pendant 430 années.

Isaac épouse Rebecca qui, après une longue stérilité, met au monde Ésaü et Jacob. Ésaü vend à Jacob son droit d'aînesse. Isaac étant vieux et aveugle, bénit Jacob au lieu d'Ésaü, par les soins de sa femme Rebecca qui savait que de Jacob devait naître le peuple de Dieu.

Jacob eut douze fils qui furent les chefs des douze tribus. Parmi ces douze, les trois principaux furent Juda, d'où devaient sortir la race royale et le Christ; Lévi, de qui devaient naître les ministres des choses sacrées, et Joseph, le sage, qui devait accomplir la prédiction de Dieu à Abraham, en attirant en Égypte toute la famille de son père.

Joseph, vendu par ses frères, est acheté par Putiphar, général des armées égyptiennes; bientôt il devient le premier ministre de Pharaon. La famine qui régna pendant sept ans sur toute la terre, avait cependant épargné l'Égypte. Jacob y envoya ses fils pour acheter du blé, et Joseph se fit reconnaître à ses frères. Le vieux Jacob, heureux de retrouver cet enfant dont il pleurait encore la perte, part pour l'Égypte avec toute sa maison, qui se composait alors de 70 personnes et qui constituait tout le peuple de Dieu.

Près de mourir, Jacob, auquel le Seigneur avait donné le nom d'Israël, appelle auprès de lui tous ses enfants pour les bénir. C'est alors qu'il dit à Juda : « Vos frères vous loueront, votre main mettra sous le joug vos ennemis ; les enfants de votre père vous adoreront,

le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que Celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est Lui qui sera l'attente des nations. •

Jacob prédit ainsi clairement la venue du Messie, et déclare qu'à cette époque les juifs perdront leur autorité. Peu après, Jacob meurt et son fils Joseph ne tarde pas à le suivre au tombeau.

Le nouveau roi d'Égypte voyant que les juifs se multipliaient et craignant de les voir devenir trop puissants, ordonne de les opprimer par toutes sortes de moyens et rend un édit par lequel les accoucheuses ont l'ordre de faire mourir tous les enfants mâles qui naîtront chez les juifs.

Deux ans après la publication de cet édit, tandis qu'il était encore en pleine vigueur d'exécution, l'an du monde 2433 et 1571 ans avant Jésus-Christ, un enfant de trois mois, que l'on avait tenu caché jusque-là, fut exposé sur les eaux du Nil. La fille de Pharaon, qui était venue pour se baigner, voyant vers le bord du fleuve un panier arrêté dans les roseaux, ordonna à une de ses femmes d'aller le prendre. Les cris de l'enfant la touchèrent et elle résolut de le sauver. Après l'avoir donné à nourrir à sa propre mère, elle le reprit, l'appela Moïse, qui signifie sauvé des eaux, et l'adopta pour son fils. Moïse reçut ainsi une éducation princière, et demeura pendant quarante ans à la cour de Pharaon, au milieu des richesses et des honneurs.

Cependant Moïse n'était pas heureux : il voyait avec peine l'oppression du peuple juif et un jour qu'il était sorti du palais, ayant rencontré un Égyptien qui maltraitait un Israélite, il se saisit de lui et le tua. Pharaon entra en colère, et Moïse, obligé de fuir, se retira dans la terre de Madian. Là, il épousa la fille d'un prêtre, nom-

mée Jethro, et se soumit, pendant quarante ans à paitre les troupeaux de son beau-père.

Un jour qu'il avait conduit son troupeau au fond du désert, il vint à la montagne de Dieu, nommée Horeb, et il fut frappé à la vue d'un buisson qui brûlait toujours sans se consumer jamais. S'étant approché davantage pour mieux considérer ce phénomène, il entendit tout à coup la voix de Dieu qui sortait de ce buisson ardent et qui lui ordonnait de revenir en Égypte pour délivrer ses frères. Moïse s'humilie devant l'Éternel, et plein de courage et de foi, persuadé que le Seigneur est avec lui, il part pour l'Égypte. Accompagné de son frère Aaron, Moïse le présente au roi Pharaon et lui demande de laisser aller les Hébreux dans le désert pour sacrifier au Dieu d'Israël. Pharaon refuse de rendre au peuple hébreu sa liberté; Moïse supplie, le roi s'obstine. Alors Moïse frappe l'Égypte des dix grandes plaies que tu connais. Pharaon, effrayé, reconnaît la puissance de Dieu et presse lui-même les Israélites de sortir de son royaume. Moïse célèbre la Pâque; le lendemain il sort de l'Égypte; bientôt il divise les eaux de la mer Rouge qu'il passe à pied sec avec tout le peuple. Pharaon qui veut poursuivre les Hébreux, s'engage avec son armée dans le passage tracé par Moïse, mais les eaux rompant les digues que Dieu leur avait imposées, engloutissent du même coup le roi et son armée.

Lorsque les Égyptiens sortirent d'Égypte pour entrer dans la terre de Chanaan, qui était la terre promise, il y avait 430 ans que Dieu avait dit à Abraham que sa postérité vivrait étrangère et maltraitée pendant ce nombre d'années.

Ce fut en cette même année, 2513 ans après la création du monde, 856 ans après le déluge, 430 ans après

la vocation d'Abraham et 1491 ans avant Jésus-Christ, que Dieu donna à Moïse, sur le Mont Sinaï, ses dix Commandements, en même temps que l'ordre d'écrire le livre de la Loi.

Maintenant entrons dans le temps de la Loi écrite.

Aaron, frère de Moïse, est élevé au souverain pontificat, et cette charge devient héréditaire dans sa famille. N'oublions pas qu'Aaron et Moïse étaient arrière-petits-fils de Lévi, d'où devaient sortir les ministres des choses sacrées.

Le tabernacle, l'arche, les cérémonies du sacre, les habits mystérieux du culte, les fonctions des prêtres et des lévites, les observances de la religion, les règles de la morale, les lois du gouvernement et de la police, tout date de cette époque immortelle.

Moïse guide le peuple de Dieu dans le désert pendant quarante ans, et pendant quarante années la manne céleste est envoyée en nourriture à ce peuple choisi. Cependant le peuple, mécontent de ne pas entrer tout de suite dans la terre promise, murmura contre Dieu et contre Moïse. Une punition terrible vint les rappeler à leurs devoirs; des serpents de feu qui les piquaient sans cesse leur furent envoyés pour leur apprendre à ne point murmurer, et Moïse fit élever dans l'air un serpent d'airain afin qu'il fût vu de tout le peuple et qu'ainsi les piqûres des serpents de feu fussent guéries. Image sublime du Christ élevé en croix et guérissant les péchés du monde, qui ne sont autre chose que les piqûres de l'ancien serpent.

Moïse annonce aux Israélites que Dieu suscitera du milieu de leur nation et du nombre de leurs frères, un prophète semblable à lui, et il leur ordonne de l'écouter. Or, après Moïse, nul autre, si ce n'est Jésus-Christ qui

est le prophète annoncé, n'a parlé face à face avec Dieu et n'a donné des lois à son peuple.

Enfin, non-seulement Moïse donne au peuple la merveilleuse loi qu'il devait suivre; cette loi que Bossuet appelle sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui liait la société des hommes entre eux par la société des hommes avec Dieu, mais il lui laisse encore son histoire complète et sublime depuis l'origine des temps. Il raconte les révoltes, les idolâtries, les châtiments, les consolations du peuple de Dieu, le sacre d'Éléazar, fils d'Aaron, le zèle de Phinées, fils d'Éléazar, et la promesse particulière qui leur assure de nouveau le sacerdoce à lui et à sa famille. Enfin, après avoir ordonné qu'un exemplaire du livre de la Loi fût déposé auprès de l'arche du Seigneur, Moïse en fait faire d'autres exemplaires authentiques (outre les copies qui couraient parmi le peuple), qui soigneusement gardées par les prêtres et les lévites, tenaient lieu d'originaux; et par une loi expresse du Deutéronome, il oblige les rois à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires, afin qu'ils le transcrivissent et qu'ils le lussent toute leur vie. Sa mission terminée, Moïse institue Josué son successeur; puis il dit adieu au peuple, vient sur la montagne Abarim, du haut de laquelle Dieu lui montre la terre promise, et il meurt sur cette montagne, après avoir vécu 120 ans.

Moïse avait vécu à la cour de Pharaon pendant quarante ans; chez son beau-père, en qualité de berger, pendant quarante ans, et à la tête du peuple de Dieu dans le désert, pendant quarante ans.

ERNEST.

Tu as dit, je crois, qu'une loi du Deutéronome obligeait les rois à recevoir des mains des prêtres un exem-

plaire du livre de la Loi ; mais il n'y avait pas des rois chez les juifs du temps de Moïse.

HENRI.

Il est vrai qu'il n'y en avait pas ; mais Moïse , comme prophète , avait parfaitement prévu qu'il y en aurait un jour , et il ne s'est pas trompé.

Josué , chargé de la conduite des Hébreux , leur fait traverser le Jourdain , il prend Jéricho , brûle la ville d'Haï , et une fois arrivé dans la terre promise , il en fait le partage aux diverses tribus. Il continue l'histoire de Moïse , et meurt l'an du monde 2570 (avant Jésus-Christ 1434) , après avoir gouverné le peuple pendant dix-sept ans.

Après Josué , les anciens du peuple prirent les rênes du gouvernement et les gardèrent pendant quinze ans ; puis les Israélites demeurent sans chefs l'espace de six ans. Pendant cet interrègne , leurs mœurs se corrompent et l'idolâtrie renait au milieu d'eux. Dieu fatigué de leurs crimes , les abandonne à la puissance de leurs ennemis et , l'an du monde 2591 , Cusan , roi de Mésopotamie , les soumet aux plus rudes labeurs. Cette seconde servitude des Hébreux dure huit ans. Othoniel les délivre et fait pendant quelques années respecter la loi du Seigneur ; mais les juifs se relâchent bientôt , et une nouvelle punition leur est infligée l'an 1343 avant Jésus-Christ , par Eglon , roi de Moab , qui les tyrannise pendant 18 ans. Le vaillant Aod secoue cette troisième servitude et rend la liberté au peuple , mais les juifs demeurèrent infidèles. Bientôt , Jabin , roi de Chanaan , les soumet à son tour , et pendant 20 ans , les accable de travaux et de mauvais traitements. Débora survient , elle délivre le peuple de Dieu et compose un cantique. Elle gouverne sagement pendant 33 ans ; mais après elle , l'an 1252

avant Jésus-Christ, les juifs subissent-le joug des madianites, et cette cinquième servitude dure pendant 7 ans.

Pendant Dieu qui veillait sur son peuple et qui ne le châtiait que pour le ramener, appelle à lui Gédéon, et commande de marcher contre l'armée du roi de Madian. Gédéon s'avance, et l'ennemi prend la fuite au bruit des trompettes et à l'éclat de ses lampes. Gédéon mort, son fils Abimélech, voulant se faire roi, massacre ses soixante-et-dix frères et parvient à se soutenir pendant trois ans. Tola qui lui succède, gouverne pendant 23 ans et Jaïr le remplace. Celui-ci gouvernait depuis 22 ans, lorsque les Philistins et les Ammonites asservissent le peuple d'Israël. Les malheureux juifs subissent une sixième servitude de 18 ans. Jephthé les délivre, et gouverne pendant six ans. Après lui, divers juges se succèdent, sous lesquels il ne se passe rien de bien important. Mais, sous le gouvernement du grand-prêtre Héli, qui dura près de 40 ans, les juifs s'attirèrent de nouveau la colère de Dieu. Samuël et Samson venaient de naître, lorsque les Philistins soumirent encore les Hébreux, 1154 ans avant Jésus-Christ. Samson, à peine âgé de 19 ans, et inspiré de Dieu, fait des prodiges de valeur pour délivrer ses frères du joug des ennemis. Pendant vingt ans il combat pour leur liberté; il tue mille Philistins, n'ayant pour toute arme que la seule mâchoire d'un âne; enfermé dans la ville de Gaza, il en arrache les portes; enfin, retenu prisonnier dans une maison, il fait un effort si extraordinaire, que la maison s'écroule, et Samson périt sous les décombres avec 3000 Philistins. Le grand-prêtre Héli meurt fatalement en se laissant choir de son siège, et Samuël lui succède. Sous Samuël, les juifs défont les Philistins, et arrachés à cette septième servi-

tude, ils demandent un roi. Samuël, par l'ordre de Dieu, leur donne Saûl, alors âgé de 40 ans.

Depuis Moïse jusqu'à ce jour, il s'est écoulé 396 ans, pendant lesquels le peuple de Dieu a été gouverné par des juges ou des conducteurs.

Saûl fut sacré roi par Samuël, l'an 1095 avant Jésus-Christ. Il envoya aussitôt son fils Jonathas dans le camp des Philistins qui prirent la fuite à son approche. Mais bientôt le roi, rejeté de Dieu, fut saisi de vives douleurs qui le tourmentaient jour et nuit. On lui amena David, jeune berger de la tribu de Juda, dernier fils de Jessé, pour le soulager en jouant de la harpe. David défait le géant Goliath; l'armée de Saûl est taillée en pièces par les Philistins, ses trois fils sont tués, et lui-même, grièvement blessé, se donne la mort après avoir régné 40 ans. David bat les Amalécites; il déplore la mort de Saûl et se rend en Judée. Il est sacré roi par Samuël dans Bethléem, sa patrie, et règne d'abord sur deux tribus seulement. Mais cinq ans après, Isboseth ayant été tué, il fut proclamé roi sur tout le peuple. David fit venir l'arche du Seigneur qui était restée à Gabaon, et rétablit le culte du vrai Dieu. L'arche fut déposée à Jérusalem, qui était l'ancienne Salem où Melchisedech régnait du temps d'Abraham. David, après avoir illustré son règne par un grand nombre de victoires, abdiqua en faveur de son fils Salomon. David, le Roi-Propète, a vu celui qui est plus que Salomon, son fils en gloire et en sagesse. Il a vu toutes les nations bénies en lui. Il l'a vu dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein du Pontife éternel. Il l'a vu assis à la droite de Dieu et il l'appelle son Seigneur. Il l'a vu Dieu que Dieu avait oint. Mais la croix apparut aussi à David, il voit les mains et les pieds du Sauveur per-

cés ; tous ses os marqués sur sa peau ; ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang. Il voit ensuite tous les peuples de la terre qui se ressouvient de leur Dieu, les pauvres venir à sa table, les riches et les puissants l'adorer et le bénir. Il le voit présidant la grande Église et annonçant le nom de Dieu, et il dit : Je serai son Père et il sera mon Fils. Enfin, David a vu cet empire qui s'étendra sur tous les Gentils et qui n'aura point d'autres limites que celles du monde. Les peuples frémissent en vain, les rois et les peuples font des complots inutiles...

Reconnais-tu là le Messie-Dieu, que Dieu avait oint, le fils et le Seigneur de David ? reconnais-tu la Passion, la propagation de l'Évangile et les persécutions des trois premiers siècles de l'Église ?

ERNEST.

On ne peut nier la précision d'une semblable prophétie.

HENRI.

David, lorsqu'il abdiqua, avait régné sept ans et demi à Hébron et trente-trois ans à Jérusalem. Salomon, en montant sur le trône, demanda à Dieu la sagesse. Son règne fut riche et puissant par la paix. Ce grand roi fit construire le temple de Jérusalem et un palais qui surpassaient en magnificence et en richesse tout ce qu'on avait vu jusque-là. Le tout fut achevé l'an du monde 3000, juste 1000 ans avant la naissance du Messie. Mais Salomon, au milieu de toutes ses prospérités, se laissa corrompre par les femmes, et finit par devenir idolâtre. Il mourut après avoir régné 40 ans, sans qu'on sache d'une manière positive s'il s'est converti au vrai Dieu.

Quelques-uns cependant regardent son Ecclésiaste comme le livre de sa pénitence.

Roboam, fils de Salomon, succéda à son père. La dureté de son caractère et son insolence ne tardèrent pas à indisposer les grands et le peuple. Les dix tribus du royaume d'Israël se séparèrent de lui, et mirent à leur tête Jéroboam, qui fut proclamé roi. Cette séparation du royaume d'Israël d'avec celui de Juda eut lieu l'an 975 avant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dix-sept rois se succèdent dans le royaume de Juda, excitant tour à tour la colère et la miséricorde de Dieu, qui ne cesse de leur envoyer des prophètes pour les ramener à l'observance de la religion. Rien de bien particulier ne marque les règnes d'Abia et d'Osa. Mais, sous Josaphat, la terre est frappée d'une stérilité de trois ans. Élie prophétise et commande au peuple de faire mourir les 450 prêtres de Baal; mais craignant la colère de Jézabel qu'il avait privée de ses faux prophètes, il se retire dans le désert où il est nourri par les soins d'un ange; puis, il est emporté au ciel sur un char de feu, en présence de son disciple Élisée, auquel il légua, en quittant la terre, son double esprit de prophétie. Élisée divise les eaux du Jourdain avec le manteau d'Élie.

Joram, d'abord associé au royaume, comme vice-roi, par son père Josaphat, monte bientôt sur le trône; il est remplacé par son fils Ochosias.

Pendant les rois d'Israël s'abandonnaient à la débauche et à l'idolâtrie. Jéroboam, après un règne de 22 ans, avait été remplacé par son fils Nabath qui ne garda le pouvoir que deux ans. Baasa usurpa la couronne et la conserva pendant 24 ans. Son fils Éla lui succède et ne règne que deux ans. Zambri, qui l'avait chassé du trône, ne règne que sept jours. Assiégé par Éla dans la ville

de Thersa, il se brûle lui-même dans son palais avec toute sa famille. Le peuple alors se choisit Amri qu'il proclame roi et qui règne 12 ans, après lesquels son fils Achab le remplace sur le trône. Celui-ci s'associe son fils Ochosias qui prend le titre de vice-roi. Achab règne 22 ans, et meurt frappé par une flèche tirée au hasard, pendant une guerre qu'il faisait contre les Syriens. Ochosias régna encore deux ans après son père, et à sa mort, Joram, son frère, le remplace et règne pendant 12 ans. C'est sous son règne et du temps de son homonyme Joram, roi de Juda, que les Syriens assiégèrent la ville de Samarie et la réduisirent à la plus affreuse famine. Joram, roi de Juda, venait de mourir; Ochosias son fils, régnait en sa place, depuis environ un an lorsqu'il fut tué par Jéhu, lequel tua aussi Joram, roi d'Israël. Ce Jéhu, sacré roi par un prophète, monta sur le trône d'Israël, qu'il conserva pendant 18 ans et qu'il laissa à son fils Joachas.

Cependant, dans le royaume de Juda, après la mort d'Ochosias, Athalie sa mère, s'était emparée du pouvoir et gouvernait avec une violence effrayante. Cette femme barbare autant qu'ambitieuse avait résolu de faire mourir tous les descendants de David, sans même en excepter ses propres enfants. Mais le grand prêtre Joïada était parvenu à soustraire à la fureur de la reine un tout jeune fils d'Ochosias. Il le cacha avec le plus grand soin, et lorsque ce jeune prince, qui avait nom Joas, fut âgé de sept ans, Joïada le montra au peuple qui, fatigué de la tyrannie d'Athalie, reconnut Joas pour roi. Joas fut sacré et il régna pendant 40 ans. D'abord soumis aux sages conseils du grand-prêtre, il gouverna avec prudence et piété, mais après la mort de Joïada il s'abandonna aux plus affreux désordres et

ordonna la mort du Grand-Prêtre Zacharie qui avait voulu le reprendre de ses péchés. A sa mort, Joas fut remplacé par son fils Amasias. Amasias règne pendant 29 ans et il est tué. Son fils Ozias lui succède. C'est sous le règne de ce dernier que le prophète Joas prêchait la pénitence aux Ninivites et qu'ayant été obligé de fuir, une violente tempête le jeta à la mer où il fut pris par une baleine, qui, après l'avoir gardé pendant trois jours dans son estomac, le rejeta vivant sur le rivage.

Pendant qu'Ozias régnait en Judée, Israël était gouverné par Jéroboam II que son père Joachas avait associé au pouvoir pendant sa guerre contre le roi de Syrie. En ce temps-là, les trois prophètes, Amos, Osée et Joël, sont envoyés aux peuples pour les exhorter à la pénitence. Amos prédit aux juifs tous les malheurs qui doivent leur arriver. Il prophétise contre Damas, contre les Philistins, les Tyriens, les Iduméens, les Ammonites, etc. Il annonce aux enfants de Juda et d'Israël qu'ils seront ingrats et infidèles, et que le Seigneur se vengera sur eux. Il prédit la colère du Seigneur contre la maison d'Israël et le rétablissement de la maison de David.

Osée, parlant du Messie, dit qu'il germera comme le lis et que sa racine poussera avec force comme les plantes du Liban. Ses branches s'étendront, ajoute-t-il, sa gloire sera semblable à l'olivier, et elle répandra une odeur comme l'encens du Liban. Les peuples viendront se reposer sous son ombre ; ils vivront du plus pur froment, ils germeront comme la vigne. Son nom répandra une bonne odeur comme les vins du Liban.

Joël, après avoir annoncé la désolation de la Judée par les insectes, parle au nom du Seigneur, et dit : Je

ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée ; le soleil sera changé en ténèbres. Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, car le salut se trouvera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, comme le Seigneur l'a dit, et dans les restes que le Seigneur aura appelés.

Après ces prophètes, toujours sous le règne d'Ozias roi de Juda et pendant les troubles qui survinrent dans le royaume d'Israël après la mort de Jéroboam II, 797 ans avant Jésus-Christ, apparaissent Isaïe et Abdias. Ils menacent le peuple de la colère de Dieu s'il ne fait pénitence, et annoncent l'entière délivrance, le règne du Messie, la prédication de l'Évangile, etc.

Isaïe voit clairement l'établissement de l'Église et la conversion des Gentils, quand il dit : « Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtera la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines ; toutes les nations y accourront en foule, Alors, les yeux des aveugles verront, et les oreilles des sourds seront ouvertes, le boiteux bondira comme un cerf et la langue des muets sera déliée. » Puis le prophète voit un Emmanuel, un Dieu avec nous, un enfant admirable, auquel il donne le nom de Dieu, sortir du sein virginal de sa mère ; il le voit glorieux dans son tombeau ; il le voit l'étonnement du monde, méprisé et méconnaissable, l'homme de douleur chargé de tous nos péchés, bienfaisant et méconnu, les mains percées, défiguré par ses plaies, traité comme un criminel, conduit au supplice avec des méchants, et se livrant à la mort comme un agneau. Il voit une longue postérité naître de lui et le rejeton de Jessé comme un signe

aux peuples et aux Gentils afin qu'ils l'invoquent. Ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler, c'est le chef et le précepteur des Gentils ; un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu : il est le juste de Sion qui s'élèvera comme une lumière ; les Gentils verront ce juste et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. » Voilà ce que dit Isaïe touchant le Messie, et il ajoute encore : « Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob, et voici l'alliance que je ferai avec eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés : Voici l'homme de douleur qui est chargé des iniquités de tout le peuple ; qui donne sa vie pour le péché et le guérit par ses plaies. »

Abdias dit : « Le jour du Seigneur est près d'éclater sur toutes les nations. Vous serez traités comme vous avez traité les autres, et Dieu fera retomber sur votre tête le mal que vous leur avez fait. Mais ce sera sur la montagne de Sion que se trouvera le salut. Elle sera sainte, et la maison de Jacob possédera ceux qui l'avaient possédée, et le règne demeurera au Seigneur. »

Voilà cependant des prophéties que M. Renan ne conteste pas, et il me semble qu'elles sont assez claires pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

ERNEST.

Il est de fait que la prophétie d'Isaïe ne laisse rien à désirer, et il fallait vraiment l'esprit de Dieu pour marquer d'une manière aussi précise tout ce qui devait arriver près de 800 ans avant son accomplissement.

HENRI.

Je poursuis. Israël, après un interrègne de 12 ans, subit une anarchie de 6 ans, après laquelle Zacharie

monte sur le trône ; six mois s'étaient à peine écoulés depuis son avènement, qu'il est tué par Sellum qui ne jouit que pendant un mois des fruits de son crime. Sellum est tué à son tour par Manahem qui se soutient pendant six ans avec l'aide de Phul, roi des Assyriens. Manahem est remplacé par Phacée son fils, qui fut tué après un règne de 2 ans, par Phacée, fils de Romélie. Phacée règne pendant 20 ans.

En Judée, Ozias avait été remplacé par son fils Joathan. C'est sous les règnes de Joathan et de Phacée, 758 ans avant Jésus-Christ, que le prophète Michée prédit la ruine de Babylone et celle de Jérusalem, et la naissance du Messie à Bethléem : « Et vous, Bethléem, appelée Éphrata, dit-il, vous êtes petite entre les villes de Juda ; mais c'est de vous que sortira Celui qui doit régner sur Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité?... Et les peuples seront convertis, parce que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde. » Il voit le Messie qui sort de toute éternité de son Père.....

Après un règne de 20 ans, Phacée est mis à mort par Osée qui le remplace ; mais un interrègne de 9 ans ruine la puissance d'Israël, et Salmanazar, roi d'Assyrie, profitant des troubles qui divisaient le peuple, s'empare de Samarie et emmène les dix tribus en captivité. Ainsi finit ce fameux royaume d'Israël, l'an 727 avant Jésus-Christ : il avait duré 254 ans.

Dans le royaume de Juda, l'inique Achaz, successeur de Joathan, attire sur lui la colère de Dieu qui le livre à ses ennemis. Ézéchias son fils qui le remplace, marche dans une autre voie. Il fait briser les idoles et rétablit le culte de Dieu. En récompense, le Seigneur lui donne une victoire complète sur Sennachérib. Ce-

pendant le prophète Nahum consolait les Israélites captifs. L'ange Raphaël guide le jeune Tobie qui rend la vue à son père, et Ezéchias meurt saintement après un règne glorieux de 29 ans. Manassés, son fils, âgé de 12 ans, monte sur le trône. D'abord il suit les exemples de son père; mais peu à peu oubliant la vertu, il se livre à des excès qui le perdent; Dieu l'abandonne, et la 22^e année de son règne, il est emmené captif à Babylone. C'est lors de cette défaite de Manassés que les prêtres cachèrent le livre de la Loi, qui fut plus tard retrouvé par Helcias. A Babylone, Manassés se repent de ses péchés, et Dieu, touché de son repentir, le ramène à Jérusalem où il règne encore pendant 23 ans. Judith coupe la tête à Holopherne, général de Nabuchodonosor, qui était campé avec son armée devant la petite ville de Béthulie. (676 avant Jésus-Christ.)

À la mort de Manassés, son fils Amon lui succède; mais, trahi par les siens, il est tué après deux ans de règne. Josias, âgé de 18 ans, monte sur le trône. Ce prince pieux rétablit partout le culte de Dieu; il purifie Juda et Jérusalem de l'idolâtrie et surpasse en vertus tous ses prédécesseurs. C'est sous son règne que le livre de la Loi écrit de la main de Moïse est retrouvé par le grand-prêtre Helcias, et c'est par ses soins que la Loi de Moïse est donnée aux Samaritains.

Jérémie paraît alors, 622 ans avant Jésus-Christ; il prophétise pendant 45 ans. De son temps, Sophonias, Baruch, Habacuc et d'autres prophétisaient aussi. L'époque et la durée de la captivité à Babylone, la gloire et l'humiliation des rois d'Assyrie, la ruine de Ninive, la désolation et la ruine de Jérusalem, la venue et le règne du Messie, la conversion des Gentils, la miséricorde de Dieu pour ceux qui demeureront fidèles ou

qui feront pénitence , le rétablissement de Jérusalem et les consolations du peuple sont annoncés de toutes parts. Écoutons ce que dit Jérémie au sujet du Sauveur : « Le temps vient , dit le Seigneur, où je susciterai à David un germe juste. Si l'on peut rompre l'alliance que j'ai faite avec le jour et l'alliance que j'ai faite avec la nuit, pour empêcher que le jour et la nuit ne paraissent chacun en son temps, on pourra rompre l'alliance que j'ai faite avec mon serviteur David, et empêcher qu'il ne naisse de lui un fils qui règne sur son trône, et que les Lévites et les prêtres ne soient ses ministres. » Puis, le prophète annonce les maux qui doivent fondre sur Jérusalem et sur Juda : la ruine de Jérusalem , la délivrance d'Israël, la conversion des Gentils ; il indique d'une manière précise l'époque et la durée de la captivité à Babylone ; il prédit la mort d'Hananias ; il assure qu'après la captivité, Dieu visitera dans sa colère Babylone et son peuple ; il engage Sédécias et les rois ses voisins à se soumettre à Nabuchodonosor, etc., etc.

Josias est tué, après 31 ans de règne, dans une guerre qu'il faisait contre Néchao, roi d'Égypte, 610 ans, avant Jésus-Christ. Joachas, son fils, lui succède; mais après trois mois, il est déposé par le roi d'Égypte qui met en sa place Eliakim, second fils de Josias, auquel il impose le nom de Joakim. Joachas meurt en Égypte où il avait été emmené, et son frère Joakim est pris par Nabuchodonosor et traîné captif à Babylone. Cependant le vainqueur consent à le laisser retourner à Jérusalem, sous de très-dures conditions, et ne lui permet plus de régner que comme son vassal. Nabuchodonosor enlève au temple une partie de ses vases sacrés et retient en otage quelques princes du sang et quelques jeunes seigneurs, parmi lesquels se trouvaient Daniet et

ses compagnons. C'est de cette époque, l'an du monde 3398, et 606 avant Jésus-Christ, qu'il faut commencer à compter les 70 années de captivité prédites par le prophète Jérémie.

Cependant le malheureux Joakim est assassiné par les Babyloniens, et son cadavre reste abandonné sans sépulture. Jéchonias, son frère, lui succède, et règne chimériquement à Jérusalem pendant trois mois. Nabuchodonosor le fait prisonnier, et l'emmène à Babylone ainsi que sa mère et les principaux seigneurs de sa cour. Parmi ceux-ci, se trouvait Mardochée, oncle d'Esther, et le prophète Ézéchiël. L'impie Nabuchodonosor profane le temple, emporte le reste des vases sacrés, et établit roi l'oncle de Jéchonias, auquel il impose le nom de Sédécias. Daniel, presque encore enfant, commençait à prophétiser à Babylone. Il explique le songe de Nabuchodonosor, sauve la chaste Susanne qui avait été injustement condamnée à mort. Il marque la chute d'Alexandre-le-Grand, la division de son empire, les quatre grandes monarchies qui devaient tour à tour gouverner et opprimer les juifs, il prédit l'orgueil et l'ambition des rois de Syrie; il annonce les profanations d'Antiochus l'Illustre. Il indique parfaitement ce prince ambitieux, avare, cruel, insolent, impie, insensé, qui vomit les blasphèmes contre le Très-Haut et auquel la force sera donnée à cause des péchés du peuple. Il déclare qu'il ne sera accordé à ce misérable que six ans pour tyranniser le peuple, et que trois ans et demi après sa profanation, le temple sera purifié. Daniel voit le règne du Fils de l'homme qu'il appelle aussi le règne des Saints du Très-Haut, dont la puissance ne passera pas à un autre empire. Il voit 70 semaines sur la fin desquelles la ré-

mission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties et l'onction du Saint des Saints. « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, chef de mon peuple, dit-il, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des temps fâcheux et difficiles. Après soixante-neuf semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer, ne sera plus son peuple. » Il voit un peuple avec son chef qui doit venir détruire la ville et le sanctuaire après cette mort du Christ; l'abolition des sacrifices; la ruine de la cité sainte et du temple; un peuple et son chef qui vient pour tout perdre; l'abomination dans le temple; la dernière et irrémédiable désolation.

Jacob nous avait annoncé la fin du règne de Juda, à la venue du Messie, et Daniel nous prédit la ruine complète des juifs après sa mort. On reconnaît bien le siège de Titus.

ERNEST.

Je ne comprends pas trop aisément ce que c'est que ces 70, puis ces 69 semaines de Daniel. Sois assez bon pour me les expliquer; car le Christ n'est pas arrivé si peu de temps après Daniel.

HENRI.

Daniel dit: « Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura 69 semaines, et après 69 semaines le Christ sera mis à mort. » L'ordre de rebâtir les murailles de Jérusalem est obtenu par Néhémias l'an 454 avant Jésus-Christ, et le 20^e du règne d'Artaxerce. Il est incontestable que c'est de cette époque qu'il faut com-

mencer à compter. Or, il faut, selon l'usage de l'Écriture, convertir les semaines en semaines d'années. Ainsi 69 semaines donnent 483 ans, et 70 semaines, donneront 490. C'est lorsque la 69^e semaine sera passée, et pendant la 70^e, c'est-à-dire, entre l'an 483 et l'an 490, après l'ordonnance d'Artaxerce que, selon Daniel, le Christ doit paraître publiquement, faire sa charge et mourir. Eh! bien le Christ a vécu 33 ans, et sa vie publique a été d'environ trois ans et demi. Si nous joignons les 33 ans de sa vie aux 454 ans qui s'écoulent depuis l'ordonnance d'Artaxerce jusqu'à sa naissance, nous trouvons un espace de 487 ans. Puisque le Christ est mort l'an 487 de l'ordonnance d'Artaxerce, il a donc rempli sa mission pendant la 70^e semaine, entre l'an 483 et l'an 490. Dès lors, la prophétie de Daniel est accomplie, et nous n'avons aucun besoin d'appeler en témoignage la destruction complète de Jérusalem et du temple qui suivit de si près la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui avait été parfaitement prédite.

La cinquième année de cette captivité, Ézéchiel commence ses prophéties qu'il continue pendant 22 ans. Il annonce la colère de Dieu contre Jérusalem, la guerre, la peste, la famine. Rien ne sera épargné, ni le peuple, ni les prêtres, ni les prophètes, ni le temple. Et il ne se trouvera personne pour apaiser cette colère. Il prédit que la couronne sera enlevée à Sédécias et qu'il sera emmené captif à Babylone; il prophétise contre les Ammonites, les Moabites, les Phillistins, et les Iduméens, contre Tyr, contre son roi, contre Sidon, contre l'Égypte et son roi; il annonce la désolation de ce pays et son rétablissement. Il voit la chute de toutes les monarchies. Dieu lui montre le second

temple tel qu'il devait être construit; enfin, il annonce en ces termes le règne du véritable fils de David : « Je sauverai mon troupeau ; il ne sera plus exposé en proie, et je jugerai entre les brebis et les brebis ; je susciterai sur elles le pasteur unique pour les paître. Mon serviteur David règnera sur eux ; ils n'auront plus tous qu'un seul Pasteur. Ils marcheront dans la voie de mes ordonnances, ils garderont mes commandements et ils les pratiqueront ; et mon serviteur David sera leur prince pour toujours. Mon alliance avec eux sera éternelle ; je les établirai sur un ferme fondement, je les multiplierai, et j'établirai pour jamais mon sanctuaire au milieu d'eux. » Qui ne voit dans cette prophétie Jésus-Christ et son Église ?...

Or, voici que la onzième année du règne de Sédécias, Jérusalem est détruite, Sédécias est pris, ses enfants sont massacrés en sa présence, on lui crève les yeux, son palais est brûlé, le temple est démoli, les murs de la ville sont rasés, et le malheureux roi couvert de chaînes est emmené captif à Babylone. Lorsque Sédécias fut ainsi traité, le peuple de Dieu avait été gouverné par des rois pendant 507 ans.

Durant cette captivité, l'orgueilleux Nabuchodonosor fut changé en bête ; Balihazar, au milieu d'un festin, voit une main qui trace les trois mots de sa condamnation. Daniel *les Lui explique*. Plus tard, Darius le fait jeter dans la fosse aux lions, mais il en sort miraculeusement. Trois jeunes Israélites qui avaient été jetés dans une fournaise ardente, en sortent sans avoir été attaqués par les flammes. Enfin, l'an 536 avant Jésus-Christ, Cyrus, maître de l'Orient, autorise Zorobabel à retourner en Judée avec une partie du peuple ; il accorde même des secours pécuniaires aux juifs pauvres qui n'auraient

pu rentrer dans leur patrie. Les Israélites sortirent donc de Babylone après une captivité qui avait duré juste soixante-et-dix ans, selon que le Prophète l'avait annoncé.

Cependant, rentrés dans leur ville, les vieillards regrettaient la splendeur de l'ancien temple. Alors le Prophète Aggée les console en leur parlant de la gloire du second qui verra le Messie, « Encore un peu de temps, dit le Seigneur, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers : j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra. J'ébranlerai tout ensemble le ciel et la terre, je ferai tomber le trône des royaumes, la paix sera établie, le Désiré des Gentils arrivera, et tout l'univers ému rendra témoignage au Rédempteur. Encore un peu de temps à attendre. » Puis, il reproche aux juifs leur négligence et leur lenteur à construire ce nouveau temple.

Zacharie exhorte le peuple à se corriger. Dieu lui découvre tout ce qui arrivera aux juifs après la captivité. Il annonce que Jérusalem sera trahie par ses enfants, il voit le Roi pauvre, le triomphe du Roi pacifique, du roi sauveur, qui entre monté sur un âne dans sa ville de Jérusalem. Il le voit acheté 30 deniers ; il voit le champ du potier ou du sculpteur qui devait être acheté avec cet argent ; puis, il voit le pasteur frappé et les brebis dispersées, le regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé. Il voit le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem, d'où il appelle les Gentils pour les agréger à son peuple et demeurer au milieu d'eux ; enfin, il voit jusqu'à la Montagne des Oliviers, sur laquelle le Sauveur pose les pieds et qui est divisée par une fente.

Malachie, qui est le dernier Prophète que Dieu ait en-

voyé à son peuple, prophétise aussi pendant la construction du second temple. Outre qu'il voit l'offrande pure qui sera présentée à Dieu, depuis le soleil levant jusqu'au couchant, chez les Gentils, parmi lesquels le nom de Dieu sera grand, il prédit la venue de St Jean-Baptiste : « J'envoie mon Ange, dit le Seigneur, pour me préparer les voies, et incontinent vous verrez arriver dans son temple le Seigneur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez. Je vous enverrai le Prophète Élie qui unira le cœur des pères avec le cœur des enfants. » Malachie déclare qu'il n'y aura plus de prophètes entre lui et ce nouvel Élie. Dieu voulut ainsi laisser son peuple dans l'attente du Messie. Et, selon que les prophètes l'avaient annoncé, on ne vit plus depuis la captivité, ni idolâtrie, ni faux prophètes au milieu du peuple de Dieu.

Mais reprenons l'histoire. Tous les juifs n'avaient pas profité de la liberté accordée par Cyrus, un grand nombre d'entre eux était resté à Babylone. Assuérus qui régnait alors, avait décrété de les faire tous mourir ; cet ordre lui avait été arraché par Aman, son favori. Esther, qui était juive, se présente à lui, et le roi, touché de ses prières, révoque son édit. Il fait pendre Aman, son premier ministre, et élève en sa place le juif Mardochée, oncle d'Esther.

Peu après, l'an du monde 3537 et 467 ans avant Jésus-Christ, Esdras obtient du roi Artaxerce, la septième année de son règne, l'autorisation de ramener en Judée une partie du peuple qui était restée à Babylone; et treize ans plus tard, Néhémias, comme je l'ai déjà dit, obtient, du même Artaxerce, un édit qui lui donne le pouvoir de rebâtir les murs de Jérusalem. (L'an du monde 3550, 454 avant Jésus-Christ, et le 20^e du règne d'Artaxerce, épo-

que dès laquelle on doit commencer à compter les 70 semaines de Daniel).

Alors les juifs, encouragés par leurs prophètes, s'occupaient plus activement de reconstruire leur ville, leur temple et leurs murailles. Esdras, docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur du peuple, faisaient observer la loi de Moïse et réformaient les abus. Ils obligèrent le peuple et les prêtres à répudier les femmes étrangères qu'ils avaient épousées durant la captivité; puis Esdras s'occupa de mettre en ordre les Livres saints, et écrivit les deux Paralipomènes avec l'histoire de son temps qui fut continuée par Néhémias.

C'est ici que se termine l'histoire non interrompue du peuple juif que Moïse avait commencée, et que ses successeurs continuèrent jusqu'au rétablissement de Jérusalem, sous la sage et paisible autorité d'Artaxerce.

A cette époque, soit à cause du long séjour des juifs à Babylone, soit à cause des rapports commerciaux qu'ils avaient avec ces peuples voisins, la langue des Chaldéens remplaça la langue hébraïque, et depuis lors l'Histoire Sainte n'est plus écrite qu'en lettres chaldaïques. Cependant les Samaritains ne cessèrent pas d'écrire l'hébreu, et c'est par leurs descendants que cette langue sublime est parvenue jusqu'à nous.

Environ 322 ans avant notre ère, Manassés fit bâtir un temple sur la montagne du Garizim, où on venait sacrifier comme au temple de Jérusalem. Vers ce même temps, Alexandre, à qui rien ne résistait, résolut de prendre Jérusalem et déjà il était en marche avec son armée, lorsque le Grand-Prêtre s'avançant vers lui, le supplia d'épargner la ville. En même temps, il lui montra un passage du livre de Daniel dans lequel ce monarque crut se reconnaître. Non-seulement Alexandre

ne fit pas le siège de Jérusalem, mais il accorda aux juifs tout ce qu'ils lui demandèrent... Le peuple de Dieu, qui vivait tranquillement selon ses lois sous les rois d'Assyrie, ne tarda pas à se répandre parmi les Grecs. Antiochus-le-Dieu lui accorda en Grèce et en Asie, la même liberté et les mêmes droits qu'à ses sujets. Les juifs se reposaient de leurs longues guerres et jouissaient de la paix la plus parfaite. Sous Ptolémée-Philadelphie, le grand-prêtre, sur la demande de ce prince, envoya en Égypte 70 vieillards savants qui traduisirent les Saintes Écritures pour la Bibliothèque royale. C'est cette traduction qu'on appelle la Version des Septante.

La langue hellénistique dans laquelle cette version a été écrite, est un mélange de grec et d'hébreu; c'est cette langue que les juifs acceptèrent désormais et dans laquelle est écrit tout le Nouveau Testament. Le second temple de Jérusalem était devenu célèbre par tout l'Orient, et les rois de tous les pays y envoyaient des présents. Malheureusement, pour le peuple juif, les Romains étaient en train de subjuguier le monde. Déjà ils avaient pris Carthage, affaibli la Macédoine, etc... Annibal vaincu, et voulant se venger, persuade à Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, de faire la guerre à Rome. Antiochus fait la guerre, mais ne suit ni les conseils, ni la tactique du grand capitaine; il est vaincu sur terre et sur mer, et reçoit les lois que lui impose Lucius Scipion.

Pendant que les Romains étaient occupés en Macédoine, Antiochus l'Illustre, qui, après la mort de Séleucus avait occupé le trône de son neveu, entreprit de ruiner le temple de Jérusalem, d'abolir la loi de Moïse et d'anéantir le peuple juif. Il entre dans Jérusalem, se livre aux désordres les plus insensés, profane le temple qu'il détruit en partie, tyrannise le peuple, et il eût mis

tout à feu et à sang, si Judas Machabée, fils du sacrificateur Mathathias ne l'eût défait et chassé de la ville.

Judas, qui avec une poignée d'hommes avait battu la grande armée d'Antiochus, rétablit la gloire du sacerdoce, en même temps que le gouvernement de Juda, et purifia le temple, juste trois ans et demi après sa profanation. Ainsi fut vérifiée la prédiction de Daniel. Antiochus meurt selon que le même prophète l'avait annoncé, et il est remplacé par son fils. Sous celui-ci, la persécution du peuple et les victoires de Machabée se renouvellent. Enfin, Démétrius fait mourir Antiochus Eupator et se met à sa place. Sous Démétrius, la guerre continue; Judas défait encore les troupes de ce monarque, mais enfin, écrasé par le nombre, il meurt glorieusement sur le champ de bataille.

Jonathas Machabée, son frère, le remplace avec autant de valeur et de dévouement, et obtient l'alliance des Romains que Judas avait fait demander. Bala monte sur le trône du roi de Syrie où il est soutenu par Ptolémée Philométor, roi d'Égypte. C'est ce Ptolémée qui fut appelé à juger le fameux procès que les Samaritains intentèrent aux juifs, au sujet des temples de Jérusalem et de Garizim. Comme les parties qui devaient plaider devant le roi s'étaient engagées, sous peine de mort, à justifier leurs prétentions par la loi de Moïse, les juifs ayant gagné leur cause, les Samaritains subirent la peine qu'ils avaient demandée. Ce fut encore le même prince qui permit à Onias de bâtir le temple d'Héliopolis; mais les juifs condamnèrent cette entreprise, comme contraire à la loi de Moïse. Le règne de Bala fut de courte durée, les gens de sa maison le massacrèrent et Philométor mourut des suites des blessures qu'il avait reçues

en combattant contre son gendre auquel il voulait enlever sa couronne.

Démétrius Nicanor, qui était parvenu à s'emparer du trône de Syrie, voyant que durant les troubles de son royaume, les juifs s'étaient fortifiés, rechercha l'amitié de Jonathas Machabée. Il le combla d'honneurs et de présents, et lui donna le titre de frère ; mais lorsqu'il se crut suffisamment affermi, il jeta le masque et les persécutions contre les juifs recommencèrent. De nouveaux troubles survinrent en Syrie. Triphon mit sur le trône un fils de Bala auquel il donna le nom d'Antiochus-le-Divin. Démétrius, de son côté, souleva les peuples et, pendant ce temps, Jonathas renouvela son alliance avec Rome.

Simon s'unissant à Démétrius, obtint la liberté de son pays qu'il soutint par les armes contre Tryphon. Après un grand nombre de victoires éclatantes, Simon chassa les Syriens de Jérusalem : alors le peuple reconnaissant décerne à Simon et à sa famille les droits et les honneurs royaux.

Dans le décret qui confie à Simon et à sa famille les droits royaux pour avoir affranchi la ville du joug des Gentils, il y a une clause très-remarquable et qui indique clairement que les juifs attendaient prochainement le Messie. Le décret porte expressément que Simon et sa postérité jouiront de ces droits jusqu'à ce qu'il vienne un fidèle et véritable prophète.

Simon meurt, peu après, victime de l'ingrat Antiochus Soter, avec lequel il avait fait alliance, et son fils, Jean Hircan, lui succède. Ce prince se distingue par de nombreuses victoires ; il prend Samarie et meurt cinq ans après. La Judée fut paisible pendant quelques années ; mais sous Hircan II, les Romains y portèrent

les armes, et s'en rendirent maîtres l'an 69 avant notre ère.

Dieu permit que les Romains eussent l'empire du monde, et ainsi toutes les prophéties touchant les ennemis du peuple de Dieu furent accomplies. Pompée, qui gouvernait alors, fut favorable à Hircan, et le confirma dans son autorité. Toutefois, il ne voulut jamais lui laisser porter le diadème, à cause de ses procédés vis-à-vis de son frère Aristobule. Cependant Aristobule guerroyait toujours. Il fut vaincu et emmené captif à Rome, lors des guerres entre Pompée et César, mais il parvint à s'échapper, et retourna en Judée. Blessé dans un combat, il fut pris de nouveau et mené devant Gobius, préfet de la Syrie, qui le fit conduire à Rome où, cette fois, il resta prisonnier. Cependant César qui avait besoin de se faire un parti contre Pompée, rend la liberté à Aristobule et l'envoie dans la Judée pour qu'il fit déclarer les juifs en sa faveur. Mais à peine Aristobule eût-il touché le sol de son pays qu'il fut empoisonné par les partisans de Pompée; dans le même temps, à Antioche, on tranchait la tête à son fils Alexandre. Alors Antigone, second fils d'Aristobule, vient à Rome, et se plaint à César contre Hircan et Antipater; mais César était déjà gagné, et au lieu de faire justice à ce prince infortuné, il établit Antipater gouverneur de Judée, en même temps qu'il créait Hircan Souverain Pontife.

Antipater avait deux fils: l'un, Pharsélus, fut gouverneur de tous le pays d'auprès de Jérusalem, tandis que l'autre, Hérode, prit le gouvernement de la Galilée avec le titre de Roi. Mais Antipater ne jouit pas longtemps du pouvoir; il fut empoisonné par un nommé Malichus, un jour qu'il dînait chez Hircan. Peu après, Pachorus, roi des Parthes, se jette dans la Judée, dépose Hircan

qu'il met en prison et auquel il fait couper les oreilles, et établit Antigone, fils d'Aristobule, pour être sacrificateur. Enfin, il fait mourir Pharsélus, frère d'Hérode. Alors Hérode, craignant pour sa puissance, se rendit à Rome, où par le crédit d'Antoine et la faveur de César, il obtint le titre de Roi, et fit déclarer Antigone ennemi du peuple romain.

Ses affaires terminées, Hérode revient en Judée, défait Antigone, et se fait proclamer roi dans Jérusalem. Antigone fut massacré à Antioche où il avait été emmené captif.

Hérode, pour plaire à sa femme Marianne, établit le jeune Aristobule, frère de cette princesse, souverain pontife, lorsqu'il n'avait encore que 17 ans; mais bientôt il le fit noyer adroitement, et il fit assassiner le vieil Hircan, alors âgé de 80 ans, qui, par la protection du roi des Parthes, avait pu revenir en Judée. Jésus, fils de Phabée, fut reconnu souverain Pontife, et remplit son ministère pendant six ans. Cependant Hérode, dont on commençait à se lasser, vint trouver César qui était à Rhodes, et se fit de nouveau confirmer dans son royaume.

De retour dans ses États, il fit mourir Marianne sa femme, et peu après, Alexandre subit le même sort. Simon, fils de Boeth, était alors souverain pontife. L'an 27 avant Jésus-Christ, Hérode commence à faire rebâtir le temple ruiné par Antiochus; puis il conduit à Rome ses deux fils, Alexandre et Aristobule, pour les accuser devant Auguste. Il demandait une sentence de mort, mais l'empereur le réconcilia avec ses enfants (11 ans avant Jésus-Christ). Six ans après, Hérode demande encore qu'il lui soit permis de faire mourir ses enfants,

et Auguste ayant donné son autorisation, ce père dénaturé fait étrangler ses deux fils dans leur prison.

Enfin, l'an du monde 4000, l'empereur Auguste rend un décret qui ordonne le dénombrement de tout l'empire romain. St Joseph et la Ste Vierge viennent de Galilée à Bethléem pour se faire inscrire, et là, le 25 du mois de décembre, l'an 37 du règne d'Hérode, et le 40^e de l'empire d'Auguste, naquit Jésus, fils de Marie, sans père dans le temps, et Fils de Dieu sans mère dans l'éternité.

Voilà que je t'ai amené à la naissance du Sauveur, marquant les principales prophéties qui l'annoncent ; maintenant nous allons voir sa vie, sa mort et sa résurrection.



JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

OU

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

DEVANT LE PEUPLE.

CHAPITRE TROISIÈME.

VIE ET MORT DE JÉSUS.

ERNEST.

J'ouvre le livre de M. Renan, la première chose qui me frappe est celle-ci : « Jésus naquit à Nazareth petite ville de Galilée... et ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit dans sa légende à le faire naître à Bethléem. » Il est certain que si M. Renan n'en était pas sûr il ne l'affirmerait pas.

HENRI.

Il faut d'abord remarquer et ne plus oublier que M. Renan considère les Evangiles comme des légendes et qu'après nous avoir vanté, dans son avertissement, son amour pour la vérité, pour le progrès et pour la liberté il débute par un mensonge qui nous rejetterait aux temps de l'idolâtrie et qu'il veut nous en imposer. Il est vrai qu'il affirme rarement, et c'est fort heureux, car, comme nous aurons l'occasion de le remarquer souvent, M. Renan n'affirme que ce qui est faux, pensant, sans doute qu'on se contentera de son affirmation, et qu'on n'ira pas cher-

cher ailleurs. Pour moi j'ai cherché et j'ai trouvé dans Saint Mathieu : « Jésus étant donc né à Bethléem, ville de la tribu de Juda, des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le Roi des Juifs nouvellement né, car nous avons vu son étoile. Hérode, après s'en être enquis, les envoie à Bethléem, leur disant : Allez, informez-vous exactement de cet enfant et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir afin que j'aie aussi l'adorer. Et ayant entendu ces paroles du roi, les Mages partirent... et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant en terre ils l'adorèrent ; puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Voilà le *détour embarrassé* !... Que M. Renan nous cite le passage qui indique la naissance de Jésus à Nazareth, aussi précisément qu'elle est indiquée à Bethléem ; qu'il révoque l'édit d'Auguste qui ordonne le recensement de tous les sujets de Rome ; qu'il nie l'adoration des Mages et des bergers ; qu'il efface de l'histoire le fameux massacre des innocents, alors peut-être pourrons-nous douter. En attendant, nous croyons que Jésus-Christ est né à Bethléem, selon que le prophète Michée l'avait prédit.

ERNEST.

Les auteurs sur lesquels s'appuie M. Renan sont cependant dignes de foi, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a toujours appelé Notre Seigneur, Jésus de Nazareth.

HENRI.

Si Jésus a été appelé Nazaréen, c'est parce que Saint Joseph et la Sainte Vierge étaient de Nazareth, et que c'est dans cette ville que le Sauveur a passé les pre-

mières années de sa vie ; c'est encore parce qu'il fallait que cette prophétie eût son accomplissement : « Il sera appelé *Nazaréen*. » Quant aux auteurs que M. Renan invoque, ils ont été appréciés et jugés par M. Ewald, célèbre protestant de Göttingue, qui, au rapport même de M. Renan, brille au premier rang parmi les critiques et les exégètes de notre siècle... Ces auteurs sont d'abord cinq protestants : MM. Réville, pasteur de Rotterdam ; Ed. Reuss, professeur protestant à la faculté de théologie de Strasbourg ; Michel Nicolas, professeur de théologie protestante à Montauban ; Colani, rédacteur de la Revue de théologie protestante de Strasbourg ; enfin le docteur Strauss, auteur d'un livre intitulé *la Vie de Jésus*, qui a été condamné par toutes les sommités protestantes de l'Allemagne ; puis le Talmud, dans lequel il y a beaucoup de bon, si tu veux, mais où, à côté des traités et des sentences des anciens juifs, se trouvent réunies une infinité de fables grossières qu'on voit commencer après les temps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et ce sont ces fables-là que M. Renan invoque avec une préférence marquée.

Voici ce que dit M. Ewald :

1° Au sujet de M. Réville : « Comme il est encore grandement dépourvu de connaissances approfondies, il porte plusieurs jugements dénués de fondement »

2° De M. Ed. Reuss : « Il parle beaucoup du judaïsme, mais ce qu'il en dit est, partie, souverainement erroné et très-inexact, partie, insuffisant... A l'égard du Nouveau Testament même, il est encore très-loin d'avoir une connaissance approfondie des matières et de les traiter d'une manière complète... il est l'écho des Tubinguiens plus qu'il ne serait à propos. »

3° De M. Michel Nicolas : « L'écrit que nous avons sous

les yeux ne part pas d'une connaissance suffisamment approfondie de la Bible et de la science actuelle de meilleur aloi... Au lieu de pareilles imaginations en l'air, l'auteur aurait dû mieux saisir les grandes vérités déjà émises dans tout leur jour... Nous regrettons que l'auteur connaisse si peu, et sache si mal apprécier le véritable état actuel de notre science biblique. »

4° De M. Colani : « La Revue de théologie de Strasbourg ne fait que se rendre ridicule par le jugement qu'elle porte sur le *Job* de Renan, tant elle est excessive dans ses éloges à bon marché. »

5° De M. le docteur Strauss : « Il était déjà dans sa jeunesse, comme chrétien, scientifiquement et moralement gâté ; car avec une faible dose de véritable science et de ce que nous devons appeler aujourd'hui moralité, il n'aurait jamais écrit sa *Vie de Jésus*. Il veut encore mettre au-dessus de tout ce barbouillage de sa jeunesse, et même (personne pour de bonnes raisons n'y ayant pensé) faire la proposition de célébrer un jubilé de la 25^e année de son apparition... Y a-t-il quelque chose de plus vain, de plus ridicule et de plus bas ? Et que dit-il, maintenant, à la louange de son avorton d'autrefois ?... Lorsqu'il l'a entrepris, il y avait, à ce qu'il dit, trois opinions différentes sur l'histoire évangélique ; mais toutes trois sont si basses et si ridicules, qu'il n'y a qu'un esprit de mensonge comme le sien, qui puisse s'imaginer et dire à ses lecteurs qu'elles fussent les seules qui régnaient alors. »

Et M. Renan lui-même, avant d'écrire sa *Vie de Jésus*, disait en parlant du livre de Strauss : « Voilà certes un langage étrange pour nos oreilles, et qui n'est propre à satisfaire ni le théologien, ni le critique... On conçoit maintenant pourquoi le livre de Strauss, malgré sa re-

nommée peut-être exagérée, est resté isolé et n'a contenté personne. L'historien le trouve trop vide de faits ; la critique, trop uniforme dans ses procédés ; le théologien, fondé sur une hypothèse subversive du christianisme. »

Eh ! bien, ce livre qui ne contentait personne, contente, aujourd'hui, notre critique ; c'est là qu'il puise ses principaux arguments. Qui sait, peut-être, depuis que M. Renan en a eu besoin, ce livre est devenu un chef-d'œuvre d'histoire et de théologie ?

ERNEST.

Mais M. Renan cite aussi les Évangiles.

HENRI.

C'est vrai ; mais il les cite à sa manière. Il nous a prévenu que l'histoire est impossible, si on n'admet pas hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures, et il affirme que l'Oriental attache peu de prix à la vérité, attendu qu'il voit tout à travers ses passions, son intérêt et ses préjugés, comme si l'histoire des Orientaux n'était pas là pour nous prouver le contraire ! Et il déclare qu'il n'a pas l'habitude de défaire ce qui est fait et bien fait. J'aime à penser que ce n'est pas la crainte de déroger à cette louable et généreuse habitude qui l'a empêché jusqu'à ce jour de refaire sa *Vie de Jésus*.

Voici du reste l'opinion de M. Renan sur les Évangélistes et sur l'Évangile :

« Que les Évangiles, dit-il, soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel. » Il y a cependant des légendes auxquelles il faut ajouter foi, même d'après le critique. Personne ne doute des principaux traits de la vie de

François d'Assise, quoique le surnaturel s'y rencontre à chaque pas. »

« Saint Mathieu, dit M. Renan, mérite évidemment une confiance hors ligne pour ses discours. Là sont les *λογια*, les notes mêmes prises sur le souvenir vif et net de l'enseignement de Jésus. Mais les parties narratives groupées dans le premier Évangile, autour de ce noyau primitif, n'ont pas la même autorité ; il s'y trouve beaucoup de légendes d'un contour assez mou, sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne. » Or ces légendes d'un contour assez mou que M. Renan dit être sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne, c'est la légende de Jésus, et M. Renan assure que « la légende de Jésus était le fruit d'une grande conspiration spontanée et s'élaborait autour de lui de son vivant... Jésus n'eût pu, quand il l'eût voulu, couper court à ces créations populaires. »

Selon M. Renan, « l'Évangile de Marc est bien plus ferme, plus précis, moins chargé de fables tardivement insérées. C'est celui des trois synoptiques qui est resté le plus ancien, le plus original. » Eh ! bien, après cela, M. Renan a osé ajouter : « Marc est par excellence l'évangéliste des miracles et des exorcismes. »

Au sujet de l'Évangile de Saint Luc : « L'auteur de cet Évangile, dit le critique, est certainement le même que celui des Actes des Apôtres. Or, l'auteur des Actes est un compagnon de Saint Paul, titre qui convient parfaitement à Luc... Nous sommes donc ici sur un terrain solide ; car il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier de la même main et de la plus parfaite unité. » D'après cela, tu croirais que Saint Luc a vu Saint Paul ? eh ! bien, pas du tout. M. Renan dit : « L'ouvrage de Luc est un document de seconde main, écrit dans le milieu ébimi-

te de la Bathanée, l'écrivain n'a pas vu directement les témoins, il travaille sur les textes, et se permet de fortes violences pour les mettre d'accord... Plusieurs de ses récits sont inventés pour faire ressortir la physionomie de Jésus... Luc est un biographe du I^{er} siècle, un artiste divin. »

Ainsi donc, Saint Luc ne serait ni plus ni moins qu'un menteur, puisque n'ayant pas vu directement les témoins, il écrivait à Théophile : « que ces choses lui avaient été rapportées par ceux qui depuis le commencement les avaient vues eux-mêmes. »

« Toute une nouvelle langue mystique se déploie en Saint Jean, langue dont les synoptiques n'ont pas la moindre idée, » et M. Renan cite les mots : *monde, vie, lumière, ténèbres* que les autres Évangélistes n'emploient jamais. Vérifions : je lis dans Saint Mathieu : « Malheur au monde à cause de ses scandales. Si tu veux entrer dans la *vie*, pratique les commandements. Jetez-le dans les *ténèbres* extérieures. Qu'elle est étroite la porte qui conduit à la *vie* ! Ceux qui étaient couchés dans les *ténèbres* de la mort, une grande *lumière* s'est levée sur eux. » Je ne cite pas les deux autres Évangélistes. Les quatre mots ayant été trouvés dans Saint Mathieu, le démenti est donné à M. Renan ; ce n'est pas cependant qu'aucun de ces mots ne puisse se rencontrer chez eux, car on trouve dans Saint Marc : Que servirait à un homme de gagner tout le *monde*, et de se perdre soi-même ? Et dans Saint Luc : *Lumière* de révélation, fils du siècle et enfants de *lumière*, etc...

« S'il faut tout dire, continue M. Renan, nous ajouterons que probablement Jean lui-même eut en cela pen de part... On est parfois tenté de croire que des notes précieuses venant de l'Apôtre, ont été employées par

ses disciples dans un sens bien différent de l'Évangile primitif. » De sorte qu'on croirait tout d'abord que le quatrième Évangile n'est plus d'un seul auteur. Cependant M. Renan dit : « On voit qu'en écrivant ses discours, l'auteur suivait non ses souvenirs, mais le mouvement assez monotone de sa propre pensée. » Il remarque ces passages singuliers où l'on sent un intérêt dogmatique propre au rédacteur. Enfin « tout cela est grave, dit-il, et pour moi, je n'ose être assuré que le quatrième Évangile ait été écrit tout entier de la plume d'un ancien pêcheur galiléen. » Après cela il dit encore : « La première épître attribuée à Saint Jean est certainement du même auteur que le quatrième Évangile ; or, l'épître est reconnue par Polycarpe et par Papias... Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'Apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, quoique les idées du temps, en fait de bonne foi littéraire, différassent essentiellement *des nôtres*, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre. » Et M. Renan se résume ainsi : « En somme, j'admets comme authentiques les quatre Évangiles canoniques ; tous, selon moi, remontent au premier siècle. » Nous verrons que le critique, tout en reconnaissant les Évangiles, ne se gêna pas pour écarter ou pour nier ce qui le contrarie. Ces défaillances du jugement se rencontrent à chaque page dans sa *Vie de Jésus*.

ERNEST.

J'admets volontiers et je reconnais que Jésus est né à Bethléem ; mais M. Renan dit : « qu'il est impossible de rechercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribué à effacer dans l'humanité les

distinctions de sang. » Par conséquent, Jésus n'était pas fils de David.

HENRI.

Si le critique s'était donné la peine d'ouvrir Saint Matthieu ou Saint Luc, il y aurait vu que, comme l'avaient annoncé les prophéties, Jésus était, au contraire, réellement fils de David et d'Abraham, et il aurait trouvé sa généalogie écrite en ces termes : « Abraham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob ; Jacob engendra Juda et ses frères ; Juda engendra Pharès ; Pharès engendra Esron ; Esron engendra Aram ; Aram engendra Aminadab ; Aminadab engendra Booz ; Booz engendra Obed ; Obed engendra Jessé et Jessé engendra David qui fut Roi. David engendra Salomon ; Salomon engendra Roboam ; Roboam engendra Abias ; Abias engendra Asa ; Asa engendra Josaphat ; Josaphat engendra Joram ; Joram engendra Ozias ; Ozias engendra Joathan ; Joathan engendra Achaz ; Achaz engendra Ezéchias ; Ezéchias engendra Manassé ; Manassé engendra Amon ; Amon engendra Josias ; Josias engendra Jéchonias ; Jéchonias engendra Salathiel ; Salathiel engendra Zorobabel ; Zorobabel engendra Abiud ; Abiud engendra Eliacim ; Eliacim engendra Azor ; Azor engendra Sadoc ; Sadoc engendra Achim ; Achim engendra Eliud ; Eliud engendra Eléazar ; Eléazard engendra Mathan ; Mathan engendra Jacob, et Jacob engendra Joseph l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ ! »

Or tout le monde sait que d'après la loi en vigueur parmi les juifs, Joseph ne pouvait épouser une fille qui ne fût pas de sa famille. Marie était donc fille de David comme Joseph.

Quand on ne veut pas voir, il est aisé de fermer les

yeux ; mais il serait au moins prudent de penser que d'autres peuvent vouloir regarder.

ERNEST.

Mais, ajoute **M. Renan**, Joseph et Marie étaient des gens de médiocre condition, des artisans vivant de leur travail dans cet état, si commun en Orient, qui n'est ni l'aisance, ni la misère.

HENRI.

Qu'est-ce que cela prouve ?... Ne savons-nous pas tous que Jésus a voulu naître pauvre pour consoler les pauvres, et nous apprendre à ne pas tenir aux richesses, ni aux plaisirs ? En tout cas, n'avons-nous pas vu que David lui-même n'était qu'un simple berger, et le dernier des fils de Jessé ?

ERNEST.

Je crois que Jésus ait été fils de David ; mais, d'après **M. Renan**, la famille, qu'elle provint d'un ou de plusieurs mariages, était assez nombreuse ; Jésus avait des frères et des sœurs dont il semble avoir été l'aîné.

HENRI.

D'abord il n'est dit dans aucun livre, que Saint Joseph eût été marié avant d'épouser la Sainte Vierge, et tout le monde sait, même **M. Renan**, qu'il est mort avant elle. La Sainte Vierge ne s'est point remariée après la mort de son époux, et **M. Renan** reconnaît lui-même que les cousins-germains de Jésus prirent le titre de frères du Seigneur ; il avoue que ces frères du Seigneur étaient fils de Marie Cléophas, sœur de la Sainte Vierge. D'un autre côté Saint Mathieu et Saint Marc disent que les frères de Jésus sont Jacques et Joseph et Simon et nécessairement Jude, fils de Marie Cléophas.

Nous savons que dans les langues hébraïque, grecque et latine le mot frère est indistinctement employé pour désigner un frère, un cousin, un parent : mais tout cela ne fait rien. M. Renan, bien qu'il ne trouve nulle part les noms des frères de Jésus et qu'il rencontre toujours ceux des fils de Cléophas ; M. Renan, dis-je, par un détour bien plus embarrassé que celui qui fait naître le Christ à Nazareth, donne des frères au Seigneur. Ses sœurs étaient mariées à Nazareth, personne ne les a jamais nommées, personne ne les connaît non plus que ses frères ; mais, encore une fois, qu'importe tout cela ? Il faut que Jésus ait eu des frères et des sœurs, sans cela M. Renan ne serait pas heureux !...

ERNEST.

L'auteur a soin de nous dire que les frères de Jésus sont toujours restés obscurs et que c'est pour cela qu'on ne les connut pas.

HENRI.

L'auteur dit ce qu'il veut et même davantage. Ainsi après avoir affirmé que tous les frères du Sauveur sont restés obscurs, il assure qu'ils eurent de l'importance après sa mort, et même qu'ils remplirent les premières charges dans l'Église de Jérusalem... Il est alors fort extraordinaire que leurs noms ne se trouvent même pas au milieu de ceux des Pontifes qui depuis la mort du Christ se succédèrent jusqu'à la destruction de Jérusalem. En tout cas, si Jésus avait eu des frères et des sœurs, est-ce que du haut de sa croix il aurait dit à sa mère, en lui désignant Saint Jean : Femme, voilà votre fils ! et au disciple : Voilà votre mère ? Est-ce que Marie au lieu de se retirer chez le fils de Zébédée...

serait pas allée plutôt habiter chez quelqu'un de ses enfants ?

ERNEST.

Je suis persuadé comme toi, et comme je l'étais avant d'avoir lu la *Vie de Jésus*, que le Sauveur n'avait ni frère, ni sœur ; sans cela, comme tu le dis, il n'aurait pas eu besoin de confier sa mère à un de ses disciples.

M. Renan nous apprend que la nature riante et grandiose de Nazareth fut toute l'éducation de Jésus. Il apprit à lire et à écrire... il fréquenta peu les écoles plus relevées des scribes (Nazareth n'en avait peut-être pas.)

HENRI.

Il faut que tout cède au caprice de cet homme. Ainsi, supposons que Nazareth n'ait pas eu d'écoles ; malgré cela, Jésus les aura fréquentées un peu !...

Lorsque Jésus parlait et lisait, ses compatriotes étonnés se demandaient : « Comment sait-il les lettres, lui qui ne les a pas apprises ? (Saint Jean.) D'où lui vient cette sagesse ? (Saints Mathieu, Marc, Luc.) Si M. Renan eût été là, il aurait dit à ces bonnes gens que Jésus avait appris à lire et à écrire. Mais où ce savant a-t-il vu que Jésus avait appris à lire et à écrire, lui qui ignore s'il y avait une école à Nazareth ? Si Jésus avait appris à lire et à écrire, comment s'est-il fait que personne ne l'ait su de son temps ? que les Évangélistes, eux-mêmes, l'aient ignoré et que M. Renan le découvre aujourd'hui ? Aurait-il quelque somnambule pour lui découvrir le passé, lui qui ne croit ni aux anges, ni aux miracles ?

ERNEST.

L'auteur ajoute : Que ce serait une grande erreur cependant de s'imaginer que Jésus fut ce que nous appelons un ignorant.

HENRI.

Mais, si Jésus n'était pas un ignorant, pourquoi alors, pour nous expliquer ses succès, M. Renan vient-il nous dire qu'en Orient, « l'ignorance, qui chez nous condamne l'homme à un rang inférieur, est une condition des grandes choses et de la grande originalité ? » Serait-ce pour nous prouver que Jésus n'a pu faire de grandes choses, ni arriver à une grande originalité ? Dans tous les cas, c'est une de ces subtilités auxquelles on s'habitue difficilement. Et pour ma part, je n'aurais jamais osé dire qu'il existât des pays où il est indispensable de ne rien savoir pour arriver au sublime.

ERNEST.

M. Renan trouve de fréquentes ressemblances entre Jésus et Philon. Il dit que par sa pauvreté humblement supportée, par la douceur de son caractère, par l'opposition qu'il faisait aux prêtres et aux hypocrites, Hillel fut le vrai maître de Jésus. Puis, il fait, avec un esprit remarquable, l'énumération des livres que Jésus a dû lire, et il indique ceux qui ont fait sur lui le plus d'impression. « La vraie poésie de la Bible, qui échappait aux docteurs de Jérusalem, se révélait pleinement au beau génie de Jésus... Jésus avait lu toute la Bible et même les ouvrages apocryphes qui se publiaient de son temps. Un de ces ouvrages surtout le frappa : c'est le livre de Daniel. Ce livre composé par un juif exalté du temps d'Antiochus Épiphanes et mis par lui sous le couvert d'un ancien sage était le résumé de l'esprit des derniers temps. »

HENRI.

Si Jésus a ressemblé à Philon, que devient cette grande originalité que M. Renan lui reconnaîtra tout à l'heure ?

Si Hillel a été son maître, pourquoi le critique nous dit-il que rien n'a été au-dessus de Jésus et qu'il ne sera pas surpassé? Comment sont arrivées jusqu'à lui les diverses impressions que l'Homme-Dieu a pu éprouver? Faudrait-il admettre que M. Renan y voit plus clair, à travers les dix-huit siècles qui le séparent du Christ, que n'y ont vu tous ceux qui vivaient avec lui? Et quant au livre de Daniel, il est regrettable que la critique ne nous donne pas le nom de ce juif exalté qui le composa. Mais ce que dit M. Renan doit être seul cru. Il ne faut écouter ni les Évangiles, ni l'histoire. Sans cela, s'il était permis d'ouvrir un autre livre que la *Vie de Jésus*, on trouverait que le livre de Daniel fut présenté à Alexandre-le-Grand environ 200 ans avant le règne d'Antiochus Épiphanes, et que c'est à cause d'un certain passage qui se trouve au verset 21 du chapitre VIII de ce livre que le conquérant épargna les juifs.

Dès lors, il est démontré que le livre de Daniel n'a pas été composé du temps d'Antiochus. Mais, comme l'Évangile de Saint Jean et certains passages de Jérémie, le livre de Daniel a besoin d'être détruit. Autrement, il serait trop évident ou que le critique se trompe, ou qu'il veut nous tromper.

ERNEST.

Il est incontestable qu'on ne peut pas révoquer en doute l'authenticité du livre de Daniel. Mais je continue : « L'avènement du Messie avec ses gloires et ses terreurs, le cataclysme du ciel et de la terre, les nations s'écroulant les unes sur les autres, furent l'aliment familier de son imagination (de Jésus), et comme ces révolutions étaient censées prochaines, qu'une foule de

personnes cherchaient à en supputer les temps, l'ordre surnaturel où nous transportent de telles visions lui parut d'abord parfaitement naturel et simple. »

HENRI.

De sorte que Jésus, malgré son beau génie auquel se révélait toute la poésie de la Bible, qui échappait aux docteurs de Jérusalem, se trouva entraîné par les idées de son siècle, à la manière de ces jeunes exaltés, qui, après avoir dévoré J.-Jacques et Voltaire, courent au suicide, persuadés que c'est une stupidité d'attendre la mort dans son lit. De deux choses l'une : ou la vraie poésie de la Bible ne s'est jamais révélée à Jésus, ou il n'a pu y voir que ce qu'elle renferme. Or, comme tout a été accompli, il est évident que ce qui parut au Christ parfaitement naturel et simple, était en réalité parfaitement naturel et simple pour lui, qui était l'attente du peuple.

Mais après nous avoir démontré que Jésus devait être même très-instruit, le critique n'est-il pas assez inconséquent pour oser avancer qu'il ne connaissait rien *en dehors du Judaïsme* ?

ERNEST.

Non-seulement cela, mais il ajoute : « Les charmantes impossibilités dont fourmillent ses paraboles, prouvent qu'il ne conçut jamais la société aristocratique, que comme un jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté. »

HENRI.

M. Renan oublie sans doute que dès l'âge de douze ans, Jésus était dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et que tous

ceux qui l'entendaient, étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses (St Luc). En tout cas, nous verrons, plus loin, M. Renan admirer lui-même ces charmantes impossibilités d'un naïf villageois, et il ne craindra pas de nous dire : « C'est surtout dans la parabole que le maître excellait. Rien, dans le judaïsme, ne lui avait donné le modèle de ce genre délicieux : c'est lui qui l'a créé. »

ERNEST.

M. Renan ne prétend pas qu'il en soit résulté rien de fâcheux pour la doctrine du Christ, puisqu'il dit que pour lui le merveilleux n'était pas l'exceptionnel, mais l'état normal, et que ses belles erreurs furent le principe de sa force ; « car, ajoute-t-il, si elles devaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles lui donnaient, sur son temps, une force dont aucun individu n'a disposé avant lui, ni depuis. »

HENRI.

Jusqu'à ce jour, tout le monde avait cru que les erreurs étaient une cause de chute et non une cause de succès. Mais voici une nouvelle doctrine : pour être fort, il faut être loin du vrai. Serait-ce en prévision de son avenir, que M. Renan voudrait faire accepter cet étrange principe ? Et aurait-il la prétention de surpasser Jésus ?... Dans ce cas, nous lui ferions observer qu'il a dit, en parlant du Christ, *ses belles erreurs*. Or, les siennes sont grandes et nombreuses, mais elles ne sont pas belles.

Je suis entré quelquefois dans des cabinets de physique et dans des laboratoires de chimie ; mais jamais je n'y ai vu expérimenter sur la divinité du Christ. J'ai vu guérir des boiteux à l'aide d'une machine électrique,

mais non pas à l'aide de la parole seulement ; je n'ai jamais vu ressusciter un seul mort ; encore moins m'a-t-on montré le moyen de rassasier 5000 personnes avec deux pains d'orge ; et je défie le chimiste le plus expérimenté de changer la moindre des choses à la couleur de la doctrine de Jésus, tandis que, sans le secours d'aucune science, on voit M. Renan passer alternativement du bleu au rouge, et puis enfin s'arrêter à la couleur du tournesol qu'il conserve. Il a beau, ce savant, essayer, dans le creuset de son imagination fébrile, une foule de poisons et de contre-poisons ; tout s'y amalgame d'abord et s'y détruit ensuite, et il n'obtient, pour résultat final, qu'un mélange insipide, sans odeur, ni couleur.

ERNEST.

M. Renan est certainement allé trop loin en disant que Jésus se trouve en défaut aux yeux de la physique et de la chimie. Mais continuons : « La légende se plat à le montrer (Jésus) dès son enfance en révolte contre l'autorité paternelle ; sa famille ne paraît pas l'avoir aimé. »

HENRI.

Rien n'est plus faux que cette assertion ; car voici ce que dit Saint Luc, un des légendaires, selon l'expression de M. Renan : « Marie ayant retrouvé Jésus dans le temple au milieu des docteurs, lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchons *étant tout affligés*. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ? Et il s'en alla ensuite avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. »

N'est-ce pas à la prière de sa mère, que le Sauveur fit son premier miracle aux noces de Cana ?

Voilà donc le critique pris, encore une fois, en flagrant délit de mensonge.

ERNEST.

M. Renan explique ses paroles en disant que le lien de l'idée est le seul que ces sortes de nature reconnaissent, et il en donne la preuve par ce passage qu'il cite : « Voilà mon frère et ma mère, disait Jésus en étendant la main vers ses disciples ; celui qui fait la volonté de mon Père, voilà mon frère, et ma sœur et ma mère. »

HENRI.

Au lieu de ne trouver dans cet admirable langage qu'une triste et matérielle renonciation à la famille, le critique n'aurait-il pas mieux fait d'y voir ce que tout le monde y a vu, c'est-à-dire l'amour immense de Jésus-Christ pour tout le genre humain et le titre sublime qu'il décerna aux fidèles en les appelant ses frères ?... Avec une semblable manière de commenter, M. Renan peut tout oser.

ERNEST.

Je suis forcé de convenir que si l'auteur a voulu faire de Jésus seulement un homme plus parfait que les autres, il eût été plus sage de s'y prendre d'une autre manière... Cette intention de tout dénaturer m'avait complètement échappé à la première lecture de son livre. « Jésus, dit-il, vit peut-être ce Juda de Gamala qui conçut la révolution juive, si différente de la sienne ; il connut, en tout cas, son école, et ce fut probablement par réaction contre son erreur qu'il prononça son axiome sur le denier de César. »

HENRI.

De tout ceci, le critique n'en sait rien, et la preuve c'est qu'il dit plus loin que « lorsque Jésus parut, Juda de Gamala était mort. » Mais nous devons nous en rapporter quand même, parce que « par son extrême délicatesse dans l'emploi des moyens de conviction, par sa sincérité absolue, et son amour désintéressé de l'idée pure, il a fondé, lui qui a voué sa vie à la science, un nouvel idéal de moralité. » On ne s'en serait pas douté. Cependant, c'est ainsi, puisque c'est lui qui le dit. Avoue qu'il a sagement fait en brûlant ce petit grain d'encens à son intention; car il a bien prévu que personne autre ne s'aviserait d'y penser.

ERNEST.

Mais, ajoute l'auteur, le sage Jésus, éloigné de toute sédition, profita de la faute de son devancier et rêva un autre royaume et une autre délivrance.

HENRI.

Voilà donc ce naïf villageois qui ne connaît rien en dehors du judaïsme, et qui est assez exalté pour se laisser entraîner aux folles idées de l'époque, devenu tout à coup un sage ! Bien plus, il profite en fin politique de la faute d'un chef de parti, et voyant qu'il n'y a pas possibilité d'établir autre chose (bien qu'il ignorât totalement, comme le dit le critique, la paix des Romains, et que le nom de César fut seul parvenu jusqu'à lui), il fait contre mauvaise fortune bon cœur et se soumet bravement à rêver le royaume de Dieu...

ERNEST.

En lisant la *Vie de Jésus*, je n'avais nullement remarqué ces innombrables contradictions. Aussi tu me trouves

sans force pour discuter , et contraint de me borner à la citation des passages qui m'ont le plus frappé.

« La Galilée était de la sorte une vaste fournaise , dit M. Renan , où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers. Un mépris extraordinaire de la vie , ou , pour mieux dire , une sorte d'appétit de la mort fut la conséquence de ces agitations. » Ceci expliquerait la détermination de Jésus à la suite des troubles suscités par Juda de Galama.

HENRI.

Si la Galilée était une vaste fournaise , que signifient ces phrases aussi contradictoires que fleuries ? « La Galilée est un pays très-vert , très-ombragé , très-souriant , le vrai pays du Cantique des cantiques , et des chansons du bien-aimé... Ce joli pays surabondait , à l'époque de Jésus , de bien-être et de gaité... Cette nature ravissante , cette vie contente et facilement satisfaite , imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour idyllique et charmant. » Que chacun juge , et puis qu'il tâche de comprendre !...

ERNEST.

En effet , je ne comprends plus l'auteur , surtout lorsqu'il ajoute : « Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une joyeuse pastorale. Un Messie aux noces de Cana , la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins les fondateurs du royaume du ciel comme un cortège de paranymphe , etc.. »

HENRI.

C'est d'autant moins compréhensible qu'au milieu de cette insolente attaque , le critique commet une erreur d'histoire qu'on ne passerait pas au plus ignorant. Tout

le monde sait que le bon Zachée est à Jéricho en Judée, et que c'est là que se passe son admirable scène. Mais M. Renan a besoin de le transporter en Galilée pour que le tableau soit plus joli. Qu'importe l'histoire à cet homme ? pourvu qu'il souille tout ce qu'il touche, cela lui suffit. De pareils blasphèmes ne méritent pas qu'on les relève. On doit en laisser la charge et la honte à celui qui ose les proférer.

ERNEST.

M. Renan fait observer que dans sa carrière vagabonde on ne voit pas que Jésus ait été une seule fois gêné par la police, et il dit : « L'Écriture torturée en sens divers servait d'aliment aux plus colossales espérances ; à chaque ligne des simples écrits de l'Ancien Testament, on voyait l'assurance et en quelque sorte le programme du règne futur qui devait apporter la paix aux justes et sceller à jamais l'œuvre de Dieu.

HENRI.

Si jamais la police n'inquiéta Jésus, c'est qu'apparemment son vagabondage n'était pas tel que M. Renan semble le supposer. Et quant aux Écritures, elles étaient assez claires pour qu'on ne pût s'y méprendre. Malgré les dénégations ridicules du critique, les faits sont ici plus forts que lui, et l'œuvre de Dieu est scellée depuis 1830 ans. Je ne sais si c'est pour faire du style, mais le critique semble rechercher les témoignages qui le condamnent. Ainsi, avec l'intention formelle de nous prouver que le Christ n'est pas Dieu, il a la simplicité de nous dire que l'Algérie, aux premiers temps de l'occupation française, voyait se lever, chaque printemps, des inspirés qui se déclaraient envoyés de Dieu pour

chasser les infidèles. L'année suivante, leur mort était oubliée, et leur successeur ne trouvait pas une moindre foi. » Mais c'est précisément parce que le Christ est Dieu que jamais le souvenir de sa mort ne s'est effacé de la mémoire des hommes, et qu'aucun autre après lui n'a trouvé une semblable foi.

ERNEST.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, parlant des femmes pieuses qui le suivaient, dit qu'il est probable qu'elles aimaient plus lui, que son œuvre, et qu'il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima.

HENRI.

Ici, on a la mesure des sentiments du critique. Il ne le sait pas ; mais comme ces femmes qui ont fait l'admiration du monde le gênent, et que plus tard il aura besoin de leur faire jouer un rôle de faux témoins, il commence par les calomnier, pensant bien qu'ainsi elles pourront servir à ses vues sans que cela paraisse extraordinaire. « Il est probable, dit-il, qu'elles aimèrent plus l'homme que l'œuvre. » Et de quel droit M. Renan vient-il ainsi prêter aux sentiments les plus purs les intentions les plus coupables ?

Une âme basse suppose toujours de vils motifs aux actions les plus nobles.

ERNEST.

Jésus, dit M. Renan, n'énonce pas un moment l'idée sacrilège qu'il soit Dieu.

HENRI.

Et que veut-il donc dire aux juifs par ces paroles ? « Abraham, votre père, a souhaité de voir mon jour, il l'a

vu et il en a été rempli de joie. En vérité, en vérité, je vous le dis : je suis avant qu'Abraham fut. » (St Jean). Mais si M. Renan ne mentait pas, Jésus ne serait pas Dieu, et il l'est. Voilà pourquoi M. Renan est forcé de conserver ses distances.

ERNEST.

« Le nom de Royaume de Dieu ou de Royaume du ciel fut le terme favori de Jésus pour exprimer la révolution qu'il apportait au monde. Dans les derniers temps de sa vie, Jésus crut que ce règne (qu'il rêvait), allait se réaliser matériellement, par un brusque revirement du monde. Mais, sans doute, ce ne fut pas là sa première pensée. »

HENRI.

A l'entendre, ne croirait-on pas que le critique a été plus intime avec le Sauveur que St Jean lui-même, et qu'il a reçu la confidence de ses plus secrètes pensées ? Où prend-il cette affirmation qui ne se trouve nulle part ? ce non-sens qui détruit tout l'idéalisme sous lequel il veut nous présenter Jésus ? Pourquoi cet homme a-t-il pris à tâche d'affirmer tout ce qui est rigoureusement faux, de nier tout ce qui est absolument vrai, et de douter de tout ce qui est saint quand il n'ose le salir ?...

ERNEST.

« Quelques-unes de ses maximes (de Jésus) venaient des livres de l'Ancien Testament ; d'autres étaient des pensées de sages plus modernes, surtout d'Antigone de Socho, de Jésus, fils de Sirach, et de Hillel, qui étaient arrivées jusqu'à lui, non par suite d'études savantes, mais comme des proverbes souvent répétés. »

HENRI.

Jésus était donc incapable d'inventer ou de créer une maxime. Il ne répétait que ce qu'il avait entendu dire dans les rues ou sur les places publiques, car il ne s'occupait pas à lire. Je croyais que le critique nous avait dit que Jésus avait non-seulement lu toute la Bible, mais encore les ouvrages apocryphes qui se publiaient dans son temps. Il est vrai que quand il a tourné la page, M. Renan ne sait plus ce qu'il vient d'écrire. Il a un seul but, c'est d'anéantir la vérité. Or, comme la vérité ne peut être mise en doute que par le mensonge, et que le mensonge ne saurait être soutenu, sous peine de ressembler à la vérité, sans une foule de raisonnements contraires et disjoints, nous rencontrons toujours M. Renan fidèle au plan qu'il s'est tracé.

ERNEST.

« Toutes les vertus d'humilité, de pardon, de charité, d'abnégation, de dureté pour soi-même, continue l'auteur, étaient en germe dans le premier enseignement de Jésus. »

HENRI.

Comment concilier de pareils enseignements et une pareille doctrine, avec la vie d'un jeune homme qu'on trouve constamment en fêtes, au milieu d'une troupe de paranymphe, avec des courtisanes, etc... ? Qu'est-ce que c'est qu'un livre conçu dans un pareil esprit ? Ah ! M. Quinet a bien raison quand il dit qu'à force de se confondre avec la divinité, il arrive que l'humanité s'infatue jusqu'à la folie !... Déjà l'Homme-Dieu nous a été montré comme ignorant et comme savant, comme très-naïf et comme très-rusé, comme fou et comme sage,

comme cherchant les plaisirs et comme prêchant la pénitence. Nous verrons la suite.

ERNEST.

Au sujet des relations de Jésus avec Jean-Baptiste , M. Renan dit qu'elles tendirent à faire dévier de sa voie le jeune prophète de Nazareth... qu'elles fournirent à ses disciples une très-forte autorité pour recommander leur maître aux yeux d'une certaine classe de juifs.

HENRI.

Outre que le Sauveur n'a jamais dévié de sa voie et que St Jean-Baptiste avait été envoyé avant lui précisément pour lui préparer cette voie, le critique dit plus loin « qu'il est certain que Jésus ne dut jamais rien à ses disciples. »

ERNEST.

« Les deux maîtres, continue M. Renan, avaient beaucoup d'idées communes ; ils s'aimèrent et luttèrent devant le public de prévenances réciproques. La jeunesse est capable de toutes les abnégations, et il est permis d'admettre que les deux jeunes enthousiastes, pleins des mêmes espérances et des mêmes haines, aient fait cause commune et se soient appuyés réciproquement. »

HENRI.

C'est une concession que fait le critique. « Il est permis d'admettre que le Christ et St Jean-Baptiste avaient beaucoup d'idées communes. » Et qui ne sait que toutes leurs idées ayant la même source ne pouvaient qu'être communes ? Qui ne sait qu'ils s'aimèrent sincèrement dès leur plus tendre enfance d'abord, parce qu'ils étaient parents, ensuite parce que tous deux travaillaient au

salut des hommes ? Qui ne sait enfin que jamais personne n'a poussé si loin l'abnégation de soi-même ? Et qui pourra jamais concevoir que le cœur d'un Jésus et d'un Jean-Baptiste aient été remplis de haine ?... M. Renan , me diras-tu ? oui , mais à lui tout est permis.

ERNEST.

Je poursuis : • Mais loin que le Baptiste ait abdiqué devant Jésus , Jésus , tout le temps qu'il passa près de lui , le reconnut pour supérieur et ne développa son propre génie que timidement. La supériorité de Jean était d'ailleurs trop incontestée pour que Jésus , encore peu connu , songeât à la combattre ; il voulait seulement grandir à son ombre , et se croyait obligé pour gagner la foule , d'employer les moyens extérieurs qui avaient valu à Jean de si étonnants succès... Les deux écoles paraissent avoir vécu longtemps en bonne intelligence , et après la mort de Jean , Jésus , comme confrère affidé , fut un des premiers averti de cet événement. »

HENRI.

Ici , la critique ne doute plus : il affirme , donc c'est faux. En effet , St Jean-Baptiste disait devant tout le monde : Pour moi je vous baptise dans l'eau ; mais , il en viendra un autre plus puissant que moi , et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera dans le St-Esprit et dans le feu (Luc). Et lorsque Jésus vint pour se faire baptiser , Jean s'en défenditen disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous , et vous venez à moi ? Jésus lui répondit : Laissez-moi faire pour cette heure , car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors Jean ne lui résista plus (Matth.) Voici l'Agneau de Dieu , s'écrie St Jean-Baptiste ,

voici celui qui ôte les péchés du monde. C'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui m'a été préféré parce qu'il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il soit connu dans Israël. Et Jean rendit alors ce témoignage en disant : J'ai vu le St-Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le St-Esprit, est Celui qui baptise dans le St-Esprit. Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu (Jean) ; il faut qu'il croisse et que je diminue (Jean.)

Voilà cependant ce que M. Renan appelle lutter de prévenances ; voilà ceux qu'il ose appeler deux confrères affidés. Crois-tu après cela que St Jean ait été bien loin d'abdiquer, et que Jésus se soit toujours considéré comme son inférieur ?...

ERNEST.

Mais l'auteur ne s'en tient pas là, il dit encore : « En somme, l'influence de Jean fut plutôt nuisible qu'utile à Jésus... Peut-être, si le Baptiste à l'autorité duquel il lui eût été difficile de se soustraire fût resté libre, n'eût-il pas su rejeter le joug des rites et des pratiques, et alors, sans doute, il fût resté un sectaire juif inconnu. »

HENRI.

En quoi, s'il vous plaît, l'influence de St Jean-Baptiste a-t-elle été nuisible au Christ ? et que signifie cette basse insinuation qui décerne toute la gloire du christianisme à l'incestueux Antipas, auteur du meurtre de St Jean ? Mais si Jésus est tel que vous le faites, de quel

droit nous imposez-vous vos folies? pourquoi avez-vous la sotte audace de nous dire seulement qu'il fut un grand homme? Ne voyez-vous pas, M. Renan, qu'il vous arrive, au moral, le châtement physique que Dieu infligea à l'orgueilleux Nabuchodonosor?

ERNEST.

« C'est par l'attrait d'une religion dégagée de toute forme extérieure que le christianisme a séduit les âmes élevées. »

HENRI.

Observons d'abord que l'âme du critique n'a pas été séduite, et puis, qu'il nous apprenne pourquoi Jésus-Christ s'est fait baptiser, pourquoi il recommande à ses disciples de se réunir plusieurs ensemble pour prier, pourquoi il a institué le sacrement de l'Eucharistie, pourquoi il est allé jeûner quarante jours et quarante nuits dans le désert, etc., etc?...

ERNEST.

« Rappelons-nous que la première pensée de Jésus, pensée tellement profonde chez lui, qu'elle n'eut probablement pas d'origine et tenait aux racines mêmes de son être fut qu'il était le Fils de Dieu, l'intime de son Père, l'exécuteur de ses volontés. »

HENRI.

Puisque le critique sait cela, pourquoi nous a-t-il dit: que Jésus n'arriva pas, sans doute, du premier coup, à cette haute affirmation de lui-même? Pourquoi a-t-il dit aussi que Jésus n'émit jamais l'idée sacrilège qu'il était le Fils de Dieu? Pourquoi, enfin, nous a-t-il dit que Jésus ne se décida à rêver le royaume de Dieu que parce qu'il vit la faute de Juda le gaulonite?...

Si toutes les fois que cet homme se coupe il s'entamait la chair, je crois que cela lui arriverait moins souvent.

ERNEST.

« Bien des ténèbres se mêlaient à ses vues (de Jésus) les plus droites... Ne connaissant pas la force de l'empire romain, il pouvait espérer de fonder un royaume par l'audace et le nombre de ses partisans. »

HENRI.

Eût-on jamais pensé que celui qui est la lumière des lumières marchât dans les ténèbres ? Et comment est-il possible d'admettre qu'il ait eu un instant l'idée de se créer un empire terrestre, puisque M. Renan nous dit lui-même que Jésus prit la fuite lorsqu'on voulut le faire roi ? Qu'est-ce que c'est encore que l'audace et le nombre de ses partisans ? Le critique nous dira plus loin que le christianisme fut, à beaucoup d'égards, un mouvement de femmes et d'enfants. Comment donc avec des femmes et des enfants le Christ eût-il pu espérer de détruire les pouvoirs établis ? Et Jésus n'a-t-il pas dit lui-même que son royaume n'était pas de ce monde ?..

ERNEST.

« Plusieurs fois, peut-être, Jésus se posa-t-il cette question : Le royaume de Dieu se réalisera-t-il par la force ou par la douceur, par la révolte ou par la patience ? Beaucoup de vague restait : sans doute, dans sa pensée... »

HENRI.

Que signifie tout cela : « *peut-être, sans doute ?* » croyez-vous qu'il le sait ? non, mais comme Jésus serait parfait sans toutes ces ignobles suppositions, et qu'il est

besoin qu'il soit fou pour répondre aux exigences du critique, nous devons supporter toutes ces injures.

ERNEST.

« Il annonce à ses disciples qu'ils auront des difficultés avec la police, sans songer un instant qu'il y ait là matière à rougir. »

HENRI.

Et cela étonne M. Renan. Je voudrais bien qu'il me dise quelle part revient de honte à St Pierre et à St Paul pour avoir été emprisonnés et condamnés à mort, ainsi qu'à tous ces illustres martyrs qui ont immortalisé les premiers temps de l'Église et qui, aujourd'hui encore, sont le plus beau diamant qui brille à la couronne du christianisme ? Je voudrais bien savoir si les familles de ces infortunés Polonais qu'on enterre vivants en Sibérie, pour avoir commis le crime d'être plus vertueux que les autres, doivent courber la tête lorsqu'elles paraissent en public ? Et cet homme ignore-t-il qu'il arrive souvent que la victime vaut mieux que ses juges et ses bourreaux ? Pense-t-il que Sylvio Pellico soit sorti de sa prison la rougeur au front ?

ERNEST.

Après avoir raconté la mort de St Jean-Baptiste, l'auteur dit : « Jésus marchera désormais avec une sorte d'impassibilité dans la voie que lui avait tracée son étonnant génie. »

HENRI.

Il n'y a donc plus de vague dans la pensée du Sauveur ? Comme tout disparaît dans ce livre ! Maintenant Jésus est doué d'un étonnant génie.

ERNEST.

« Jésus se laissait donner le titre de fils de David avec plaisir, quoiqu'il lui causât quelque embarras, sa naissance étant toute populaire. »

HENRI.

Ici le Sauveur use de supercherie, mais qu'importe ? M. Renan ne trouve pas cela mauvais... D'après lui, la fin justifie les moyens : nous avons suffisamment détruit cette supposition malveillante, en établissant la généalogie de Jésus qui était fils de David, malgré le critique.

ERNEST.

« Jésus avait dirigé sur Nazareth une tentative qui n'eut aucun succès ; il n'y put faire aucun miracle et il dit : Nul n'est prophète dans son pays. »

HENRI.

Le critique se permet ici de dénaturer les textes et de n'en citer que ce qui lui convient. Voici les paroles de l'Évangile telles qu'elles sont : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison ; et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité (Matth.) Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents, et il ne put faire là aucun miracle, sinon qu'il y guérit un petit nombre de malades en leur imposant les mains ; et il admirait leur incrédulité (Marc). Aucun prophète n'est bien reçu dans son pays (Luc). Un prophète n'est point honoré dans son pays (Jean). » Jésus n'a donc jamais dit : Nul n'est prophète dans son pays. Et s'il n'a pas fait à Nazareth de grands miracles, c'est à cause de l'incrédulité des Nazaréens, comme le marquent les Évangélistes, et non à cause de son impuissance. Mais M. Renan saisit

avec délices tout ce qu'il croit douteux pour en faire une vérité préjudiciable au Christ... Comme cet homme jubilerait si Jésus n'était pas Dieu !... Au moins, il échapperait au jugement dernier.

ERNEST.

• Il est remarquable que sa famille lui fit une assez vive opposition. Les Nazaréens bien plus violents voulurent, dit-on, le tuer.

HENRI.

Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'aucun des quatre Évangélistes ne parle de cette vive opposition ; il est bien dit que d'abord ils ne crurent pas en lui, et même qu'un moment ils craignirent qu'il devint fou. Mais il n'est pas dit qu'ils se soient opposés à sa doctrine. Ce qu'il y a de certain, c'est que de tous les parents de Jésus nous ne connaissons que Joseph, sa mère, Marie Cléophas, ses quatre fils et St Jean-Baptiste. Or, M. Renan reconnaît que déjà Simon et Jude, et Marie Cléophas faisaient partie de la troupe qui le suivait, et Jacques le Mineur et Joseph ne tarderont pas à se ranger au nombre des disciples. Quant aux Nazaréens qui veulent faire mourir Jésus à cause de leur caractère violent et emporté, nous ne les reconnaissons plus dans ce portrait charmant que le critique nous en avait fait. Il nous avait dit, en effet, que les Nazaréens étaient un peuple aimable et souriant, et chez lequel on trouve, même encore aujourd'hui, beaucoup d'affabilité et peu de passions dans les haines religieuses. Si donc les Nazaréens étaient violents, ils n'étaient pas affables, souriants, etc. Je tiens à appeler toute ton attention sur ces contradictions constantes ; nous verrons qu'elles se *soutiendront jusqu'à la fin du livre.*

ERNEST.

• Comme il y avait peu de Pharisiens en Galilée, la discussion contre lui ne prenait pas ce degré de vivacité, ni ce ton d'acrimonie qui, à Jérusalem, l'eussent arrêté court, dès ses premiers pas. »

HENRI.

Ainsi tu le vois, Jésus n'est pas seulement capable de répondre aux Pharisiens, non-seulement il n'est plus un savant, mais il sait moins que les autres. Et cependant il ne faudrait pas nous imaginer, a dit le critique, qu'il fût un ignorant, lui, à qui tout le génie de la Bible s'est révélé, lui qui a lu tous les ouvrages apocryphes de son temps, lui qui résolvait les objections les plus difficiles avec assurance. Qui croirait que, malgré tout cela, que malgré son étonnant génie et la finesse remarquable que M. Renan lui reconnaît encore, qui croirait, dis-je ? que ce Jésus qui, dès l'âge de douze ans, faisait l'admiration de ceux qui l'écoutaient, serait aujourd'hui arrêté tout court dès ses premiers pas, s'il venait à Jérusalem?... Comprend-on une pareille logique ?

ERNEST.

• Ces bons Galiléens n'avaient jamais entendu une parole plus accommodée à leur imagination riante ; on l'admirait (Jésus), on le choyait, on trouvait qu'il parlait bien. »

HENRI.

Une pareille légèreté de style suppose un cœur bien vide. Mais que prêchait donc Jésus aux Galiléens, pour flatter ainsi leur imagination riante ? M. Renan va nous le dire lui-même : • Jésus annonce à ceux qui voulaient le suivre, de grandes persécutions et la haine du genre

humain; il les envoie comme des agneaux au milieu des loups; ils seront flagellés, traînés en prison, le frère sera livré par son frère et le fils par son père. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre. Si quelqu'un te fait un procès sur ta tunique, abandonne-lui ton manteau. Si ton œil droit te scandalise, arrache-le, et jette-le loin de toi. Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, ne jugez pas, et vous ne serez point jugés. Pardonnez, et on vous pardonnera. Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. Donner vaut mieux que recevoir. Celui qui s'humilie sera élevé; celui qui s'élève sera humilié. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous? les publicains le font bien. Si vous ne saluez que vos frères, qu'est-ce que cela? les païens le font bien. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !...

Voilà comment le Christ flattait les passions et se gagnait des hommes. Voilà comment il caressait ces imaginations riantes..... N'est-ce pas qu'il faut avoir un esprit fort comme celui du critique pour juger ainsi des choses?

ERNEST.

« L'autorité du jeune maître allait tous les jours ainsi grandissant, et naturellement plus on croyait en lui, plus il croyait en lui-même. »

HENRI.

Voilà donc maintenant ce Sauveur du monde, qui s'est humilié jusqu'à la mort de la croix, présenté au peuple comme un jeune fat enflé de ses succès !... Qu'opposer à de semblables ignominies, sinon le mépris le plus absolu? Si après cela, cet homme ne s'était pas avisé de

vouloir rétablir ce que, dans sa folie, il essaye de renverser ! Mais non, après avoir dégradé, insulté, sali, il ose élever jusqu'au sublime... Cela s'appelle fouler aux pieds le ciel et la terre, se moquer de Dieu et des hommes, et pour en arriver là, il faut nécessairement avoir perdu le sentiment du juste et du vrai. Il faut être ou profondément mauvais, ou souverainement insensé.

ERNEST.

« La belle terre de Genezareth ne se doutait pas que, sous le front de ce *pacifique promeneur*, s'agitaient ses destinées. Dangereux compatriote, Jésus a été fatal au pays qui eut le redoutable honneur de le porter. »

HENRI.

Pacifique promeneur ! voilà bien un titre digne de Celui qui a changé la face de la terre ! de Celui qui depuis près de deux mille ans, est l'objet de toutes les adorations ; de Celui dont le nom n'est prononcé qu'avec amour et vénération par tout ce qu'il y a de plus grand, de plus illustre et de plus saint dans le monde. Et tout à l'heure, de ce *pacifique promeneur*, l'inconséquent critique vous fera un *révolutionnaire au premier chef*, et même un *géant sombre*.

ERNEST.

« Jésus, sans contredit, n'apprit rien dans ses voyages. »

HENRI.

Et cependant, Jésus était très-instruit, il avait un étonnant génie, beaucoup de finesse ; il avait déjà su profiter de la faute d'un chef de parti. Mais qu'importe ? M. Renan a besoin de le faire passer dans tous les pays comme un homme inattentif, et pour appuyer son argument, il va nous dire : « Jésus vit avec une parfaite

justesse et une admirable profondeur que l'inattention de l'homme, son manque de philosophie et de moralité, viennent le plus souvent des distractions auxquelles il se laisse aller, des soucis qui l'assiègent, et que la civilisation multiplie outre mesure. » Malgré cela, M. Renan a besoin que Jésus n'ait rien appris dans ses voyages. Laissons-le à ses affirmations ridicules.

ERNEST.

« Jésus aimait à jouer sur les mots. S'adressant à ses disciples, il leur disait parfois qu'il ferait d'eux des pêcheurs d'hommes. »

HENRI.

L'Évangile dit que, s'adressant à Simon et à André, qui étaient pêcheurs, Jésus leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. M. Renan fausse donc l'Évangile en y ajoutant l'adverbe parfois.

ERNEST.

Marie de Magdala paraît avoir été une personne fort exaltée... Elle avait été possédée de sept démons, c'est-à-dire qu'elle avait été affectée de maladies nerveuses, en apparence, inexplicables.

HENRI.

Ne dirait-on pas que le critique a été le médecin vaincu de Marie-Madeleine ? qu'il connaît à fond son tempérament et qu'il a jugé ses maladies ? mais nous savons que toutes ses affirmations sont mensongères. Or, ici il y a une affirmation tendant à expliquer « des *maladies inexplicables* »

ERNEST.

« Jésus, par sa beauté pure et douce, calme cette imagination troublée.

HENRI.

Que le critique me permette de le dire, mais je ne puis trouver pour qualifier sa phrase une autre expression que celle d'*infamie*. Oui, cette affirmation aussi basse qu'insultante à Jésus et à Marie-Madeleine, n'est ni plus ni moins qu'une infamie. Seule, cette phrase sordide suffit pour faire juger le livre. Je ne la relèverai pas; en y touchant, je pourrais me salir.

C'est avec justice que M. Crellier, rapportant les paroles de M. de Maistre, a dit : « Il n'y a pas dans les jardins de l'intelligence une seule fleur que cette chenille n'ait souillée. »

ERNEST.

« La Madeleine lui fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua, le surlendemain de sa mort, un rôle de premier ordre, car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi à la résurrection. »

HENRI.

Et maintenant Jésus n'est plus ce jeune et naïf villageois d'autrefois; c'est un malhonnête homme, un misérable imposteur qui s'entend avec une femme pour tromper le genre humain, en faisant croire à une résurrection qui n'a jamais eu lieu. Crois-tu que M. Renan apporte quelque document à l'appui d'une pareille affirmation ? Pas du tout. C'est le fruit de son imagination gâtée qu'il nous distribue. A-t-on jamais vu semblable audace ? Et il a la prétention d'être admiré ! Peut-on pardonner à cet homme un mépris aussi révoltant pour

ceux qui l'ont devancé et qui ont cru ? M. Renan a-t-il été envoyé sur la terre pour détruire l'erreur de tant d'hommes qui certainement valaient autant que lui sous tous les rapports, ou bien faut-il croire qu'il a été envoyé comme un faux prophète ? L'illustre Évêque de Meaux avait trouvé les sept têtes de la bête de l'Apocalypse dans le nom de l'empereur Dioclétien ; un de mes amis vient de découvrir les dix cornes de la même bête dans le nom de M. Renan, et il m'a fait le plaisir de m'en adresser le calcul détaillé. Mais M. Renan mérite-t-il même l'honneur d'être considéré comme la bête de l'Apocalypse ? Je ne le crois pas ; car il faudrait lui supposer une puissance qu'il n'a point, son livre tombant de faiblesse en faiblesse. J'estime qu'il vaut mieux dire avec Pascal : « qu'il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables. » .

ERNEST.

Jeanne, femme de Khouza, Susanne et d'autres restées inconnues le suivaient sans cesse et le servaient. Quelques-unes étaient riches et mettaient par leur fortune le jeune prophète en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors.

HENRI.

Voici encore une insinuation presque aussi révoltante que celle qui précède ! « Jésus, dit M. Renan, demeurait chez Pierre et enseignait dans sa barque ou sur les montagnes. » Nous savons que Jésus restait aussi quelquefois chez les fils de Zébédée et qu'il a dit : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer

sa tête. • Ces paroles, le critique les connaît, puisqu'il les rapporte ; bien plus, il nous donne de longs détails sur l'indifférence des Orientaux pour la vie extérieure et le vain appareil confortable, sur leur frugalité et le peu de luxe de leurs vêtements. Et après cela, comme conclusion, il ose dire : qu'il fallait à Jésus des femmes riches, qui, par leur fortune, le missent en état de vivre sans travailler. Mais ces femmes riches que M. Renan ne connaît pas, nous les connaissons heureusement. Voici leurs noms : Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et Marie Salomé, l'avaient suivi de Galilée, ayant soin de l'assister (Matth. Marc). Marie-Madeleine était sœur de Lazare que Jésus avait ressuscité ; Marie, mère de Jacques et de Simon, était sœur de la Mère de Jésus, et Marie Salomé était la mère de Jean, le disciple bien-aimé. Or, il est dit qu'elles assistaient Jésus, et non qu'elles le mettaient par leur fortune en position de vivre sans travailler. M. Renan s'est donc encore permis de fausser le texte.

ERNEST.

• C'est seulement après la mort de Jésus que Marie sa mère acquiert une grande importance... de la même manière que les femmes et les filles de Mahomet, qui, du vivant du Prophète, n'avaient pas eu d'importance, furent de grandes autorités après sa mort. •

HENRI.

Ce rapprochement indigne que le critique fait ici ne doit pas nous surprendre. Il a osé plus encore, lorsqu'il a eu l'audace de mêler Luther à Saint Augustin et à Saint François d'Assise, et surtout lorsqu'il a dit qu'en un sens Jésus avait été inférieur à Marc-Aurèle et à Spinoza.

Rien ne doit plus nous paraître extraordinaire, maintenant que nous avons l'habitude du livre.

ERNEST.

« Un moment Jésus semble promettre à Pierre les clefs du royaume des cieux, et lui accorde le droit de prononcer sur la terre des décisions toujours ratifiées dans le ciel. »

HENRI.

Non-seulement Jésus semble promettre, mais il promet réellement : « Et moi je vous dis, dit le Sauveur, que vous êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux (Math.) »

Pourquoi dire, il semble ? Y a-t-il dans les paroles de Saint Mathieu l'ombre d'un doute ? Mais si M. Renan s'en était tenu à la vérité, son livre n'eût été ni mensonger, ni ridicule !...

ERNEST.

« Nul doute que cette primauté de Pierre n'ait excité un peu de jalousie... La même rivalité semble poindre dans l'Évangile de Jean, où on voit le narrateur déclarer sans cesse qu'il a été le disciple chéri, auquel le maître a confié sa mère, et chercher à se placer près de Simon Pierre, parfois même avant lui dans des circonstances importantes où les Évangélistes plus anciens l'avaient omis. »

HENRI.

Il est vrai que Saint Jean s'intitule quelquefois « le disciple que Jésus aimait », mais il n'est point vrai qu'il y revienne sans cesse. Il est faux aussi qu'il cherche à se mettre avant Saint Pierre. Dans tout son Évangile il ne rapporte de lui que deux paroles. Jésus venait de dire que l'un d'eux le trahirait. « Simon Pierre fit signe à Jean de s'enquérir quel était celui dont Jésus parlait et Jean dit : Seigneur, qui est-ce ? (XIII.-26) Remarque que c'est à l'instigation de Pierre et pour lui obéir que Saint Jean s'adressa au Sauveur. La deuxième parole prononcée par Saint Jean est celle-ci : « C'est le Seigneur. » (XXI-7.) Ici encore on trouve Saint Pierre, car c'est à lui que le disciple bien-aimé s'adresse.

Si Saint Jean avait voulu se donner de l'importance ou se faire ressortir, il est évident qu'il aurait pu parler de sa vocation à l'apostolat et de son empressement à y répondre. Il aurait pu raconter la prédiction qui lui fut faite qu'il boirait un jour du calice ; il aurait pu encore dire qu'il était présent à la résurrection de la fille de Jaire, au Thabor et au jardin de Gethsémani. Mais de tout cela il n'en dit rien, et c'est de tous les Évangélistes celui qui parle le plus de Saint Pierre et qui l'élève le plus haut. Voici, du reste, les passages de son Évangile : « Jésus l'ayant regardé lui dit : Vous êtes Simon fils de Jean, vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre (1-42). Jésus dit à ses disciples : Vous aussi vous voulez donc vous retirer ? Pierre répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous, nous ayons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu (VI-68.69.70.) » Au moment de la Cène, Jésus vint donc à Simon Pierre qui lui dit : « Quoi

Seigneur vous me laveriez les pieds ? Jésus lui répondit : Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez ensuite. Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Jésus lui répartit : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. Alors Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais les mains et la tête (xiii-6,7,8.) • Jean raconte le dévouement de Pierre lorsqu'on vient pour se saisir du divin Maître. « Alors Simon, qui avait une épée, la tira, en frappa un des gens du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite (xviii-10.) C'est encore Saint Jean qui nous montre Saint Pierre suivant Jésus chez Pilate. De tous les disciples, deux seulement le suivaient, et Simon Pierre seul est nommé. Cependant Simon Pierre suivit Jésus (xviii-15), racontant la visite que Marie-Madeleine fit à Pierre et au disciple que Jésus aimait pour leur annoncer la résurrection du Sauveur ; il nous dit que Jean plus jeune arriva avant Pierre auprès du sépulcre, mais que néanmoins Pierre y entra le premier. Marie-Madeleine courut donc et vint trouver trouver Simon Pierre et cet autre disciple que Jésus aimait et leur dit. Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre sortit aussitôt, et cet autre disciple aussi, et ils s'en allèrent au sépulcre. Ils couraient l'un et l'autre ensemble ; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au sépulcre, et s'étant baissé, il vit les linceuls qui étaient à terre, mais il n'entra point. Simon Pierre qui le suivait arriva ensuite, et entrant dans le sépulcre, il vit les linceuls qui étaient à terre et le suaire qu'on avait mis sur sa tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié à part. Alors donc cet autre disciple y entra aussi et il vit et il crut (xx-2,3,4,5,6,7,8.) Saint Jean rapportant que Pierre se jeta à la mer pour

se rapprocher plus vite de Jésus lors de son apparition près la mer de Tibériade, dit : « Et Simon Pierre ayant appris que c'était le Seigneur mit son habit, (car il était nu), et il se jeta à la mer... les autres disciples vinrent avec la barque (xxi-7, 8). » Après sa résurrection, Jésus apparut à ses disciples et dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? Pierre répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux. Jésus lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? Pierre lui dit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes petits agneaux ; et il lui demande pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Pierre fut touché de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois, m'aimez-vous ? et il lui dit : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous connaissez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis. (xxi-15,16,17.) » C'est toujours Saint Jean qui seul rapporte la prophétie par laquelle Jésus annonce à Pierre son martyre : « En vérité, en vérité, je vous le dis, lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez vieux vous étendrez les bras, et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas ; or il dit cela pour marquer par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu (xxi-18,19.) »

Voilà ce que l'auteur, souverainement injuste envers Saint Jean, appelle sa rivalité et sa jalousie ! Ne ressort-il pas clairement de tous ces passages de l'Évangile, que Saint Jean n'a omis en aucune circonstance de rendre le plus éclatant témoignage à Saint Pierre, et qu'il a eu toujours pour lui la vénération que son âge et sa primauté commandaient ? Qui le croirait ? après cela, M. Renan,

toujours fidèle à son système de contradictions, ajoute :
« En somme, les relations de Jean avec Pierre étaient fraternelles. »

ERNEST.

« Jésus accepta un dîner que lui offrit Lévi et où il y avait, selon le langage du temps, beaucoup de pêcheurs et de douaniers : ce fut un grand scandale. Dans ces maisons mal famées on risquait de rencontrer de la mauvaise société. »

HENRI.

Le critique n'approuve pas cette conduite du Sauveur. Il trouve qu'il ne se mettait pas assez en souci de l'opinion publique. Malgré cela, il placera lui-même ces paroles dans la bouche de Jésus : « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. » (Luc.)

Or, ces paroles me paraissent pleinement justifier la conduite de Jésus-Christ.

ERNEST.

« Ces nombreuses conquêtes, Jésus les devait au charme infini de sa personne. »

HENRI.

D'après le critique, le Christ n'avait ni vertu, ni savoir, et si la nature ne l'eût doué d'un physique très-agréable, il n'aurait rencontré aucun disciple. Quelle bassesse de pensées ! quelle fourmière de platitudes ! Et après il viendra nous dire : « Voilà l'homme le plus parfait ! »

ERNEST.

• Quelquefois Jésus usait d'un artifice innocent qu'employa aussi Jeanne d'Arc. Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime, ou bien il lui rappelait une circonstance chère à son cœur. C'est ainsi qu'il toucha Nathanaël, Pierre, la Samaritaine. »

HENRI.

Jésus voyant venir Nathanaël dit : Voici un vrai israélite sans déguisement et sans artifice. Et s'adressant à lui, il ajoute : Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier (Jean.)

A Saint Pierre il dit : Désormais votre emploi sera de prendre des hommes (Jean). Voilà pour les choses intimes que Jésus affectait de savoir. Voyons maintenant les circonstances chères au cœur :

Jésus dit à la Samaritaine : Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari, car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari (Jean). N'est-ce pas que cela dut être très-cher au cœur de la Samaritaine, et qu'elle dut tressaillir de bonheur en s'entendant faire ce petit compliment ?

ERNEST.

• On disait que Jésus conversait sur les montagnes avec Moïse et Élie ; on croyait que dans ses moments de solitude les anges venaient lui rendre leurs hommages, et établissaient un commerce surnaturel entre lui et le ciel. »

HENRI.

Et ce qu'il y a de plus désolant pour le critique, c'est que, malgré son pamphlet, ces choses-là on les dit et

on les croit encore ; on les dira et on les croira toujours, parce qu'elles sont écrites en propres termes dans les Évangiles : « Jésus ayant pris Pierre, Jacques et Jean, les mena sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent tout brillants de lumière et blancs comme la neige, et ils voient paraître Élie et Moïse qui s'entretenaient avec Jésus. Alors Pierre dit à Jésus : Maître, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. En même temps, il parut une nuée qui les couvrit, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces mots : Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le (Marc IX.-1,6.) »

ERNEST.

« Tel était le groupe qui sur les bords du lac de Tibériade se pressait autour de Jésus. L'aristocratie y était représentée par un douanier et la femme d'un régisseur, le reste se composait de pêcheurs et de simples gens. Leur ignorance était extrême ; ils avaient l'esprit faible : ils croyaient aux spectres et aux miracles. »

HENRI.

C'est parce que M. Renan a l'esprit trop fort et ne croit à rien qu'il ne s'aperçoit pas que le plus grand miracle de l'Évangile est précisément d'avoir vaincu le monde au moyen de ces simples gens dont l'ignorance était extrême.

ERNEST.

« La société nouvelle choisit pour trésorier Judas de Kérioth. A tort ou à raison on l'accusa de voler la caisse commune. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fit une mauvaise fin. »

HENRI.

Jusqu'à ce jour on a cru et on croira encore que c'est pour avoir trahi le divin Maître que Judas fit une mauvaise fin, M. Renan affirme que c'est pour avoir volé la caisse de la société, et encore, selon lui, le fait n'est pas avéré. Mais crois-tu que M. Renan est sûr que Judas ait fait une mauvaise fin ? pas le moins du monde. « Peut-être, dit-il, retiré dans son champ de Haceldama, Judas mena-t-il une vie douce et obscure pendant que ses anciens amis conquéraient le monde et y semaient le bruit de son infamie ? » Il fait plus ; il ose insinuer que Judas fut une victime. « Peut-être aussi, dit-il, l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête aboutit-elle à des *actes violents* où l'on vit le doigt du ciel. » Malgré toutes ces réticences, et bien qu'il ne sache rien de positif, « ce qu'il y a de sûr, affirme-t-il, c'est que Judas fit une mauvaise fin. » Comme on ne pourrait sortir de ce labyrinthe, je rétablis la vérité : « Cependant Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, se repentit de ce qu'il avait fait et reportant les 30 pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, il leur dit : J'ai péché en livrant le sang innocent. Ils lui répondirent : que nous importe ? c'est votre affaire. Alors, il jeta cet argent dans le temple, et s'étant retiré, il alla se pendre. Mais les princes des prêtres ayant pris l'argent, dirent : Il ne nous est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang, et ayant délibéré là-dessus, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pour cela que ce champ est appelé encore aujourd'hui Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang (Math. xxvii.-3,8.) » Et Saint Pierre racontant les affreuses suites de ce suicide, ajoute : « Et après s'être pendu, il a crevé par le

milieu du ventre et toutes ses entrailles se sont répandues. (Act. 1.-18.) » Dès lors il est démontré que Judas Iscariote n'a jamais pu habiter un champ qu'il n'a pas possédé, et qu'il n'a été victime que de son juste désespoir.

ERNEST.

« Voici une redoutable parabole : Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui tous les jours faisait bonne chère. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare qui était couché à sa porte, couvert d'ulcères, désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et les chiens venaient lécher ses plaies ! Or il arriva que le pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enterré, et du fond de l'enfer, pendant qu'il était dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et s'écriant, il dit : Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et qu'il me rafraîchisse la langue, car je souffre cruellement dans cette flamme. Mais Abraham lui dit : « Mon fils, songe que tu as eu ta part de bien pendant la vie et Lazare sa part de mal. Maintenant il est consolé, et tu es dans les tourments. » Quoi de plus juste ? Plus tard, on appela cela la Parabole du « mauvais riche », mais c'est simplement et purement la parabole du « riche ». Il est en enfer parce qu'il ne donne pas son bien aux pauvres, parce qu'il dine bien, tandis que d'autres à sa porte dînent mal. »

HENRI.

Pour ne voir ici que la parabole du riche, il est nécessaire de trouver très-naturel qu'une portion de l'humana-

nité meure de faim et de douleur, tandis que l'autre qui pourrait la secourir lui insulte en se livrant aux plaisirs par toutes les aptitudes de la vie. Il faut supposer que tous les riches regardent la misère unie à la maladie avec une indifférence et une froideur dont, nous le disons à leur louange, le plus grand nombre n'est pas coupable, et il est besoin d'être soi-même sans dignité, sans justice et sans affection pour ne pas flétrir le dédain de cet homme sans cœur qui refuse à son frère malheureux les miettes qui tombent de sa table.

Mais si le critique s'était moins laissé entraîner par son esprit de haine, il aurait vu, dans la parabole même, que tous les riches ne sont pas condamnés, puisque c'est dans le sein d'Abraham le riche que Lazare est transporté par les anges.

Et s'il se souvenait tant soit peu de ce qu'il écrit, il verrait qu'il a dit : « Parmi les femmes qui suivaient Jésus, quelques-unes étaient riches et mettaient, par leur fortune, le jeune prophète en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors. » Est-ce que Jésus blâma Marie sœur de Lazare quand elle répandit sur ses pieds un vase de parfum qui fut évalué à 300 deniers ? Loin de là ; il laisse l'avare Judas trouver cette action mauvaise et disputer la cause des pauvres. Pour lui, il dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous et vous pourrez leur faire du bien toutes les fois que vous le voudrez, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait, et elle a embaumé d'avance mon corps pour ma sépulture (Marc., Jean). » Exige-t-il de Simon le lépreux qu'il vende sa maison ? Joseph d'Arimathie, qui était un homme noble et riche, et Nicodème qui paraît à M. Renan, avoir été honnête et de bonne foi, et qui était riche aussi, ont-ils été re-

poussés par Jésus ou par les siens lorsqu'ils sont venus l'ensevelir ? (Math., Marc, Jean.) Que dit Jésus, en parlant du centurion qui était assez riche pour avoir fait bâtir une synagogue ? « Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une foi aussi grande dans Israël (Luc.) » Zachée, recevant le Christ dans sa maison, lui dit : Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un de quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant. Sur quoi Jésus dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi fils d'Abraham (Luc). Donc le Christ n'a pas condamné tous les riches ; il n'a pas blâmé non plus les richesses, mais seulement leur mauvais emploi, et la parabole demeure ce qu'elle était : « la parabole du mauvais riche. »

ERNEST.

« Enfin dans un moment où, moins exagéré, Jésus ne présente l'obligation de vendre ses biens et de les donner aux pauvres que comme un conseil de perfection, il fait encore cette déclaration terrible : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

HENRI.

Il est évident que le Sauveur a prononcé ces paroles, mais ç'a été pour montrer au monde combien est grand le danger des richesses par la facilité qu'elles donnent de se procurer toutes les satisfactions terrestres. Mais le critique aurait dû citer le passage en entier. Puisqu'il ne l'a pas fait, je supplée à son manque de soin : « Alors Jésus regardant autour de lui, dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Et comme les disciples étaient

étonnés de ce discours, Jésus ajouta : Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans les richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu. Ils furent remplis d'un étonnement beaucoup plus grand, et ils se disaient l'un à l'autre : Et qui peut donc être sauvé ? Mais Jésus les regardant leur dit : Cela est impossible aux hommes, mais non pas à Dieu, car tout est possible à Dieu (Marc. x.) » Et ce qui prouve encore que tous les riches ne sont point réprouvés, c'est que Jésus ajoute : Mais plusieurs qui auront été les premiers seront les derniers, et plusieurs qui auront été les derniers seront les premiers (Marc. x.-31). Il ne dit pas : Tous ceux qui auront été les premiers seront les derniers.

ERNEST.

« Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jésus, ainsi que la bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient. »

HENRI.

Assurément on ne pourrait prêter au Sauveur ce sentiment d'admirable profondeur, s'il avait envisagé sa parabole à la manière de M. Renan; et quant à la bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient, le critique reconnaît que tous n'étaient pas aussi jeunes qu'il veut bien l'insinuer, « car, dit-il, Pierre et Philippe au moins avaient des enfants. » Nous savons que Mathieu et Nathanaël avaient aussi dépassé l'âge de l'adolescence. Mais c'est plus gracieux d'appeler les disciples du Seigneur « joyeux enfants » : cela fait plus d'effet, parce que

si on les soupçonnait d'être tant soit peu sérieux, ils ne seraient plus les hommes qu'il faut à M. Renan.

ERNEST.

« A la fin du deuxième siècle ces bons sectaires (les Ébionites), demeurés en dehors du grand courant qui avait emporté les autres églises, sont traités d'hérétiques, et on invente, pour expliquer leur nom, un prétendu hérésiarque Ebion. »

HENRI.

Malheureusement pour le critique il commet ici deux erreurs d'histoire : 1° Ebion n'est pas une création purement imaginaire, mais bien le nom d'un homme qui fut le disciple de Cérinthe ; 2° ce n'est pas à la fin du deuxième siècle, mais vers la fin du premier, que Cérinthe et Ebion sont traités d'hérétiques, et c'est précisément à cause de ce que ces deux hérésiarques publiaient que Jésus-Christ n'était pas Dieu et qu'il n'était pas avant Marie, que les évêques de l'Asie et plusieurs autres contraignirent Saint Jean de parler plus hautement de Jésus-Christ que n'avaient fait les autres Évangélistes et d'établir particulièrement sa divinité. Or l'Évangile de Saint Jean fut écrit à Ephèse vers l'an 96 de Notre-Seigneur, et 63 ans après sa Passion.

ERNEST.

« L'humanité, pour porter son fardeau, a besoin de croire qu'elle n'est pas complètement payée par son salaire. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est de lui répéter souvent qu'elle ne vit pas seulement de pain. »

HENRI.

Pourquoi alors M. Renan ne veut-il pas qu'on rende à l'humanité ce grand service ? Pourquoi veut-il lui imposer la croyance qu'elle doit vivre seulement de pain ? Ah ! c'est que M. Renan n'aime peut-être pas beaucoup l'humanité. Sa dédaigneuse parabole du riche ne nous prouve pas qu'il compatisse volontiers aux infortunes humaines. Il est vrai qu'il a dit : « L'humanité veut être trompée » et qu'il n'a pas dit : « L'humanité veut être servie. » Mais, comme tout le monde a plus d'esprit et de jugement qu'un seul homme, le peuple qui croit saura faire justice de sa misanthropie.

ERNEST.

« Comme tous les grands hommes, Jésus aimait le peuple et se sentait à l'aise avec lui. »

HENRI.

Ah ! M. Renan a dit cela ? Eh ! bien, il a dit aussi : « En général, Jésus aimait peu le peuple. » Des deux affirmations, choisis celle que tu voudras, mais à coup sûr l'une des deux est mensongère.

ERNEST.

« On voyait à table, avec lui, des personnes que l'on disait de mauvaise vie, peut-être par cela seul, il est vrai, qu'elles ne partageaient pas les ridicules des faux dévots. Les Pharisiens et les docteurs criaient au scandale... Jésus avait alors de fines réponses qui exaspéraient les hypocrites. »

HENRI.

Ces réponses dans lesquelles M. Renan n'a trouvé que de la finesse, il a l'ingénuité de les citer, et les voici :

« Le berger qui a perdu une brebis sur cent laisse les quatre vingt dix-neuf autres pour courir après la perdue, et quand il l'a retrouvée, il la rapporte avec joie sur ses épaules. »... Ou bien : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Aujourd'hui encore on voit sur les marches de l'échafaud, le prêtre de Jésus-Christ embrassant à la face de tout le monde, celui que la société repousse à cause de ses crimes, celui dont la vie a été tellement mauvaise que la loi se croit dans la nécessité de la lui arracher. Eh ! bien, personne ne trouve scandaleux ce baiser du prêtre donné au condamné, et si le prêtre interrogé à ce sujet répondait que la miséricorde est pour les pécheurs, on verrait certainement dans ses paroles beaucoup plus de charité que de finesse. Mais je l'ai déjà dit : Si M. Renan pensait et jugeait comme les autres, il ne serait pas ridicule.

ERNEST.

« Des femmes faibles ou coupables, surprises de tant de charmes, s'approchaient librement de lui... On conçoit que ces âmes tendres trouvant, dans leur conversion à la secte, un moyen de réhabilitation facile, s'attachaient à lui avec passion. »

HENRI.

Sainte Marie-Madeleine est vénérée par tout le monde catholique comme le modèle des âmes pénitentes. En Provence, surtout, la tradition de ses larmes s'est conservée aussi fraîche que si la sainte vivait encore. Et connaissant cette vie aussi bien que celle des autres premiers chrétiens, M. Renan ose appeler cela une réhabilitation facile !... Ah ! que sa plume est complaisante !...

ERNEST.

« Jésus ne fuyait pas la joie, il allait volontiers aux divertissements des mariages. Un de ses premiers miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville. »

HENRI.

On est complètement dérouté lorsqu'on voit traiter avec une légèreté si coupable les choses les plus saintes. Jésus n'est allé qu'une *seule fois* aux *divertissements des mariages*, et quand il y vint (aux noces de Cana), ce fut pour accompagner sa mère, et afin de consacrer par sa présence les joies saintes de l'union conjugale. Le miracle qu'il y fit, à la prière de Marie, fit éclater sa gloire, dit Saint Jean, et ses disciples crurent en lui. Dès lors ils durent être remplis d'admiration et non pas d'hilarité, comme le veut M. Renan.

En tous cas, si Jésus avait fait des miracles pour égayer ses amis, pourquoi le critique viendrait-il nous dire qu'il ne fut thaumaturge que tard et à contre-cœur ? que ce rôle lui était désagréable ? qu'il s'est laissé imposer cette réputation, et qu'il ne fit rien pour y aider ? Que deviennent ces *circonstances choquantes d'efforts, ces frémissements et autres traits sentant la jonglerie*, dont M. Renan accuse le Sauveur chaque fois qu'il veut faire un miracle ?...

Quand le Sauveur opéra la guérison de l'Hémorroïsse qui l'avait touché sans être vue, Jésus dit : « Je sens qu'une vertu est sortie de moi. » Sont-ce ces paroles qui sentent la jonglerie ?

Je comprends toutes les difficultés du critique, et pourquoi il se heurte si souvent contre la raison et contre la vérité. Lorsqu'on combat contre Dieu, on a peu de prise. M. Renan en est une preuve bien malheureuse,

mais bien évidente; aussi se venge-t-il, comme les faibles, avec des sarcasmes et des insultes.

ERNEST.

« Il parcourait ainsi la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle. Il se servait d'une mule, monture en Orient si bonne et si sûre, et dont le grand œil noir ombragé de longs cils a beaucoup de douceur. »

HENRI.

Certes je ne m'attendais pas à rencontrer ici les impressions que la douceur de l'œil d'une mule orientale peut avoir produit sur l'âme sensible du critique, et jamais je n'avais appris que le Sauveur se fût servi d'une autre monture que de l'ânon ou de l'ânesse qui le porta le jour de son entrée à Jérusalem. Il est vrai que, lors de la fuite en Egypte, il ne s'en alla pas à pied, mais Marie était montée sur un âne tenant l'enfant dans ses bras. C'est la première fois que j'entends parler d'une mule; mais ceci a peu d'importance. Qu'il nous suffise de savoir que M. Renan a besoin d'inventer même des choses qui n'ont pour conséquence que de prouver combien il est éloigné du vrai.

ERNEST.

« En Orient, la maison où descend un étranger devient aussitôt un lieu public. Tout le village s'y assemble, les enfants y font invasion; les valets les écartent, ils reviennent toujours. Jésus les faisait approcher de lui et les embrassait; les mères encouragées par un tel accueil lui apportaient leurs nourrissons pour qu'il les touchât. La religion naissante fut ainsi, à beaucoup d'égards, un mouvement de femmes et d'enfants... Jésus était bien aise de voir ces jeunes apôtres qui ne le com-

promettaient pas lui donner des titres qu'il n'osait prendre lui-même. »

HENRI.

Quels étaient donc ces titres que Jésus n'osait prendre lui-même ? A-t-il craint de déclarer devant ses juges qu'il était le Fils de Dieu et le Roi des juifs ? Il est certain que Je. Christ eut d'autres partisans que des femmes et des enfants à la mamelle, puisque M. Renan nous a déjà dit que « Jésus pouvait espérer de fonder un royaume par le nombre et l'audace de ses partisans. » D'après M. Renan, l'empressement qu'on mettait à voir Jésus n'avait rien de particulier. Il était reçu tout simplement comme le commun des voyageurs qui s'arrêtaient dans ces petites villes, et probablement comme le critique a été reçu lui-même. Mais les Évangélistes ne disent pas précisément comme M. Renan. « Jésus, dit Saint Luc, retourna en Galilée et sa renommée se répandit dans toute la contrée. » « En quelque lieu qu'il allât, soit bourg, ville ou village, dit Saint Marc, on mettait les malades sur les places publiques et on le priaient de permettre qu'ils pussent seulement toucher la frange de son vêtement, et tous ceux qui la touchaient étaient guéris. » « Sa réputation s'étant répandue par toute la Syrie, dit Saint Mathieu, ils lui présentaient tous ceux qui étaient malades, et diversement affligés de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérissait, et une grande multitude de peuple le suivit de la Galilée, de la Décapole, de la Judée, de Jérusalem et de delà le Jourdain. Lors de la multiplication des pains, il y avait plus de 5,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Il est donc établi que les personnes qui suivaient Jésus

n'étaient pas seulement des nourrices avec leurs nourrissons. Encore cette fois M. Renan se trouve en contradiction et avec lui-même et avec la vérité.

ERNEST.

« Heureux, dit M. Renan, qui a pu voir de ses yeux cette éclosion divine, et partager, ne fût-ce qu'un jour, cette illusion sans pareille ! Mais plus heureux encore, nous dirait Jésus, celui qui, dégagé de toute illusion, reproduirait en lui-même l'apparition céleste et sans rêve millénaire, sans paradis chimérique, sans signe dans le ciel, par la droiture de sa volonté et la poésie de son âme, saurait de nouveau créer en son cœur le vrai royaume de Dieu ! »

HENRI.

Oui, si notre Seigneur descendait de nouveau sur la terre, il s'humilierait devant M. Renan ! Il le prierait d'oublier qu'il a promis son paradis au bon larron, et qu'il a dit qu'il viendrait juger les hommes ! et il deviendrait le disciple de M. Renan, absolument comme il fut celui de Hillel ! N'est-ce pas que le Christ aurait été bien heureux, si M. Renan avait été là pour détruire toutes ses illusions ? Au moins, guidé par la saine raison, il n'aurait parlé ni d'enfer, ni de paradis, ni de jugement, ni d'autres chimères de ce genre... Il nous aurait dit : Vivez le mieux que vous pourrez, tâchez d'être toujours dans la joie, car après la vie, il n'y aura plus rien !...

Et cependant, c'est avec de pareilles idées, qu'un homme a pu se mettre dans la tête d'écrire la *Vie de Jésus*. Mais le titre même de ce livre est un indigne mensonge. L'auteur aurait dû l'appeler ; « *Fol essai d'un démenti à Jésus, à sa doctrine et à ses apôtres.* »

ERNEST.

« Deux disciples de Jean vinrent au nom de leur maître demander à Jésus : Es-tu celui qui doit venir , ou devons-nous en attendre un autre ? Jésus qui, dès lors, n'hésitait plus guère sur son propre rôle de Messie , énuméra les œuvres qui devaient caractériser la venue du royaume de Dieu, la guérison des malades , la bonne nouvelle du salut prochain annoncée aux pauvres. Heureux donc , ajouta-t-il , celui qui ne doutera pas de moi. »

HENRI.

Il faut remarquer ici que, pour le critique, Jésus n'est pas le Messie, *mais il en joue le rôle*. Déjà il nous a dit que « Jésus marchait avec une sorte d'impossibilité dans la voie qu'il s'était tracée », maintenant ceci n'est plus vrai. Mais à partir de ce moment, Jésus n'hésite plus guère. Il n'énumère pas, comme le dit M. Renan, mais il montre les œuvres qui doivent caractériser la venue du royaume de Dieu, ce qui est bien différent. « Lorsque les disciples de Jean vinrent à lui, Jésus à l'heure même délivra plusieurs personnes des maladies et des plaies dont elles étaient affligées et des malins esprits qui les possédaient, et il rendit la vue à plusieurs aveugles, après quoi il leur répondit en ces termes : « Allez rapporter à Jean ce que vous venez d'entendre et de voir : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Évangile est annoncé aux pauvres , et que bien heureux est celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale et de chute » (Luc). Et après cela , M. Renan doute que Jean ait été convaincu ! Pourquoi ? tout simplement parce que les Évangélistes ne disent plus rien à ce sujet , et quoique leur silence soit

une preuve irrécusable de la foi de St Jean-Baptiste, le critique, qui a de bonnes raisons pour prendre toujours le plus mauvais côté des choses, conclut que St Jean-Baptiste est mort sans croire à la venue du Messie.

ERNEST.

« Après la mort de Jean, Jésus craignant de la part d'Antipas un surcroît de mauvais vouloir, se retira au désert; beaucoup de monde l'y suivit. Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte y vécut. On crut naturellement voir en cela un miracle. »

HENRI.

D'abord l'auteur nous a dit qu'Antipas ne légèna jamais; puis il nous a montré la troupe et le maître comme très-éloignés de la frugalité, et maintenant il trouve naturel qu'avec cinq pains d'orge et deux poissons, 5,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, aient pu être pleinement rassasiés, et qu'avec les restes de ce repas, on ait pu remplir encore douze corbeilles. Mais ce qu'il y a de plus violent, c'est que M. Renan qui ne conteste pas le fait, s'étonne qu'on ait vu là un miracle. Et c'est ainsi qu'il recherche, suivant qu'il l'avait promis, quelle part de vérité et quelle part d'erreur ces faits peuvent révéler. Avoue que si le devoir d'un historien peut se borner à de pareilles recherches, il ne doit pas être d'un accomplissement bien difficile.

ERNEST.

« Jésus disait que, parmi les enfants des hommes, il n'en était pas né de plus grand que Jean. »

HENRI.

Ceci ne surprend pas le critique, qui considère Jésus

et Jean comme deux confrères affidés. Que de délicatesse dans l'emploi de ces termes !

ERNEST.

« Le respect de Jean fut une tradition constante dans la première génération chrétienne ; on le supposa parent de Jésus. »

HENRI.

Au dire de M. Renan, il semblerait que St Jean a cessé d'être honoré par l'Eglise, et qu'on ne croit plus qu'il ait été le parent de Notre-Seigneur. Mais outre que tout le monde savait et sait que Ste Elisabeth était la cousine de la Ste Vierge, nous avons encore pour nous l'affirmer, les paroles de l'Ange Gabriel à Marie, qui nous sont rapportées par St Luc : « Et sachez, dit l'Ange (à Marie), qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse. »

ERNEST.

« Géant des origines chrétiennes, ce mangeur de sauterelles et de miel sauvage, cet âpre redresseur de torts, fut l'absinthe qui prépara les lèvres à la douceur du royaume de Dieu. »

HENRI.

Voilà une phrase à grand orchestre qui peindrait très-bien St Jean-Baptiste, si au lieu d'en faire un géant sombre et farouche, elle en faisait un homme très-austère pour lui-même et très-doux pour les autres. Mais quoiqu'elle soit contraire à la vérité, elle ne laisse pas que de faire un certain effet. Elle est d'un contour si gracieux, les expressions en sont si suaves, que de va-

reilles phrases font toujours plaisir à voir. Donc laissons de côté le fond et admirons la forme.

ERNEST.

« Jean avait bien vu de quel côté venait l'avenir. S'il eût cédé à une rivalité mesquine, il serait oublié dans la foule des sectaires de son temps. Par l'abnégation, il est arrivé à la gloire et à une position unique dans le panthéon religieux de l'humanité. »

HENRI.

Il paraîtrait d'après cela que St Jean-Baptiste reconnut l'autorité de Jésus-Christ et s'y soumit; mais alors que devient cette affirmation malheureuse, du critique ? « Loin d'abdiquer devant Jésus, Jean fut au contraire toujours son maître, et tant qu'il vécut, Jésus ne développa sa doctrine qu'avec timidité. » M. Renan ne sait donc pas ce qu'il dit ? Mais tout cela, c'est pour nous persuader que St Jean-Baptiste, au lieu d'être le sublime précurseur du Messie, devant les vertus duquel le monde s'incline, ne fut qu'un adroit compère et salua le soleil levant à la manière de certains ambitieux qui, foulant aux pieds leurs convictions intimes, s'attachent au parti qui leur offre les plus grands avantages. M. Renan ne peut pas croire à la vertu ; ce mot là doit être pour lui, comme le mot « impossible » pour Napoléon.

ERNEST.

« Avant le dernier séjour, de beaucoup le plus long des séjours qu'il fit à Jérusalem, et qui se termina par sa mort, Jésus essaya cependant de se faire écouter. Il prêcha, on parla de lui, on s'entretint de certains actes qu'on considérait comme miraculeux. »

HENRI.

Il paraît, en effet, qu'on parla de lui, puisque dès lors il fut persécuté et qu'on chercha à le faire mourir. St Luc dit que tout le peuple était comme suspendu d'admiration en l'écoutant, et que les scribes trouvaient ses réponses si parfaites qu'ils n'osaient plus lui faire de questions. Et ce qu'on considérait comme miraculeux, fut la simple guérison instantanée d'un paralytique qui depuis 38 ans n'avait posé les pieds par terre ; puis encore la guérison de quelques autres boiteux, aveugles, lépreux et malades de toutes sortes. Cela n'étonne pas M. Renan ; mais ce qui le surprend, c'est qu'à cause de cela on ait parlé de Jésus. Car, enfin, qu'y a-t-il de plus simple que de dire à un homme qui est couché depuis 38 ans : Levez-vous, emportez votre lit et marchez ? rien sans doute. Mais si cet homme se lève, emporte son lit et marche, moi je croirai que *c'est un miracle*.

ERNEST.

« Le charmant docteur qui pardonnait à tous pourvu qu'on l'aimât... attira de bonne heure l'attention d'un certain Nicodème, riche pharisien, membre du sanhédrin, et fort considéré à Jérusalem. Cet homme, qui paraît avoir été honnête et de bonne foi, se sentit attiré vers le jeune Galiléen. »

HENRI.

La légèreté avec laquelle le critique s'acharne à traiter le Sauveur, est une marque non équivoque de sa malveillance. Mais passons là-dessus, nous aurions trop à faire si nous voulions relever toutes les indignités dont son livre est rempli. Remarquons seulement que, de

toutes les personnes qui s'attachèrent à Jésus, Nicodème seul lui paraît avoir été honnête et de bonne foi.

ERNEST.

« Saint Paul sortit de la secte de Gamaliel ; mais il est bien probable que Jésus n'y entra jamais. »

HENRI.

Je dis que le Sauveur n'appartint jamais à aucune secte. En tout cas, il est certain que s'il avait appartenu à la même secte que Saint Paul, celui-ci n'aurait jamais été le persécuteur des disciples de Jésus, et il n'aurait pas eu besoin d'être converti pour devenir apôtre.

ERNEST.

« Jésus est un révolutionnaire au plus haut degré. »

HENRI.

Comment comprendre alors ces paroles de M. Renan ?
« Un jour les simples gens de Galilée voulurent l'enlever et le faire roi. Jésus s'enfuit dans la montagne et y resta quelque temps. Sa belle nature le préserva de l'erreur qui eût fait de lui un agitateur ou un chef de rebelles, un Theudas ou un Barkokeba. » Mais M. Renan appellera encore Jésus « le jeune démocrate juif, » quoique plus loin il déclare que « rien n'était plus injuste que de l'accuser comme séditieux, lui qui avait toujours reconnu l'empire romain pour le pouvoir établi. »

Tu vois que M. Renan n'a rien dit encore qu'il n'ait eu soin de le démentir. Mais nous ne sommes pas au bout.

ERNEST.

« Il se souciait peu du jeûne ; il violait ouvertement le sabbat, et ne répondait aux reproches qu'on lui en faisait que par de fines railleries. »

HENRI.

Pour nous prouver que Jésus se souciait peu du jeûne, le critique dit qu'il resta quarante jours et quarante nuits dans le désert, sans boire, ni manger : il est vrai qu'il ne pouvait échapper à l'affirmation de trois Évangélistes ; mais alors pourquoi dire qu'il se souciait peu du jeûne ? Quant au sabbat, Jésus le violait en guérissant, ces jours-là, le paralytique de la piscine, un aveugle-né, un homme qui avait une main sèche. Et voici les réponses que M. Renan appelle de fines railleries : « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi incessamment (Jean). — Qui sera l'homme d'entre vous qui ayant une brebis qui vienne à tomber dans une fosse aux jours du sabbat, ne la prendra pas pour l'en retirer ? Or, combien un homme est plus excellent qu'une brebis ? Il est donc permis de faire du bien aux jours du sabbat ? (Matthieu). — Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du sabbat pour ne pas violer la Loi de Moïse, pourquoi vous mettez-vous en colère contre moi, parce que j'ai guéri un homme dans tout son corps le jour du sabbat ? (Jean). — Le sabbat a été pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître du sabbat même (Marc). »

Certainement le critique aurait pu, sans se compromettre, qualifier ces réponses d'une toute autre manière.

ERNEST.

« On chercherait vainement dans l'Évangile une pratique religieuse recommandée par Jésus. »

HENRI.

Voilà qui s'appelle parler avec assurance. Il faut que M. Renan ait bien mal cherché ; car on trouve dans l'É-

vangile : le baptême recommandé, la confession recommandée, la sainte communion recommandée, la prière en commun recommandée, etc., etc... Et si je ne me trompe, ce sont bien là des pratiques religieuses.

ERNEST.

« Il ne connaissait pas assez les Gentils pour songer à fonder sur leur conversion quelque chose de solide. »

HENRI.

Puisqu'il en était ainsi, pourquoi M. Renan nous dit-il « que dans la plupart des cas où il rencontre des païens, Jésus montre pour eux une grande indulgence, et que parfois il affecte de fonder sur eux plus d'espoir que sur les juifs ? Le royaume de Dieu leur sera transféré. » Ah ! c'est que, comme l'a dit Lafontaine,

Toujours par quelque endroit fourbe se laisse prendre !

ERNEST.

« Il semble recommander à ses disciples de ne prêcher le salut qu'aux seuls juifs orthodoxes. »

HENRI.

Il est vrai qu'il fallait que le salut sortît des juifs, et qu'avant la résurrection du Christ, ses disciples ne prêchèrent qu'aux Israélites, parce qu'un prophète avait dit que la loi qui devait juger les Gentils sortirait de Sion, et que la parole du Seigneur qui devait corriger les peuples, sortirait de Jérusalem. Mais il fallait bien qu'il leur eût déjà annoncé qu'ils prêcheraient plus tard aux autres peuples de la terre, puisque le critique assure que « son dogme terrible de la substitution des Gentils, que cette idée que le royaume de Dieu allait être transféré à d'autres, ceux à qui il était destiné n'en

ayant pas voulu, revenait, comme une menace sanglante, contre l'aristocratie. »

ERNEST.

« Jésus s'adressant à la Samaritaine lui dit : « Femme, crois-moi, l'heure est venue où l'on n'adorera plus sur cette montagne (de Garizim), ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment Fils de Dieu. Il fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps. Non-seulement sa religion, ce jour-là, fut la bonne religion de l'humanité, ce fut la religion absolue. »

HENRI.

Selon la critique, la religion de Jésus ne fut bonne que ce jour-là et, ce jour-là seulement, il fut vraiment fils de Dieu. Il ne pouvait l'être ni avant, ni après, puisqu'il avait dit : « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel. Je vous dis encore que si deux ou trois d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux ; car, en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'eux (Matth.) Prenez et mangez, ceci est mon corps. Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés, (Matth.) — Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, et les apprenant à observer toutes les choses que je vous ai

commandées, et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles (Matth.) »

ERNEST.

« Et si d'autres planètes ont des habitants doués de raison et de moralité, leur religion ne peut être différente de celle que Jésus a proclamée près du puits de Jacob. »

HENRI.

Ainsi donc, depuis Saint Pierre jusqu'au Bien-aimé Pie IX, aussi illustre par ses vertus que par ses malheurs, depuis Saint Étienne, le premier martyr, jusqu'au prêtre Siezmasko vieillard octogénaire que cette année encore, dans la ville de Miropolie, en Sibérie, on vient d'enterrer vivant pour n'avoir voulu renier ni sa foi, ni Rome, ni sa Lithuanie; depuis les plus savants docteurs jusqu'aux plus simples anachorètes, tous les théologiens, tous les missionnaires, tous les prêtres, toutes les vierges, toutes les âmes pieuses qui ont ébloui le monde par l'éclat de leurs vertus, depuis les premiers chrétiens et y compris tous ceux qui de nos jours professent la religion catholique, eh! bien, tous, sans exception, ont été ou sont des misérables sans raison et sans moralité.

Voilà l'accusation portée par M. Renan! mérite-t-il qu'on lui réponde? Faut-il croire que lui seul a toute la raison et toute la moralité?... Et après cela, quoi qu'on lui dise, a-t-il le droit de se fâcher? Ne sommes-nous pas en état de légitime défense?...

ERNEST.

« Le titre de fils de David fut le premier que Jésus accepta, probablement sans tremper dans les fraudes innocentes par lesquelles on chercha à le lui assurer. »

HENRI.

Il n'est pas sûr, d'après le critique, que Jésus n'ait ici rien à se reprocher. Heureusement que l'insinuation est sans portée. Nous avons vu qu'on n'avait pas besoin d'employer la fraude pour donner à Jésus un titre qui lui revenait de plein droit.

ERNEST.

« La famille de David était, à ce qu'il semble, éteinte depuis longtemps. Ni les Asmonéens, ni Hérode, ni les Romains, ne songent un moment qu'il existe, autour d'eux, un représentant quelconque des droits de l'antique dynastie. »

HENRI.

Que M. Renan nous explique alors ce qui poussa Hérode à ordonner le massacre des Innocents. Qu'il nous dise quels étaient ces hommes puissants qui, d'après lui-même, voulaient faire tuer Jésus peu après sa naissance ? Car M. Renan le dit : « Peu après sa naissance, on est obligé de le faire disparaître pour éviter des hommes puissants qui voulaient le faire tuer. » Ne serait-ce pas plus simple de se rendre à l'évidence et d'avouer qu'Hérode ayant appris que le roi des juifs était né à Bethléem le fit chercher, et dans la crainte qu'il ne lui échappât, il fit massacrer, dans cette même ville de Bethléem et dans tout le pays d'alentour, tous les enfants de deux ans et au-dessous ; et cette prophétie de Jérémie eut son entier accomplissement : « Un grand bruit a été entendu dans Rama, on y a entendu des plaintes et des cris lamentables ; Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus. »

ERNEST.

« La croyance universelle était que le Messie serait fils de David et que, comme lui, il naîtrait à Bethléem. Le sentiment de Jésus n'était pas précisément cela. Il se croyait fils de Dieu et non pas fils de David. Mais l'opinion, ici, lui fit une sorte de violence. La conséquence immédiate de cette proposition : « Jésus est le Messie » était cette autre proposition : « Jésus est fils de David ». Il finit, ce semble, par y prendre plaisir, car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant ainsi. »

HENRI.

D'après le critique, Jésus sachant parfaitement qu'il n'est pas fils de David, en usurpe le titre. Il n'y a pas dans cette manière de faire beaucoup de délicatesse, mais il avait besoin de faire croire qu'il était le Messie. M. Renan, qui a connu son sentiment premier, l'affirme. Il affirme même que lorsqu'on l'appelait fils de David, il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait. Eh ! bien, ce même M. Renan nous dit cependant : « Jésus ne fut thaumaturge que malgré lui. Les miracles furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité. » Après cela, M. Renan dira encore : « qu'il ne fit aucune concession à la nécessité. » Que comprendre à un pareil barbouillage ? « Jésus fait les miracles de la meilleure grâce ; — « il ne les fait que malgré lui ; » — « c'est une concession que lui arrache la nécessité. » — « Il ne fit aucune concession à la nécessité. » Tout cela est de M. Renan. Il est vrai qu'il a dit aussi : « Les Pharisiens étaient les vrais juifs, le nerf et la force du judaïsme. » Et ailleurs : « les Saducéens étaient les vrais juifs, etc. »

Tout le monde sait cependant que les Pharisiens et les Saducéens formaient deux sectes bien différentes : les premiers croyant jusqu'au fanatisme ; les autres ne croyant à rien, pas même à la résurrection.

Après cela, faites-vous une opinion, si vous le pouvez.

ERNEST.

« Peut-être, un œil sagace eût-il su reconnaître dès lors le germe des récits qui devaient lui attribuer une puissance surnaturelle, soit en vertu de cette idée fort répandue, dans l'antiquité, que l'homme hors ligne ne peut être né des relations ordinaires des deux sexes, soit pour répondre à un chapitre mal entendu d'Isaïe où l'on croyait lire que le Messie naîtrait d'une vierge. »

HENRI.

Oui, l'œil sagace du critique eût découvert tout cela, c'est-à-dire que Marie n'a pas toujours été vierge, et qu'on n'a pas su comprendre les paroles d'Isaïe. Il est vrai que ces paroles sont peut-être bien obscures. Mais citons-les, et on jugera : « Écoutez, maison de David... C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un prodige ; une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. » Voilà les paroles du prophète qui ont été mal entendues jusqu'à ce jour et dans lesquelles il a fallu l'œil sagace de M. Renan pour découvrir 1830 ans après leur accomplissement, qu'Isaïe n'y annonçait pas qu'une vierge enfanterait. Avec beaucoup d'efforts et plus encore de mauvaise foi, on fait dire aux Écritures tout ce qu'on veut, même des non-sens : c'est ce qui arrive dans ce cas.

ERNEST.

« On lui créait dès le berceau des relations avec des hommes célèbres, Jean-Baptiste, Hérode-le-Grand, des astrologues chaldéens, deux vieillards, Siméon et Anne, qui avaient laissé des souvenirs de sainteté... mais un singulier esprit de douceur et de bonté, un sentiment profondément populaire pénétraient toutes ces fables. »

HENRI.

Voici que les récits des Évangélistes ne sont plus des légendes, mais des fables. Car c'est dans l'Évangile que nous lisons les relations de Jésus avec Jean-Baptiste, les poursuites qu'Hérode le grand fait faire contre lui, l'adoration des trois Mages; c'est toujours dans l'Évangile que nous voyons le vieillard Siméon prendre l'enfant dans ses bras, bénir le père et la mère, et prédire que cet enfant serait pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël. C'est dans le même temple et le même jour que la prophétesse Anne se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Luc.)

ERNEST.

« Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, c'est ce dont on ne saurait douter. Une telle idée était profondément étrangère à l'esprit juif. Il n'y en a nulle trace dans les trois premiers Évangiles. On ne la trouve indiquée que dans certaines parties de l'Évangile de Jean... parfois même. Jésus semble prendre des précautions pour repousser une pareille doctrine. »

HENRI.

Quels sont les trois premiers Évangiles dont veut parler M. Renan ? Pour moi je n'en connais pas d'autres , avant celui de Saint Jean, que ceux de Saint Mathieu , de Saint Marc et de Saint Luc. Or, dans tous les trois, Jésus se dit le Fils de Dieu : « Caïphe s'adressant à Jésus lui dit : « Etes-vous le Christ, le Fils de Dieu ? Jésus répondit : Je le suis (Math.) Etes-vous le Christ, le Fils du Dieu béni à jamais ? Jésus répondit : Je le suis, et vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel (Marc.) Alors ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Jésus répondit : Vous le dites, je le suis (Luc.) Non-seulement cela, mais dans les quatre Évangiles on trouve que lorsque les démons étaient chassés par lui du corps d'un possédé, ils s'écriaient : Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu !... On y trouve encore que le tentateur l'appelait : « Fils de Dieu. » Lorsque Saint Pierre lui dit : Vous êtes le Christ et le Fils de Dieu, Jésus ne lui dit pas que ce n'était point vrai. Et M. Renan lui-même, oubliant sa première proposition, ne craint pas de dire : « Son titre de Fils de Dieu qu'il avouait ouvertement dans de vives paraboles... était un défi au judaïsme légal. » M. Renan ne s'arrête pas là, il ajoute encore : « Les juifs dirent à Pilate avec une franchise simple et vraie : « Nous avons une loi, et, selon cette loi, il doit mourir, car il s'est fait le Fils de Dieu. » Comment ne pas être dégoûté à la lecture d'un livre dans lequel rien n'est plus vrai que l'affirmation contraire ? Ici le critique a évidemment menti avec connaissance de cause, car il nous prouve dans tout le parcours de son livre qu'il a lu les quatre Évangiles.

ERNEST.

« Dans ce dernier Évangile, il se déclare moindre que son Père ; ailleurs il avoue que son Père ne lui a pas tout révélé ; il se croit plus qu'un homme ordinaire, mais séparé de Dieu par une distance infinie. »

HENRI.

Et comme preuve de ce qu'il avance, dans la même page, le critique ajoute : « L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité : il est son Père, son Père est lui. » Comment comprendre dès lors que Jésus se soit dit séparé de Dieu par une distance infinie ? En tous cas, rien n'est plus faux que les deux assertions de M. Renan. Jésus n'a pas plus dit qu'il était séparé de Dieu par une distance infinie qu'il n'a dit qu'il était son Père et que son Père est lui. Mais Jésus a dit : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père ; ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi ? (Jean). Ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement. Mon Père et moi sommes une même chose (Jean.)

Il est encore faux qu'il avoue que son Père ne lui ait pas tout révélé, puisqu'il dit : « Tout m'a été livré par mon Père » (Math. Luc.)

ERNEST.

« L'admiration de ses disciples le débordait et l'entraînait. Le titre de Rabbi (maître) ne lui suffisait plus. »

HENRI.

Toutes ces assertions sont aussi coupables que mensongères. M. Renan nous a déjà dit que « la première pensée de Jésus, pensée tellement profonde chez lui

qu'elle n'est probablement pas d'origine, fut qu'il était le Fils de Dieu. » Eh ! bien, s'il en était ainsi, pourquoi vient-il maintenant nous dire qu'il eut besoin d'être débordé par l'admiration de ses disciples pour se laisser donner le titre de *Fils de Dieu* ?

ERNEST.

« Il n'y avait pas pour Jésus de surnaturel, car il n'y avait pas de nature... Jésus, non-seulement croyait aux miracles, mais n'avait pas la moindre idée d'un ordre réglé par les lois. Une complète innocence, l'enthousiasme qui lui ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute, couvrait toutes ses hardiesses. »

HENRI.

Ce qui revient à dire que lorsque Jésus voyait un homme couvert d'ulcères depuis plusieurs années et qu'il lui disait : Soyez guéri, et que cet homme était guéri, il se figurait tout bonnement avoir fait un miracle et il n'était pas coupable ; de même que lorsqu'il avait guéri des aveugles-nés, des sourds-muets, des boiteux, des fiévreux, des hémorroïsses, ainsi que lorsqu'il avait ressuscité des morts, etc... Il faut avouer que le critique est plein de mansuétude.

ERNEST.

M. Renan ne nie pas précisément le miracle, seulement il dit : « Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on ? une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la

mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute... Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. » Et il ajoute : « qu'une expérience doit toujours pouvoir se répéter, qu'on doit être capable de refaire ce qu'on a fait une fois. »

HENRI.

Te figures-tu l'Éternel appelant M. Renan à contrôler ses actes et lui demandant s'il les trouve bons ou mauvais ? Mais qui a jamais eu une semblable idée ? Est-il besoin de toute cette commission pour reconnaître si un homme est réellement mort ? Et chaque fois qu'on porte un cadavre en terre, appelle-t-on des physiologistes, des chimistes, des physiciens et des gens exercés à la critique historique. La loi et la science ont jugé que, lorsqu'un cadavre est resté pendant vingt-quatre heures sans donner le moindre signe de vie, la certitude de la mort est acquise, et qu'on peut l'inhumer. La mort a des caractères assez frappants, la putréfaction, entre autres, pour qu'on la puisse reconnaître. Or, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscita Lazare, il était mort depuis quatre jours, il était enseveli et dans son tombeau, et déjà il sentait. Les sœurs de Lazare, ses amis, les disciples de Jésus et un grand nombre de juifs ont été témoins de cette résurrection. L'expérience a été renouvelée sur la fille de Jaïre et sur le fils de la veuve de Naïm qui ont été tous deux ressuscités. Une enquête fut faite par les Pharisiens sur la guérison de l'aveuglé-né. La multiplication des pains a été opérée deux fois en présence de plusieurs mille personnes. Une

foule de lépreux, de boiteux, de paralytiques et de possédés ont été guéris en présence de tout le peuple, et jamais en secret. Le Sauveur a changé l'eau en vin, il a marché sur la mer, il a rendu la vie à une main atrophiée, il a séché un figuier, il a rempli de poissons les filets de ses disciples, il a apaisé de violentes tempêtes, etc., etc., mais tout cela n'est rien. Les physiologistes, les chimistes, les physiciens n'y étaient pas, et M. Renan n'avait pas désigné la salle des expériences.

Désormais donc, il faudra, quand il plaira à Dieu de se manifester par quelque fait surnaturel, qu'il envoie un message à M. Renan pour l'en prévenir, afin qu'il puisse prendre toutes ses précautions. Sans cela, enverrait-il un nouveau déluge qu'on n'y croirait pas !

« Les miracles du Christ, a dit St Quadrat, évêque d'Athènes, subsistent toujours parce qu'ils étaient réels et véritables. Les malades qu'il a guéris et les morts qu'il a ressuscités n'ont pas seulement paru un instant, ils sont restés sur la terre avec lui. Quelques-uns même ont vécu jusqu'à notre temps, et par conséquent bien après l'Ascension du Seigneur (36 ans après l'Ascension).

Le célèbre protestant M. Collier croit non-seulement aux miracles du Christ, mais aussi à ceux des saints, et voici ce qu'il a dit à ce sujet : « Il est certain par les écrits des anciens que, de leur temps, il s'opérait des miracles dans l'Église. Il n'y aurait pas de raison pour songer que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que dans le siècle des Apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi, à ceux des serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres de créance auxquelles on ne pouvait se refuser ? »

Si M. Renan eût vécu du temps de St Vincent-Ferrier, il aurait pu être satisfait ; car , au rapport de Téoli , son biographe, ce saint fixait l'heure et le moment , et faisait sonner les cloches pour assembler les personnes qui désiraient lui voir faire ses miracles. Enfin, les miracles du Christ et des Apôtres étaient tellement avérés, que ni Celse, ni Julien l'Apostat, ni Volusien n'ont osé les nier : ils ont mieux aimé les attribuer à la magie.

ERNEST.

« La faculté de faire des miracles passait pour une licence régulièrement départie par Dieu aux hommes et n'avait rien qui surprit. »

HENRI.

Les Évangélistes disent, au contraire, que tout le monde était étonné, surpris et même effrayé des miracles de Jésus : voici ce que dit St Luc, à l'occasion de la guérison d'un paralytique : « Ils furent tous remplis d'un extrême étonnement, et ils rendaient gloire à Dieu, et dans la frayeur dont ils étaient saisis, ils disaient : Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses. — Au sujet de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, le même Évangéliste dit : « Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Mais St Luc n'est pas seul à donner un démenti au critique. Écoutons St Marc, au sujet du même paralytique : « De sorte qu'ils furent tous saisis d'étonnement, et rendant gloire à Dieu, ils disaient : • Jamais nous n'avons rien vu de semblable. » St Marc dit encore au sujet de la tempête apaisée par Jésus : « Ils furent saisis d'une extrême crainte, et ils se disaient l'un

à l'autre : Quel est donc celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ? » Écoutons encore St Matthieu au sujet de la guérison d'un aveugle et muet : « Tout le peuple en fut rempli d'admiration, et ils disaient : N'est-ce point là le Fils de David ? » — Au sujet du paralytique : « Et le peuple voyant ce miracle fut rempli de crainte et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes. » Voyons maintenant St Jean au sujet de la résurrection de Lazare : « Les princes des prêtres et les Pharisiens tinrent conseil et dirent : Que faisons-nous ? Cet homme fait plusieurs miracles ; si nous le laissons faire, tous croiront en lui. » — Au sujet de la multiplication des pains : « Et ces personnes voyant le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est vraiment là le Prophète qui doit venir dans le monde. »

C'en est assez, je crois, pour prouver que, contrairement à l'affirmation du critique, les miracles de Jésus surprenaient ceux qui en étaient témoins, Mais invoquons encore le témoignage du critique lui-même : « Même ceux qui ne croyaient pas en lui, dit-il, étaient frappés de ses actes et cherchaient à en être les témoins. Les païens et les gens peu initiés en éprouaient un sentiment de crainte. »

Voilà comment toute chose est fixée dans l'esprit de M. Renan.

ERNEST.

« Un des genres de guérison que Jésus opère le plus souvent est l'exorcisme ou l'expulsion des démons... Une douce parole suffit souvent dans ces cas... Tels étaient sans doute les moyens employés par Jésus. »

HENRI.

Outre que le Sauveur a fait plus d'autres miracles, en somme, qu'il n'a guéri de possédés, il n'employait jamais la douceur pour chasser le malin esprit : mais lui parlant avec menaces, Jésus lui disait : « Tais-toi, et sors de cet homme » (Marc, Luc).

ERNEST.

« Du moment qu'on regardait la maladie comme la punition d'un péché, ou comme le fait d'un démon, nullement comme le résultat de causes physiques, le meilleur médecin était le saint homme qui avait du pouvoir dans l'ordre surnaturel. »

HENRI.

Mais Jésus ne considérait pas toujours la maladie comme la punition d'un péché ; car lorsque, au sujet de la guérison de l'aveugle-né, les disciples lui demandaient : « Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » Jésus leur répondit : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. »

ERNEST.

« L'idée fondamentale de Jésus fut, dès son premier jour, l'établissement du royaume de Dieu. Jésus paraît l'avoir entendu dans des sens très-divers. L'idée d'une révolution temporelle ne paraît pas l'avoir beaucoup arrêté. »

HENRI.

Mais M. Renan dit que « tout est, dans la pensée de Jésus, concret et substantiel ; que Jésus ne regarda ja-

mais la terre, ni les richesses de la terre, ni le pouvoir matériel comme valant la peine qu'il s'en occupât. Il ajoute même que Jésus n'eut aucune ambition extérieurement. »

Que faut-il croire, puisqu'après avoir dit oui, M. Renan dit non, et puis qu'après avoir dit, c'est vrai, il ajoute, c'est faux ? Ce qu'il faut croire, c'est que malgré ses efforts, M. Renan ne pourra rien nous persuader, si ce n'est que son livre est une pitoyable parodie.

ERNEST.

« Pardonnons à Jésus son espérance d'une venue à grand triomphe sur les nuées du ciel. Peut-être était-ce là l'erreur des autres plutôt que la sienne ? »

HENRI.

Et maintenant voilà M. Renan qui éprouve le besoin de pardonner à Jésus... Nous ne devons pas en être surpris. Le critique a suffisamment développé son système sur la résurrection non pas des corps, mais des idées ; sur l'apparition non pas du Sauveur, mais de sa figure idéale... L'erreur, si erreur il y avait eu, n'aurait pas été des autres, mais bien de Jésus qui annonça sa venue sur les nuées du ciel à Caïphe lui-même. Je souhaite que ce jour qui sera celui du jugement, Jésus ne soit pas trop sévère pour celui qui lui marque aujourd'hui tant de bienveillance ; car si vraiment Jésus avait été tout ce que M. Renan le fait, il faudrait une bien grande charité pour ne pas l'appeler fourbe et imposteur.

ERNEST.

« En acceptant les utopies de son temps et de sa race, Jésus sut ainsi en faire de hautes vérités. »

HENRI.

Si Jésus simple et naïf a pu transformer des utopies en hautes vérités, cela prouve tout simplement qu'il était Dieu; car M. Renan, avec tout le savoir dont il fait parade, n'aura jamais le même bonheur. Ses utopies seront toujours des utopies, et ses mensonges resteront des mensonges. S'il veut saisir la vérité, il n'a qu'à refaire son livre et à le retourner. En disant tout l'inverse de ce qu'il a dit, il arrivera juste.

ERNEST.

« Son royaume de Dieu.... c'était la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre; c'était le jugement moral du monde décerné à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple.... »

HENRI.

Encore une fois, si Jésus ne voulait ni pratiques, ni temple, ni prêtre, que signifient ces paroles? « Allez, baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. — Prenez et mangez, car ceci est mon corps; prenez et buvez, car ceci est mon sang. — Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. — Toutes les fois que deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. »

Enfin, qu'est-ce que c'est qu'un jugement moral donné au bras du peuple?

ERNEST.

« La religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre, voilà ce qui était fait pour vivre, voilà ce qui a vécu. »

HENRI.

Et M. Renan affirme cela avec une assurance et une satisfaction vraiment admirables. J'avoue que c'est très-fort d'oser vouloir persuader à des Français que depuis longtemps il n'y a plus ni prêtres, ni églises, ni messes, ni processions, etc... Pour moi qui suis à Rome et qui ai pu y voir les cérémonies de la Semaine Sainte, de Pâques et de la Fête-Dieu, je n'ai pas de grandes recherches à faire pour être convaincu du ridicule et de l'absurde des paroles de M. Renan. Mais en tous cas, le critique lui-même n'est pas entièrement persuadé : car voici ce qu'il dit : « Au temps même où il était le plus occupé, Jésus jette avec une rare sûreté de vues les bases d'une Église destinée à durer. » Et ailleurs il dit encore : « Un germe d'Église commençait dès lors à paraître. Cette idée féconde du pouvoir des hommes réunis semble bien une idée de Jésus. »

Tout cela, c'est M. Renan qui l'a dit. Voici ce qui arrive. M. Renan ouvre l'Évangile, il voit un rayon de lumière, il fixe ce rayon sur son livre, puis tout à coup, son intelligence ou mieux son esprit souffle là-dessus, et l'obscurité se fait.

ERNEST.

« Ce fantastique royaume du ciel, cette poursuite sans fin d'une cité de Dieu qui a toujours préoccupé le Christianisme dans sa longue carrière, a été le principe du grand instinct d'avenir qui a animé tous les réformateurs, disciples obstinés de l'Apocalypse, depuis Joachim de Flore jusqu'au sectaire protestant de nos jours. »

HENRI.

En sorte que non-seulement les catholiques, mais

surtout les protestants qui, certainement au sens de M. Renan valent mieux que nous, ont eu pour point de départ, dans tout ce qu'ils ont fait de bon, une chimère qu'il appelle le fantastique royaume du ciel. Voilà comment M. Renan a fait son livre « avec la froideur de l'historien, se proposant pour unique objet d'apercevoir la nuance la plus fine et la plus juste du vrai. » Et c'est ainsi qu'il a la prétention de servir la religion. Lui qui ne croit ni au ciel, ni à l'enfer, lui pour lequel *Dieu* n'est qu'un vieux mot qu'il ne faut pas rayer du dictionnaire, parce que des écrivains illustres l'ont employé, lui enfin, pour qui la raison, la vertu et la vérité n'ont aucune valeur et aucun sens.

ERNEST.

« Les listes des « douze » qui nous ont été conservées, présentent beaucoup d'incertitudes et de contradictions. »

HENRI.

Prenons les quatre Évangélistes, et nous nous assurerons du contraire. En effet, tous les quatre sont parfaitement d'accord. Dans St Luc, seulement, on trouve que Thaddée est appelé Judas; mais on ne peut le confondre avec un autre, puisque l'évangéliste a soin de dire: Judas, frère de Jacques. Or, nous savons que Jacques, fils de Cléophas, avait un frère qui s'appelait Jude ou Judas en même temps que Thaddée. C'est là ce que M. Renan appelle beaucoup d'incertitudes et de contradictions. Règle générale: lorsque le critique affirme, c'est faux; s'il doute, c'est vrai.

ERNEST.

« Jésus gardait évidemment pour les douze des se-

crots qu'il leur défendait de communiquer à tous. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait pour les apôtres des enseignements réservés, et qu'il leur développait plusieurs paraboles dont il laissait le sens indécis pour le vulgaire. Jésus expliquait à ses intimes ce que ses maximes ou ses apologues avaient de singulier, et dégageait, pour eux, son enseignement du luxe de comparaisons qui parfois l'obscurcissait. »

HENRI.

Croirais-tu qu'après cela M. Renan a pu affirmer que « Jésus ne faisait à ses disciples aucun raisonnement, et qu'il n'exigeait d'eux aucun effort d'attention ? » Il est vrai qu'après avoir dit : « le Messie venait mettre le sceau sur la loi et les prophètes, non promulguer des textes nouveaux », il ajoute : « Destructeur de la Loi, Jésus était plus que le réformateur d'une religion vieillie, c'était le créateur de la religion éternelle de l'humanité. »

Ce système de contradiction se soutient victorieusement d'un bout à l'autre du livre.

ERNEST.

« Otez l'hospitalité orientale, la propagation de l'Évangile serait impossible à expliquer. »

HENRI.

Si on ne savait que les juifs ont été hostiles à l'Évangile plus encore que les païens ; si on ignorait que les Esséniens, les Hémérobaptistes, les Hérodiens, les Pharisiens, les Sabbéens furent les constants ennemis des disciples du Christ ; si, enfin, le martyrologe n'était pas là pour prouver combien l'Évangile rencontra d'obstacles pendant trois siècles, on croirait vraiment que Saint Pierre, Saint Paul et les autres furent constam-

ment accueillis avec la plus touchante bienveillance. Les vrais chrétiens n'ont jamais expliqué la propagation de l'Évangile par l'hospitalité orientale; ils l'expliquent, au contraire, par ces paroles du Sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Du reste, M. Renan dit lui-même : « L'obstacle invincible aux idées de Jésus venait surtout du judaïsme orthodoxe. »

ERNEST.

« La secte avait un sacrement que toutes les traditions font remonter jusqu'à Jésus. Une des idées favorites du maître, c'est qu'il était le pain nouveau, pain très-supérieur à la manne et dont l'humanité allait vivre. Cette idée, germe de l'Eucharistie, prenait quelquefois dans sa bouche des formes singulièrement concrètes. Une fois surtout, il se laissa aller, dans la synagogue de Capharnaüm, à un mouvement hardi qui lui coûta plusieurs de ses disciples : « Oui, oui, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, c'est mon Père. » Et il ajouta : « C'est moi qui suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Il est probable que dans le repas commun de la secte, s'était établi quelque usage auquel se rapportait un tel discours. Mais les traditions apostoliques sont fort divergentes et probablement incomplètes à dessein. »

HENRI.

Je ne m'arrêterai pas à poursuivre la critique dans les efforts ridicules qu'il fait pour anéantir le plus divin de tous les sacrements, et pour prêter à Jésus un état d'exaltation qui doit le faire excuser. Mais je ferai observer que les trois premiers évangélistes sont unanimement

d'accord pour placer l'institution de l'Eucharistie à la dernière cène, et Saint Jean qui, au dire de M. Renan, n'en parle pas, a cependant écrit : « Je suis le pain de vie, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. — Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le reconnaitrai au dernier jour, car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. » (Jean VI. 48, 54, 55, 56, 57.) St Jean reconnaît donc, comme les autres, l'institution de l'Eucharistie. Voici ce que dit Saint Paul aux Corinthiens : « Le Seigneur Jésus, la nuit même en laquelle il devait être livré à la mort, prit du pain et ayant rendu grâces, le rompit et dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous, faites-ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous le boirez ; car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » M. Renan a beau se torturer l'esprit pour ne voir dans ce sacrement qu'un mémorial d'adieu, qu'un doux souvenir des heureux moments des repas ; nous, catholiques, nous y verrons toujours Jésus-Christ lui-même caché sous les saintes espèces, parce que le Seigneur a dit, après avoir béni le pain : « Ceci est mon corps ; » et après avoir béni le vin : « Ceci est mon sang. »

ERNEST.

• Durant la première période de sa carrière, il ne

semble pas que Jésus ait rencontré d'opposition sérieuse. »

HENRI.

C'est vraiment pitoyable d'être toujours obligé de relever les mêmes contradictions. M. Renan ne nous a-t-il pas dit que les violents Galiléens avaient voulu le tuer ? Ne nous a-t-il pas dit que ses disciples cherchèrent à se saisir de lui en disant qu'il avait perdu l'esprit ?... Il est vrai que, d'après Saint Marc, ce ne sont pas ses disciples, mais ses proches qui crurent qu'il avait perdu l'esprit. M. Renan préfère dire que ce furent ses disciples, afin de nous persuader qu'ils ne croyaient pas en lui. J'aime mieux croire Saint Marc que M. Renan, et j'ai pour cela de fort bonnes raisons.

ERNEST.

« Depuis que Jésus était entré dans une voie brillante de succès publics, l'orage commença à gronder. Plus d'une fois, il fut obligé de se cacher et de fuir. »

HENRI.

Nous voici encore sur le même terrain. M. Renan dit aussi : « Les chefs d'école étaient trop nombreux pour qu'on fût fort ému d'en voir paraître un nouveau. Sa voix eut à Jérusalem peu d'éclat. » Que faut-il croire ? rien de ce que dit M. Renan, et tout ce que disent les Évangélistes. Il faut bien cependant que la voix de Jésus ait eu quelque éclat à Jérusalem, pour qu'elle lui ait valu le supplice de la croix.

ERNEST.

« Antipas, le tétrarque, voulut voir les miracles qu'il prenait sans doute pour des tours habiles. Les incrédules étaient alors fort curieux de ces sortes de

prestiges. Avec son tact ordinaire, Jésus refusa.... il garda pour les simples des moyens bons pour eux seuls. »

HENRI.

Les rapports d'Antipas à Tibère prouvent, au contraire, que ce tétrarque croyait réellement aux miracles de Jésus, et ne les prenait nullement pour des tours habiles. Les deux Évangélistes qui parlent de ce refus d'un prodige fait aux incrédules, sont Saint Matthieu et Saint Marc. Ils ne font nullement mention d'Antipas, et ils expliquent en ces termes, pourquoi Jésus ne voulut point faire de miracles : « Alors les Pharisiens et les Saducéens vinrent pour le tenter, et ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel. Mais il leur répondit : « Vous savez reconnaître ce que présagent les diverses apparences du ciel, ne pouvez-vous pas aussi discerner les signes des temps que Dieu a marqués ? Cette nation corrompue et adultère demande un prodige, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas ; » et les laissant, il s'en alla. Jésus refusa donc, parce qu'ils étaient venus le tenter ; mais il leur promit qu'ils verraient sa résurrection.

Les miracles étaient, en effet, pour les simples, comme le remarque si spirituellement le critique, mais pour les simples de cœur, c'est-à-dire pour ceux qui n'étaient pas des hypocrites.

ERNEST.

« Des Pharisiens, sous apparence d'intérêt pour Jésus, vinrent lui dire qu'Antipas voulait le faire tuer. Jésus, malgré sa grande simplicité, vit le piège et ne partit pas. »

HENRI.

Le critique vient à peine de nous dire que Jésus avait du tact; maintenant le voilà redevenu simple. Mais prenons l'Évangile, qui nous expliquera pourquoi Jésus ne partit pas. « Le même jour, quelques-uns des Pharisiens vinrent lui dire : « Allez-vous-en, sortez de ce lieu, car Hérode veut vous faire mourir. » Il leur répondit : Allez dire à ce renard : J'ai encore à chasser les démons et à rendre la santé aux malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour je serai consommé par ma mort. Cependant il faut que je continue à marcher aujourd'hui et demain et le jour d'après : car il ne faut pas qu'un prophète souffre la mort ailleurs que dans Jérusalem. » (Luc, XIII. 31. 32. 33.) Voilà cette réponse, dans laquelle M. Renan trouve une grande simplicité ! pour moi, c'est une terrible et sublime prophétie....

ERNEST.

« Jésus était un étranger à Jérusalem. Entouré de pièges et d'objections, il était sans cesse poursuivi par le mauvais vouloir des Pharisiens. Au lieu de cette faculté illimitée de croire, heureux don des natures jeunes, qu'il trouvait en Galilée, au lieu de ces populations bonnes et douces chez lesquelles l'objection n'avait point d'accès, il rencontrait ici à chaque pas une incrédulité obstinée. »

HENRI.

Nous savons gré au critique de reconnaître qu'à Jérusalem Jésus ne fut pas tout à fait traité comme un chef d'école vulgaire et que la faculté de croire est un heureux don des natures jeunes. Mais nous eussions préféré qu'il ne nous rappelât pas la douceur et la bonté

de ces Galiléens qui avaient voulu jeter Jésus du haut d'un sommet escarpé. Il est vrai que M. Renan n'est pas bien fixé sur l'état moral des Galiléens ; car, outre le jugement contradictoire porté sur ce pays de Galilée et que nous avons déjà vu, j'en rencontre un autre que je ne m'explique pas mieux. Le voici : « 1° Le peuple de Galilée qui boit beaucoup de vin, qui n'est nullement doué pour l'art, qui est indifférent aux beautés de la forme, etc. » « 2° (Chez les Galiléens) la joie se spiritualise en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique, et qui crée à l'état d'imagination populaire le plus sublime idéal. » J'avoue que je ne comprends plus. Il est vrai que jusqu'ici nous avons vu souvent la même chose, et que nous n'avons guère mieux saisi la pensée de l'auteur. Et au sujet de cette incrédulité obstinée des Hiérosolymites, crois-tu qu'il n'y aura pas une petite réticence ? deux pages plus loin, nous trouvons : « Ce n'est pas que plusieurs bonnes âmes, ici comme en Galilée, ne se laissent toucher. » Mais ce n'est pas fini, continuons.

ERNEST.

« Jusque-là, Jésus avait toujours évité les grands centres, préférant, pour son action, les campagnes et les villes de médiocre importance. »

HENRI.

Remarquons d'abord, qu'en fait de grands centres, il n'y avait en Judée qu'une seule ville, et c'était Jérusalem. Or, nous y avons vu Jésus dès l'âge de douze ans, et depuis il ne manqua pas une année d'y venir. Saint Marc semble nous dire qu'il ne choisissait pas précisément les villes de médiocre importance, mais qu'il allait au contraire partout, lorsqu'il écrit : « En quelque

lieu qu'il allât soit bourgs, villes ou villages, etc. » Et M. Renan lui-même, racontant ses voyages, nous dit : « Il vit bâtir en Galilée, ou aux environs, Tibériade, Juliade, Diocésarée, Césarée, ouvrages pompeux des Hérodes. Il vit aussi probablement Sébaste, œuvre d'Hérode-le-Grand. (Malgré cela, il resta toujours près de la nature, et ne sortit pas du cercle d'idées qu'il s'était fait dans les villages galiléens.)... Il alla à Césarée de Philippe, on le vit à Tyr et à Sidon. A Césarée, il vit la fameuse grotte du Panion où l'on plaçait la source du Jourdain; il put admirer le temple de marbre qu'Hérode fit élever près de là en l'honneur d'Auguste; il s'arrêta probablement devant les statues votives à Pan, aux Nymphes, à l'Écho de la grotte, que la piété entassait déjà à ce bel endroit », (et malgré cela encore, Jésus n'apprit rien dans ses voyages). Eh! bien, non-seulement tout ceci est essentiellement contradictoire, mais encore une grande partie est d'une fausseté rigoureuse. M. Renan n'a trouvé dans aucun livre que Jésus ait vu la grotte de Panion, et qu'il se soit arrêté devant les statues de Pan, des Nymphes et de l'Écho.

Ce que nous savons encore, c'est que, dans aucun de ses voyages, le Sauveur n'a été considéré comme un simple voyageur. Partout les peuples accouraient en foule, et partout il a marqué son passage par de nombreux miracles.

ERNEST.

« N'ayant nulle idée du monde, il lui échappait sans cesse des naïvetés qui à Jérusalem pouvaient paraître singulières. »

HENRI.

Jésus avait donc perdu son tact ordinaire, son ex-

quise finesse, sa fine raillerie, son beau génie, etc. ? Voici cependant ce que dit M. Renan au sujet de ses prédications à Jérusalem : « Il dut se faire controversiste, juriste, exégète, théologien... En général, il se tirait d'embarras avec beaucoup de finesse;... ses conversations, d'ordinaire pleines de grâce, devinrent un feu roulant de disputes, une suite interminable de batailles scolastiques;... sa forte éloquence se retrouvait chaque fois qu'il s'agissait de combattre l'hypocrisie;... il s'adresse toujours à la finesse du sentiment moral;... il n'est disputeur que quand il argumente contre les Pharisiens, l'adversaire le forçant, comme cela arrive presque-toujours, à prendre son propre ton;... du même coup il tranche le texte et les commentaires. » Eh ! bien, malgré cela, M. Renan veut nous faire croire qu'il lui échappait sans cesse des naïvetés.

ERNEST.

« Marie-Madeleine plaisait à Jésus par une sorte de langueur et par ses instincts spéculatifs très-développés. »

HENRI.

Les sarcasmes du critique n'atteindront jamais ni la pureté de Marie-Madeleine, ni la divinité du Christ. Nous savons que Jésus aimait Marie, parce que Marie aimait Jésus et avait foi en ses paroles. M. Renan a beau souffler sur cet amour, il ne parviendra pas à le salir.

ERNEST.

« Un jour un groupe de Pharisiens et d'Hérodiens s'approcha de lui et, sous apparence d'un zèle pieux : « Maltre, lui dirent-ils, nous savons que tu es véridique, et que tu enseignes la voie de Dieu sans égard

pour qui que ce soit. Dis-nous donc ce que tu penses ; est-il permis de payer le tribut à César ? » La réponse de Jésus fut admirable. Il se fit montrer l'effigie de la monnaie : « Rendez, dit-il, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ; mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et qui a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation.

HENRI.

M. Renan envisage les choses comme il lui plaît. Déjà, à propos de cette réponse admirable, il a dit : « Établir en principe que le signe pour reconnaître le pouvoir légitime est de regarder la monnaie, proclame que l'homme parfait paie l'impôt par dédain et sans discuter. C'était détruire la république à la façon ancienne, et favoriser toutes les tyrannies. Le christianisme, en ce sens, a contribué à affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen, et à livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis. » Qui aurait pu croire que deux jugements si diamétralement opposés, pussent émaner du même homme, et se rencontrer dans le même livre au sujet du même mot ?

M. Renan a sans doute oublié que, pour faire un ouvrage parfait, deux choses sont indispensables : 1° une composition exacte ; 2° une révision scrupuleuse et approfondie.

ERNEST.

« Parfois, Jésus laissait percer, contre ses ennemis, un ressentiment sombre. »

HENRI.

Crois-tu que M. Renan n'ait pas déjà détruit cette accusation ? Écoute-le : « Sa prédication était suave et douce, toute pleine de la nature et du parfum des champs.. Jésus désirait, qu'à son exemple, les messagers de la bonne nouvelle rendissent leur prédication amicale par des manières bienveillantes et polies... Jésus défendait la moindre parole dure. » M. Renan oublie sans doute que Jésus nous a toujours été présenté sous la figure d'un agneau à cause de sa douceur.

ERNEST.

« Déjà, à diverses reprises, Jésus avait parlé à ses disciples de ses souffrances futures, et ils l'avaient écouté à contre-cœur. Il prit enfin la parole, et ne leur cachant plus ses pressentiments, il les entretint de sa fin prochaine... Cette sanglante perspective les troubla. Pour lui, il se confirmait dans la pensée que sa mort sauverait le monde. Le malentendu entre lui et ses disciples devenait à chaque instant plus profond. »

HENRI.

Outre qu'il y a injustice à appeler pressentiment la connaissance que Jésus avait de sa Passion, il est absolument faux qu'il y ait eu malentendu entre lui et ses disciples ; car voici ce qui se passa, au rapport de St Matthieu et de St Marc : « Mais Pierre insistant encore davantage : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point, et tous les autres en dirent autant. »

« L'homme qui est volontairement injuste est atroce. »

ERNEST.

« Jésus arriva le sixième jour avant la Pâque à Bétha-

nie, et descendit dans la maison de Lazare, Marthe et Marie ou de Simon le Léproux... On lui fit un grand accueil... Marie entra pendant le dîner, portant un vase de parfum qu'elle répandit sur les pieds de Jésus, elle cassa ensuite le vase; enfin, poussant le témoignage de son culte à des excès jusque-là inconnus, elle essuya, avec ses longs cheveux, les pieds de son maître. La maison fut remplie de la bonne odeur du parfum. Judas de Kérioth calcula tout de suite combien le parfum aurait pu être vendu et ce qu'il eût rapporté à la caisse des pauvres. Ce sentiment affectueux qui semblait mettre quelque chose au-dessus de lui, mécontente Jésus; il aimait les honneurs, car les honneurs servaient à son but et établissaient son titre de fils de David. Aussi quand on lui parla de pauvres, il répondit assez vivement: « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. » Et s'exaltant, il promit l'immortalité à cette femme qui, en ce moment critique, lui donnait un gage d'amour.

HENRI.

Que dire en présence de telles interprétations des plus beaux passages de l'Évangile? Est-ce là ce Christ en marbre blanc que M. Renan promet au public? Ce Christ taillé dans un bloc sans tache, ce Christ simple et pur comme le sentiment qui le créa? Laissons le critique se débattre dans son accès de folie, et contentons-nous de savoir que la vérité est éternelle, qu'on peut la méconnaître et l'outrager, mais qu'on ne saurait l'anéantir.

ERNEST.

« L'Évangéliste Jean voudrait faire de Judas de Kérioth un voleur, un incrédule depuis le commencement, ce qui n'a aucune vraisemblance. On aime mieux croire à

quelque sentiment de jalousie , à quelque discussion intestine. La haine particulière que Jean témoigne contre Judas confirme cette hypothèse. »

HENRI.

M. Renan s'éténue à dire que St Jean haïssait Judas et que sa haine était antérieure à la trahison de ce misérable. Il lui est moins difficile de croire à la haine de St Jean qu'à la culpabilité de Judas. Et cependant il est remarquable que de tous les Évangélistes St Jean est celui qui passe le plus rapidement sur le crime de Judas. Ce sont St Matthieu, St Marc et St Luc, et non pas St Jean, qui racontent tous les détails affreux de sa trahison, tels que : la recommandation aux juifs de se saisir de Jésus et de l'emmener sûrement, la salutation et le baiser, les circonstances du suicide, etc... Mais St Jean gêne le critique ; cet Évangéliste est trop précis ; il prouve trop contre la *Vie de Jésus* de M. Renan.

Ce qu'il y a de très-notable dans la *Vie de Jésus*, c'est le soin que prend le critique, et le mal qu'il se donne pour défendre Judas, Pilate et les juifs.

Judas n'est pas un coupable. « D'un cœur moins pur que les autres, il aura pris, sans s'en apercevoir, les sentiments étroits de sa charge (il était trésorier) : par un travers fort ordinaire dans les fonctions actives, il en sera venu à mettre les intérêts de la caisse au-dessus de l'œuvre à laquelle elle était destinée. L'administrateur aura tué l'apôtre. » Voilà tout.

Pilate était un honnête homme qui aima mieux faire crucifier Jésus que de s'exposer à perdre sa place : rien n'est plus naturel. « Les juifs, dit M. Renan, le détestaient ; ils le trouvaient dur, méprisant, emporté, ils l'accusaient de crimes invraisemblables. » Mais qu'est-

ce que cela prouve ? Est-ce que ces gens qui vivaient du temps de Pilate avaient pour l'apprécier (les lumières de M. Renan ?

Et quant aux juifs eux-mêmes, pourquoi faire retomber sur eux le crime de leurs pères ? Il est vrai que les anciens ont crucifié le Messie, qu'ils ont soulevé l'univers entier contre ses disciples, qu'ils ont armé les empereurs de Rome contre l'Église naissante, qu'ils ont lapidé St Étienne, qu'ils ont massacré les deux Jacques auxquels ils reconnaissaient de grandes vertus, qu'ils ont livré St Pierre et St Paul entre les mains des Romains pour qu'ils les fissent mourir, qu'ils avaient, avant tout cela, tué quelques prophètes. Il est vrai encore qu'ils avaient demandé que le sang de Jésus retombât sur eux et sur leurs enfants. M. Renan reconnaît que « si jamais crime fut le crime d'une nation, ce fut la mort de Jésus. » Mais qu'importe tout cela ? Est-ce que Judas, Pilate et les juifs peuvent être coupables, du moment qu'ils ont su plaire à M. Renan ? certainement, non. Jésus seul et St Jean ont eu tous les torts : cela te paraît étrange ? Eh bien ! pour que M. Renan ait raison, il faut qu'il en soit ainsi.

ERNEST.

« Une grande tristesse paraît, en ces dernières journées, avoir rempli l'âme, d'ordinaire si gaie et si sereine de Jésus... Ce qu'il y a de certain, c'est que durant ses derniers jours, le poids énorme de la mission qu'il avait acceptée, pesa cruellement sur Jésus. La nature humaine se réveilla un moment. La terreur, l'hésitation s'emparèrent de lui et le jetèrent dans une défaillance pire que la mort. L'homme qui a sacrifié à une grande *idée son repos* et les récompenses légitimes de la vie,

éprouve toujours un moment de retour triste, quand l'image de la mort se présente à lui pour la première fois, et cherche à lui persuader que tout est vain. Peut-être quelques-uns de ces touchants souvenirs que conservent les âmes les plus fortes et qui par moments les percent comme un glaive lui vinrent-ils à ce moment ? Se rappela-t-il les claires fontaines de la Galilée où il aurait pu se rafraîchir ; la vigne et le figuier sous lesquels il aurait pu s'asseoir ; les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer ? Maudit-il son âpre destinée qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres ? Regretta-t-il sa trop haute nature, et, victime de sa grandeur, pleura-t-il de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth ? On l'ignore. »

HENRI.

Voilà une série de blasphèmes comme jamais je n'en avais soupçonné. L'homme le plus pervers et le plus immoral pourrait-il se défendre d'un profond sentiment de dégoût à la lecture de cette tirade dont la bassesse et l'indignité se soutiennent si ignominieusement ? Peut-on avoir l'audace, après tant d'insultes, de vouloir relever celui sur lequel on a déversé tant de fiel corrompu ? L'Homme-Dieu maudissant son âpre destinée et regrettant les filles dont il aurait pu se faire aimer !... Mais pourquoi m'emporter ainsi ? Ne devais-je pas m'attendre à tout ? M. Renan ne nous y avait-il pas préparé, en disant dans ses études d'histoire religieuse : « Le blasphème se comprend et même s'excuse, dans des temps où la science n'étant pas libre, le penseur se venge des entraves qu'il subit par un respect ironique et par des secrètes colères. » Et après cela, il dit, dans son avertissement : « La sincérité scientifique ne connaît pas les men-

songes prudents. » Certes, nous sommes loin de reprocher au critique la prudence de ses mensonges, nous les trouvons au contraire sans réserve et pleins d'impudence. Le croirais-tu ? malgré tout cela, M. Renan reconnaît qu'il serait funeste de prêcher au peuple l'irréligion, et il dit qu'il reste un seul parti qui est celui de lui tout dire. Eh bien ! c'est ce parti que nous prenons, et nous lui disons : Peuple, on te trompe, on se moque de toi et de tes pères, on t'insulte, on te conduit à ta ruine, prends garde !..

Mais voici ce qui se passa au Jardin de Gethsémani : « Jésus dit à Pierre et aux deux fils de Zébédée : Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi. » Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez » (Matthieu.) — « Mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de moi ; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non la mienne. » (Marc) — « Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi ; néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. » Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier (Luc).

Très-certainement Jésus a souffert, car il était homme ; mais il était Dieu en même temps, et s'il a pu être atteint par la douleur dans sa nature humaine, son essence divine l'a préservé des regrets du monde. Il n'a pu reculer devant le sacrifice qu'il s'était imposé volontairement, et si son âme a été triste, c'est bien plus à cause de l'ingratitude des hommes qu'il connaissait qu'à cause de la vie qu'il abandonnait. Mais en même temps que sa nature humaine le soumettait à toutes les angoisses de la mort,

sa nature divine se révélait tout entière, et la divinité venait au secours de l'humanité. Aussi, loin de s'abandonner aux pensées mondaines que le critique n'a pas rougi de lui supposer, il n'entrevoit que le royaume de son Père qui est le sien, et il le demande pour ses disciples et pour ceux qui croiront en lui : « Mon Père, dit-il, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé, et vous, mon Père, glorifiez-moi donc aussi maintenant en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les séparant du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Mais maintenant je viens à vous, et je dis ceci, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde. Sanctifiez-les dans la vérité : votre parole est la vérité même. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole : afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même en moi afin que le monde croie que vous m'avez envoyé... Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi,

afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point connu, mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois moi-même en eux » (Jean XVII).

Cette prière donne à M. Renan un démenti qui n'admet aucune réplique.

ERNEST.

« Quant à Jésus, on est porté à croire qu'il connaissait la trahison de Judas, et qu'il se doutait du sort qui l'attendait. »

HENRI.

Il est certain, au contraire, que Jésus savait positivement ce qui l'attendait. Les quatre Évangélistes sont unanimes pour le dire, et, dans le premier Évangile, il annonce à ses disciples tout ce qui doit lui arriver, en ces termes : « Nous allons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils afin qu'ils le traitent avec moquerie et qu'ils le fouettent et le crucifient, et il ressuscitera le troisième jour (Mathieu.) »

ERNEST.

« Nul doute que l'amour tendre dont le cœur de Jésus était rempli pour la petite église qui l'entourait, n'ait débordé à ce moment. Il eut un mot pour chacun de ses amis. Deux d'entre eux, Jean et Pierre, surtout, fu-

rent l'objet de tendres marques d'attachement, puis s'adressant à tous : « Je vous donne un commandement nouveau, disait-il, c'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

HENRI.

Ceci est absolument vrai ; bien plus, s'adressant aux filles de Jérusalem, il leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais plutôt sur vous et sur vos enfants » (Luc.) C'est encore pendant son dernier séjour à Jérusalem qu'il se retirait tous les soirs à Béthanie, et que là, d'après M. Renan lui-même, « au sein d'une pieuse amitié, Jésus oubliait les dégoûts de la vie publique. C'est du haut de sa croix qu'il confie sa mère à Saint Jean, etc... » Eh ! bien, tout cela n'arrête pas M. Renan, et il dit : « Jésus prêcha hardiment la guerre à la nature, la totale rupture avec le sang... Dans ses accès de rigueur, il allait jusqu'à supprimer la chair ; ses exigences n'avaient pas de bornes. Méprisant les limites de la nature de l'homme, il voulait qu'on n'existât que pour lui, qu'on n'aimât que lui seul. Il était, si on peut le dire, totalement hors de la nature ; la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient plus aucun sens pour lui. » Tu vois que le critique ne sort jamais du cadre qu'il s'est tracé. Il craindrait, s'il ne détruisait pas ce qu'il vient de dire, de n'être plus conséquent avec lui-même. Il est vrai que son livre n'y perdrait pas beaucoup.

ERNEST.

« Jean qui pouvait converser avec Jésus sans être entendu, lui demanda le mot de l'énigme (qui devait le trahir). Jésus, n'ayant que des soupçons, ne voulut prononcer aucun nom ; il dit seulement à Jean de bien re-

marquer celui à qui il allait offrir du pain trempé ; en même temps Jésus trempa du pain et l'offrit à Judas. Jésus adressa à Judas quelques paroles qui renfermaient un sanglant reproche. »

HENRI.

Ce soupçon ne devait pas être bien éloigné de la certitude, puisque le Sauveur frappa si juste en lui offrant le pain trempé, et surtout lorsque Judas lui demandant : « Maître, est-ce moi ? Jésus lui répondit : vous l'avez dit » (Math. XXIV-25.) Quant aux paroles que Jésus lui adressa, les voici : « Faites au plus tôt ce que vous faites » (Jean XIII-27.)

Le critique ne peut pas admettre que Jésus-Christ a connu sa Passion et les circonstances qui devaient la précéder et la suivre. Il est obligé de dire cependant qu'il les soupçonnait.

ERNEST.

« Il semble que vers la fin de la soirée les pressentiments de Jésus gagnèrent les disciples. Tous sentirent qu'un grave danger menaçait le Maître, et qu'on touchait à une crise. Un moment, Jésus songea à quelques précautions et parla d'épées. Il y en avait deux dans la compagnie : « C'est assez » dit-il.

HENRI.

Rien n'est plus faux que ces prétendues précautions dont parle le critique. Notre Seigneur comprenant que les disciples n'entraient pas dans sa pensée, leur dit : « Assez sur ce sujet », et il passa à d'autres discours. Du reste avait-il besoin d'épées lui dont le regard renverse les soldats qui viennent pour le prendre ? « Lors donc

que Jésus leur eût dit : « C'est moi », ils reculèrent et tombèrent par terre » (Jean XVIII-6.) Mais M. Renan a un but : c'est de faire croire que la mort du Sauveur n'a pas été volontaire, et partant, qu'elle est sans mérite.

ERNEST.

« Céphas, plein de cœur, et se croyant sûr de lui-même, jura qu'il irait en prison avec lui et à la mort. Jésus, avec sa finesse, lui exprima quelques doutes. »

HENRI.

Je passe sur la finesse de Jésus à ce moment suprême; mais voici ce que M. Renan appelle des doutes : Jésus dit à Pierre : « Avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois » (Math., Marc, Luc.) N'est-ce pas là plutôt une affirmation très-positive ?... Je le répète : règle générale ; M. Renan doute de la vérité, affirme le mensonge et nie ce qui est bon.

ERNEST.

« Selon une tradition, Jésus aurait trouvé un appui dans la propre femme du procureur. Celle-ci avait pu entrevoir le doux Galiléen de quelque fenêtre du palais. Peut-être le revit-elle en songe, et le sang de ce beau jeune homme qui allait être versé, lui donna-t-il le cauchemar ? »

HENRI.

La femme de Pilate fit, en effet, dire à son mari : « Ne décides rien, dans ton intérêt et dans celui de ce juste, car j'ai souffert beaucoup aujourd'hui pendant mon sommeil à cause de lui. » N'est-ce pas une indignité de trouver dans ces paroles autre chose que la crainte de

voir condamner un innocent?... Mais je l'ai déjà dit : Une âme basse suppose toujours de vils motifs aux actions les plus nobles.

ERNEST.

« Mais la grande équivoque qui avait fait la force de Jésus et qui après sa mort devait constituer sa royauté, le perdit. Idéaliste, c'est-à-dire ne distinguant pas l'esprit de la matière, Jésus ne rassura jamais complètement les puissances de la terre... Jésus n'est pas un spiritualiste, il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. »

HENRI.

M. Renan a admiré plusieurs paroles du Sauveur qu'il a trouvées d'un spiritualisme accompli. Il nous a dit que c'était son parfait idéalisme qui le sauvait et le distinguait des agitateurs de son temps et de tous les siècles. Maintenant il n'en est plus rien : c'est son idéalisme qui le perd. Et Jésus qui ne distinguait pas l'esprit de la matière, et qui n'avait pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, s'avisa un jour de dire à ses disciples : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent pas tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut envoyer au supplice l'âme et le corps » (Mathieu.) Une autre fois, s'adressant aux Saducéens : « N'avez-vous pas lu ce que Moïse dit, en parlant du buisson ardent, qu'il entendit la voix de Dieu disant : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, parce que tous sont vivants devant lui » (Math. Luc.)

Il est donc clair que Jésus savait distinguer l'âme d'avec le corps, et que M. Renan est encore une fois dans l'erreur.

ERNEST.

« Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés (de Jésus) l'insultaient aussi. »

HENRI.

Est-ce que ceux-ci auraient pareillement refusé le breuvage des condamnés vulgaires et auraient voulu quitter la vie dans la parfaite clarté de leur esprit ? C'est ce que le critique omet de dire... Cependant, un des deux voleurs, au moins, ne l'insultait pas, car il disait à l'autre : « N'avez-vous donc point de crainte de Dieu, non plus que les autres, vous qui vous trouvez condamné au même supplice ? Encore pour nous, c'est une justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Et il disait à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume. » Et Jésus lui répondit : « En vérité, je vous le dis : vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis » (Luc.)

ERNEST.

« Ses disciples avaient fui. Mais ses fidèles amies de Galilée qui l'avaient suivi à Jérusalem, ne l'abandonnèrent pas. Marie Cléophas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de Khouza, Salomé, d'autres encore se tenaient à une certaine distance et ne le quittaient pas des yeux. »

HENRI.

Ici le critique a soin de ne parler ni de la présence de la mère du Sauveur, ni de celle du disciple bien-aimé. Et cela, afin d'échapper à ces paroles du Christ : « Femme, voilà votre fils », paroles qui prouvent d'une manière incontestable que Jésus n'avait ni frères, ni sœurs.

ERNEST.

« Un écriteau était attaché au haut de la croix portant en trois langues, en hébreu, en grec et en latin : « Le Roi des juifs. »

HENRI.

J'ai eu le bonheur de voir et de vénérer cet écriteau qu'on conserve religieusement au monastère de Sainte-Croix en Jérusalem, à Rome. Il est encore très-aisé d'y reconnaître qu'on avait écrit dessus, en hébreu, en grec et en latin : « Jésus de Nazareth, Roi des juifs » et non pas : « Le Roi des juifs. »

ERNEST.

« L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette longue agonie... Tout porte à croire qu'une syncope ou la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur, amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Tout à coup, il poussa un cri terrible, sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira. »

HENRI.

Je croyais qu'une syncope était toujours précédée d'une faiblesse ou d'un malaise quelconque, et qu'il était impossible de pousser un cri terrible immédiatement avant de mourir d'une syncope. Il est vrai que les Évangélistes disent tous qu'il poussa « un grand cri » et non pas « un cri terrible ». Au lieu donc d'attribuer cette mort subite à la complexion délicate du Sauveur, attribuons-la plutôt à ce que M. Renan ne croit pas, c'est-à-dire à un miracle qui devait vérifier cette prophétie : « Vous ne briserez aucun de mes os. »

En effet, comme c'était la veille du sabbat, pour que les condamnés ne restassent pas en croix, ce jour-là,

on rompit les jambes aux deux voleurs qui étaient crucifiés à ses côtés. Mais, étant venus à Jésus, ils virent qu'il était mort et ne le touchèrent point.

ERNEST.

« Repose maintenant dans ta gloire, ta divinité est fondée. Au prix de quelques heures de souffrance qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté la la plus complète immortalité. »

HENRI.

Et depuis quand fonde-t-on une divinité, comme on fonde un empire ? Sommes-nous revenus au temps où l'on faisait des dieux ? Est-ce là le progrès ? L'auteur oublie sans doute que la divinité n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Et quand il nous dit que la grande âme de Jésus n'a pas été atteinte et, qu'au prix de quelques heures de souffrances, il a acheté la plus complète immortalité, il oublie aussi qu'il nous a dit « qu'à Jérusalem il souffrit plus qu'au Golgotha, que le poids de la mission qu'il avait acceptée pesa cruellement sur Jésus ; que la terreur et l'hésitation s'emparèrent de lui ; qu'il eut une agonie du désespoir, qu'il regretta peut-être les filles de son village et de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth, etc... » Mais est-ce qu'on doit se souvenir de ce qu'on a écrit une fois ? Il fallait bien à la fin de ce chapitre quelques phrases émouvantes.

ERNEST.

« Les pays grecs et romains n'entendirent pas parler de lui ; son nom ne figure que cent ans plus tard dans les auteurs profanes. »

HENRI.

Un fait d'une très-grande importance prouve que le critique n'a pas bien consulté les auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que Tibère proposa au Sénat romain d'accorder les honneurs divins à Jésus-Christ. Or, Tibère vivait du temps même de Jésus, et non pas cent ans après.

ERNEST.

« Grâce à Jésus, les droits de la conscience soustraits à la loi politique, sont arrivés à constituer un pouvoir nouveau, le « pouvoir spirituel. » Le pouvoir a menti plus d'une fois à son origine : durant des siècles, les évêques ont été des princes, et le Pape a été un roi. »

HENRI.

Voici ce qui inquiète M. Renan : c'est que le Pape soit roi, et que les évêques soient des princes. Parce qu'il y a chez eux plus de garanties de vertus et de talents que chez les autres hommes, il faudrait les bannir de la société. Il faudrait au moins qu'ils n'eussent aucun empire sur les masses, parce qu'ils pourraient les rendre meilleures, et c'est ce que la philosophie ne veut pas. Vous voudriez, n'est-ce pas, que parce que le Pape et les évêques sont les représentants de Dieu sur la terre, ils fussent méprisés et traités comme l'a été Jésus-Christ lui-même ? Et vous appelleriez cela du progrès ? C'est en le renouvelant que vous voudriez qu'on fit oublier le crime des juifs ?

De tout temps, lorsqu'on a voulu témoigner à un prince du respect, du dévouement ou de l'amitié, lorsqu'on a voulu l'honorer, on a traité ses ambassadeurs le plus magnifiquement possible. Vous voulez honorer

Dieu, et vous défendez qu'on ait de la considération pour ceux qui le représentent. Heureusement, pour l'humanité, que d'autres ne pensant pas comme M. Renan, ont cru devoir élever le Vicaire de Jésus-Christ à la plus haute puissance. Persuadés, dans leur sagesse, que Dieu est le maître de toutes choses, ils ont pensé qu'on ne saurait jamais lui rendre de trop grands honneurs dans la personne de ses apôtres. Et ceux-là, n'en déplaise au critique, ont agi non-seulement avec piété, mais avec ce qu'on appelle la raison. Oui, ils ont compris que tous les royaumes de la terre, appartenant à Dieu, c'était justice de faire hommage à son Vicaire du plus beau de ces royaumes. Ils l'ont fait, et le monde entier les en a bénis. Vous avez beau exhaler vos secrètes colères, vous ne parviendrez jamais à nous persuader qu'un Constantin et un Charlemagne ont été des insensés ! Les plus grands ennemis de l'Église n'ont jamais osé attaquer les actes par lesquels ils conférèrent au Pape ses biens et ses pouvoirs. Voltaire, lui-même, reconnaît la nécessité absolue de la puissance temporelle et de l'indépendance du Souverain Pontife, lorsqu'il se plaint que les Papes d'Avignon étaient trop dépendants des rois de France et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité.

Le président Hénault, dont l'opinion n'est certainement pas sans valeur, a dit : « Le Pape ne doit plus être comme dans les commencements le sujet de l'empereur. Depuis que l'Église s'est répandue dans tout l'univers, il a à répondre à tous ceux qui y commandent et, par conséquent, aucun ne doit lui commander. La religion ne suffit pas pour imposer à tant de souverains, et Dieu a justement permis que le Père commun de tous les fidèles entretint par son indépendance le respect qui lui

est dû. Il est bon que le Pape ait la propriété d'une puissance temporelle, en même temps qu'il a l'exercice de la spirituelle. »

Une chose qu'on ne saurait contester, c'est que le gouvernement des Papes a toujours maintenu l'équilibre européen ; c'est que, de tous les gouvernements, il a toujours été celui qui a le plus fait pour la civilisation et pour le bien-être du monde entier. « Les missions, dit Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. »

Les biens de l'Église ne proviennent ni de la guerre, ni de l'usurpation ; ce ne sont pas des provinces annexées par droit de conquête et qu'on puisse distraire par la force des armes ; ce sont des dons volontaires faits à l'Église. Ainsi, outre de nombreuses rentes, l'empereur Constantin donna à la seule basilique de Latran 1,000 marcs d'or et 3,000 marcs d'argent ; il assura le Pape dans son autorité et s'étant retiré à Constantinople, il lui céda la souveraineté de Rome. Les empereurs et les rois lombards augmentèrent ce noyau formé par Constantin, et des donations et testaments particuliers vinrent encore l'accroître. Pepin, puis son fils Charlemagne, ajoutèrent à ces dons ; ils confirmèrent l'Église dans ses biens et reconnurent la royauté du Pape. A cet empire déjà établi furent faits de nouveaux présents dont un des plus considérables est celui de la comtesse Mathilde, sous Grégoire VII.

Or, je dis qu'enlever au Pape ses provinces, ses terres ou ses rentes, c'est non-seulement faire outrage à la mémoire de ces personnes illustres qui avaient certainement le droit de disposer de leurs biens ; non-seulement c'est fouler aux pieds toutes les lois qui assurent

la propriété, mais c'est voler et dépouiller la chrétienté tout entière et surtout les pauvres de Jésus-Christ; car, ici, la calomnie tombe devant les faits. Nul gouvernement ne consacre autant de fonds au soulagement des pauvres que le gouvernement du Pape. Il est prodigieux de voir encore, dans ces temps déplorables, subsister, à Rome, tant d'établissements de bienfaisance et d'hôpitaux où les malheureux de tous les pays et de toutes les croyances reçoivent des soins qui certainement leur seraient refusés ailleurs. Honneur donc à ce gouvernement qui panse toutes les plaies et qui soulage toutes les misères !

Écoutez le témoignage du protestant Addison : « Le Pape, dit-il, est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu, parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience, qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple, et n'est embarrassé ni de femmes ni d'enfants. »

Et ceci n'étant pas douteux, le Pape remplit, au plus haut degré, toutes les conditions nécessaires pour faire un bon prince.

Si on me disait, maintenant, que tous les Papes n'ont pas été parfaits, je répondrais que si quelques Papes ont été vicieux, faibles ou imprudents, il serait ridicule d'attribuer leurs vices, leurs faiblesses ou leurs imprudences, à la tiare ou au siège apostolique. En tous cas, la vie de ces papes se perd facilement dans le grand nombre de ceux qui ont ébloui le monde par l'éclat de leurs vertus et la transcendance de leur génie. Qu'on m'indique, dans tout l'univers, un trône qui ait été occupé avec autant de sagesse et de gloire que celui de Rome catholique !...

Mais il est remarquable que la Providence a toujours

veillé sur le siège de Pierre d'une manière visible. Elle a toujours permis que l'Église fût en paix sous les mauvais Papes, tandis qu'elle a constamment suscité des hommes sublimes pour les jours d'orage. Voyez en effet sous Alexandre VI : l'Église n'a ni schisme, ni hérésie à combattre. Un Nestorius parait, Saint Célestin est là pour s'opposer à ses erreurs. Eutychés prêche sa doctrine, Saint Léon-le-Grand la combat ; aux temps les plus difficiles de l'Église, Saint Grégoire-le-Grand rétablit l'ordre et la paix. Dernièrement nous trouvions Pie VII avec toutes ses vertus, et aujourd'hui le monde entier tombe en admiration devant S. S. Pie IX.

Mais c'est moins le Pape que la religion qu'on veut abolir, et on sait qu'en frappant le pasteur, les brebis sont plus facilement dispersées.

Quant à nous, catholiques, nous savons que la souveraineté temporelle est indispensable au Pape, pour l'indépendance de sa mission. Voyez en effet l'histoire des patriarches de Constantinople, dont l'autorité des empereurs à laquelle ils étaient trop soumis les a tant de fois rendus hérétiques. Voyez cette Pologne des martyrs où ceux qui ne veulent pas apostasier sont mis à mort !... Eh ! bien, qu'il prenne à quelques souverains de l'Europe la fantaisie de se conduire comme le czar de Russie, et vous aurez une juste idée de ce qu'on pourrait faire d'un Pape qui ne serait pas roi...

Ah ! il ne faut pas que le Pape soit un roi et que les évêques soient des princes !

Vous admettez qu'un préfet se rende à l'audience de son ministre avec une voiture attelée de quatre chevaux, et vous trouvez souverainement ridicule qu'un cardinal n'aille pas à pied faire visite au Roi des rois et des empereurs. Vous trouvez très-naturel et très-convenable

qu'un écrivain se mette en habit noir et en gants glacés pour aller compter avec son éditeur, et vous voudriez qu'un évêque se couvrit de haillons pour se présenter devant le Maître de l'univers. Vous lèveriez respectueusement votre chapeau devant l'homme qui porterait un habit plus ou moins galonné, et vous resteriez fièrement, la tête couverte, devant Celui qui vous donne le pain et la vie de chaque jour. Si le fermier qui vous paie et que vous exploitez, manquait d'égards à l'un de vos intendants, vous le chasseriez ignominieusement de vos terres, et, sans crainte, ni remords, vous insultez, dans la personne de ses ministres, Dieu que vous ne payez pas et qui, cependant, vous laisse jouir de tous ses biens dont, comme l'autre, vous n'êtes que le fermier.

Ah ! tiens, je m'arrête ; il y a de ces pensées qui font mal à poursuivre.

ERNEST.

• On était le disciple de Jésus, non pas en croyant ceci ou cela, mais en l'aimant. •

HENRI.

M. Renan nous a dit cependant : « Son œuvre (de Jésus) n'étant pas une œuvre de raison, ce qu'il exigeait le plus impérieusement, c'était la foi. » Accorde ces deux affirmations, si tu le peux. Mais Jésus lui-même disait : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé ; la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle (Jean.) Il est donc clair que Jésus voulait qu'à l'amour on joignît la foi.

ERNEST.

« Jésus supprime les intermédiaires entre l'homme et son Père. »

HENRI.

Où M. Renan a-t-il vu cela ? Écoutons Jésus parlant à ses disciples : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise, et quiconque me méprise méprise aussi celui qui m'a envoyé » (Math., Luc, Jean.) Pourquoi le Sauveur ordonne-t-il à ces mêmes disciples de baptiser toutes les nations ? Pourquoi leur donne-t-il le pouvoir de remettre et de retenir les péchés ? N'est-ce pas, au contraire, pour établir un intermédiaire entre lui et les fidèles ? De quel droit le critique donne-t-il un démenti aux paroles du Christ ? quel est son but en produisant ces mensonges ? Ce sont les prêtres qui le troublent. Il n'en veut plus, parce qu'il y en a de mauvais. Mais il y a eu un Judas parmi les disciples de Jésus. Et est-ce celui-là qu'on a proposé au monde comme modèle ? Est-ce à celui-là que Jésus a confié ses brebis ? Il y a aussi de mauvaises mères, mais est-ce une raison suffisante pour dire qu'en général les mères sont mauvaises ? Et cela prouve-t-il qu'il ne faille pas reconnaître qu'il y a chez les mères de famille une puissance d'amour et de dévouement qu'on ne saurait rencontrer ailleurs ? Pourquoi la plus simple faute d'un prêtre fait-elle tant de bruit et nous paraît-elle un crime ? C'est parce qu'en général le prêtre est bien meilleur que nous ne voulons nous l'avouer. C'est parce que nous sommes si accoutumés à le voir marcher droit qu'il ne nous semble pas possible que le prêtre puisse faillir. Aucune vertu, aucune bonne œuvre, au contraire, ne nous étonne de la part du prêtre ; il nous semble qu'il soit

dans sa nature de faire le bien. En un mot, nous avons tellement conscience de la valeur personnelle du prêtre, que nous ne pouvons pas nous habituer à penser qu'il est soumis aux mêmes exigences naturelles que le reste des hommes. Aussi tout ce qu'il fait d'humain nous paraît extraordinaire. Qu'un prêtre s'avise de fumer dans la rue, on s'en entretiendra pendant un mois; mais qu'un jeune homme du monde déshonore une jeune fille, à peine si ses voisins en auront connaissance. On a beau vouloir noircir le prêtre, son caractère le distinguera toujours du commun des hommes, et la conscience humaine ne cessera jamais de lui rendre témoignage.

ERNEST.

« De même, si Jésus revenait parmi nous, il reconnaîtrait pour ses disciples, non ceux qui prétendent le renfermer dans quelques phrases de catéchisme, mais ceux qui travaillent à le continuer. »

HENRI.

Je ne suis pas du tout de l'avis du critique, et jamais on ne me persuadera que si Jésus revenait parmi nous, il renierait St Jérôme et St Augustin, pour appeler à lui le docteur Strauss et M. Renan.

ERNEST.

« Les écrits des Évangélistes sont pleins d'erreurs et de contre-sens. »

HENRI.

S'il en était ainsi, je serais porté à croire que M. Renan qui, comme nous l'avons vu, dans son livre, est très-fort en médecine, a voulu faire une expérience homœopathique, c'est-à-dire que traitant les semblables

par les semblables, il aurait voulu substituer à une folie latente, une folie patente. Mais il restait une chose à obtenir, c'est la disposition de la maladie substituée qui persiste dans des proportions effrayantes, ce qui prouverait qu'il a abusé des *infinités petits* !...

En attendant qu'il trouve l'antidote, c'est-à-dire la raison et la vérité, J.-Jacques Rousseau, qui n'est pas suspect, va lui prouver qu'il s'est trompé dans son diagnostic. « J'avoue, dit l'auteur paradoxal du *Contrat social*, que la majesté des Écritures m'étonne. La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes, avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit ! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation !... Mais où Jésus avait-il appris parmi les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora un peuple tout matériel... La mort de Socrate philosophant avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie

pour ses bourreaux acharnés. Oui , si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir : non , ce n'est pas ainsi que l'on invente , et les faits de Socrate , dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton , ni cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands , si frappants , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ! »

Telle est l'appréciation de Jean-Jacques... C'est pourtant dans cet Évangile que M. Renan trouve tant d'erreurs et de contre-sens. C'est ainsi « qu'il efface les dissonances pour ne plus songer qu'à la poésie et à l'édification qui abondent en ces vieux écrits. » C'est ainsi « qu'il aperçoit la nuance la plus fine et la plus juste du vrai. »

ERNEST.

« Jésus n'a pas été impeccable. Aucun ange de Dieu ne l'a conforté ; aucun Satan ne l'a tenté. »

HENRI.

Le critique affirme ceci avec trop d'assurance pour que ce ne soit pas faux. Voyons l'Évangile ! « Jésus ayant jeûné quarante jours et quarante nuits dans le désert , il eut faim. Et le Tentateur s'approchant de lui, lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu , dites que ces pierres deviennent des pains. » Mais, Jésus lui répondit : « L'homme ne vit pas seulement de pain , mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Le Diable , alors , le transporta dans la Ville Sainte et le mettant sur le haut du temple,

il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et qu'ils vous soutiendront de leurs mains de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. » Jésus lui répondit : « Il est écrit aussi. Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. » Le Diable le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne, il lui dit : « Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez. » Mais Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : C'est le Seigneur votre Dieu que vous adorerez et c'est lui seul que vous servirez. » Alors le Diable le laissa, et en même temps les anges s'approchèrent et ils le servaient » (Matth. , Marc, Luc.)

Voilà pour ce qui est des Anges et du Démon. Maintenant, si Jésus n'a pas été impeccable, pourquoi M. Renan l'appelle-t-il la pure splendeur et la glorieuse représentation de Dieu lui-même? Pourquoi dit-il que sa vie fut constamment victorieuse de toute erreur et de tout péché?

ERNEST.

Je confesse qu'à la première lecture que j'avais fait de la *Vie de Jésus*, je ne m'étais nullement aperçu de toutes ces contradictions et de tous les blasphèmes qu'elle contient. Je reconnais que ce livre n'a ni sens, ni valeur, et je demeure étonné qu'il ait pu faire tant de bruit. Il ne vaut peut-être pas la peine qu'on a prise à le réfuter. Il est vrai cependant que plusieurs personnes pourraient faire comme moi, le lire sans réflexion et en retirer de mauvaises impressions. Et alors, il est bon qu'on les éclaire ou qu'on les aide à réfléchir. Mais vraiment, on me paraît avoir donné trop d'importance à un pareil

barbouillage, et peut-être si personne n'y eût répondu, il eût eu moins d'acheteurs.

HENRI.

Mon cher ami, on doit poursuivre le mauvais partout où il est, et sous quelque forme qu'on le rencontre ; si un chien enragé entre dans une maison, tout le monde s'arme pour l'en chasser de peur d'être mordu. Et si quand celui-là a été mis dehors, le chien le plus inoffensif entre dans la même maison après s'être roulé dans les ordures, on l'en chassera encore parce qu'il sent mauvais et parce qu'on craint d'être sali. La comparaison est triviale, mais elle me fait comprendre.

D'où je conclus qu'on a parfaitement fait d'écrire contre ce livre et d'en montrer tous les défauts. Mais il me reste à résumer le portrait de l'Homme-Dieu d'après le critique :

« Jésus est un jeune homme commun, issu d'une famille commune. Il est né au milieu de frères et de sœurs qui ne l'aimèrent pas plus qu'il ne les aimât. Tout enfant, il se révolte contre ses parents. La première partie de sa vie publique se passe au milieu de fêtes et de festins auxquels assistent des courtisanes et ses amis, formant autour de lui comme un cortège de joyeux paranympbes. C'est un naïf villageois auquel la cour des rois apparaît simplement comme un lieu où les gens ont de beaux habits. Il est un peu sophiste ; ses argumentations sont insipides et faibles, ses paraboles sont remplies de charmantes impossibilités, sa prédication est bizarre et son économie politique, singulière. Il est anarchiste et n'a aucune idée du gouvernement civil. Idéaliste accompli, il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, ni de sa propre personnalité. Son programme renferme

une part de rêves ; bien des ténèbres se mêlent à ses vues ; il n'a pas la moindre idée des lois de la nature et, par moments, ses disciples le croient fou. Plusieurs de ses actes seraient, maintenant, considérés comme des traits d'illusion et de folie. Ses affirmations perpétuelles prennent quelque chose de fastidieux. En lui est le germe d'un vrai fanatisme. Révolutionnaire au premier chef, il devient pressant, impératif, ne souffrant aucune objection. Son tempérament est excessivement passionné. Ses jours s'écoulent dans la dispute et dans l'aigreur. Plein d'orgueil et de haine, il laisse percer contre ses ennemis un ressentiment sombre... C'est un géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jette de plus en plus hors de l'humanité. Il prêche hardiment la guerre à la nature, la totale rupture avec le sang. L'amitié, la famille, la patrie n'ont plus aucun sens pour lui. Destructeur de la loi, il marche avec impassibilité dans la voie qu'il s'est tracée. Pour arriver à son but, il emploie tour à tour la ruse, la fourberie, la jonglerie, la sorcellerie et le mensonge. Il est très-heureux que la mort vienne l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus difficile à soutenir. Enfin, c'est un utopiste dont l'œuvre s'est réalisée, mais d'une manière toute différente à ses vues. »

Voilà le Jésus de M. Renan, tel qu'on le trouve dans son livre, et sur la tombe d'un pareil homme, le critique prononce gravement cette oraison funèbre : « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur !... Désormais hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras du haut de la paix divine aux conséquences infinies de tes actes... Pour des milliers d'années le monde va relever de toi. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-

bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs... Plaçons donc au plus haut sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus, sa gloire n'admet aucun légitime partage. En lui s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature. Il ne vivait que de son Père et de la mission divine dont il avait la conviction d'être chargé. Jésus ne sera pas surpassé, son culte se rajeunira sans cesse, sa légende provoquera des plus beaux yeux des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs, et tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus... »

Est-ce du sarcasme ? est-ce de la folie ? Je n'ose me prononcer dans la crainte de dire que c'est à la fois du sarcasme et de la folie.

J'enregistre ici le jugement du R. P. Gratry, ainsi que ceux de MM. Kein, Colani et Éwold, que j'emprunte à la brochure du savant prêtre de l'Oratoire.

Écoutons M. Gratry : « Un scribe de circonstance qui soulève en ce moment la risée indignée de tout homme sérieux en Europe; un malheureux sophiste pour qui nulle assertion n'est plus vraie que son opposée; un infirme intellectuel qui a perdu en théorie et en pratique le discernement de ce qui est, et de ce qui n'est pas, du pour, du contre, du oui, du non, c'est là l'homme qui s'avance et qui, avec la plus parfaite sérénité et ce demi-sourire que son style n'abandonne jamais, juge nettement par voie de simple tact exquis, et

puis prononce par voie de simple déclaration sur la valeur et les limites de la pensée de Jésus-Christ, l'éternel Maître du genre humain. »

Voici maintenant ce que dit M. Kein, de l'école du Tubingue, sur la *Vie de Jésus* de M. Renan : « C'est un roman.... ce sont de nouveaux mystères de Paris, écrits avec rapidité pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes. Sur toutes les questions graves, le livre est nul scientifiquement. Au lieu de se jouer de cette grande histoire de Jésus que tous les siècles contemplent avec recueillement, au lieu de flatter les esprits blasés, de contrister les croyants et d'outrager la science, je parle de la science libre, que M. Renan se remette au travail, avec conscience et recueillement, qu'il n'essaye plus d'écrire, en six mois, dans une hutte de Maronites, et entouré de cinq ou six volumes, l'histoire des temps apostoliques annoncée dans son introduction : alors, il pourra obtenir son pardon des amis de l'histoire véritable, qui, aujourd'hui, rient de son singulier triomphe. »

M. Colani, que M. Renan prend à témoin de ce qu'il va dire, s'exprime en ces termes, au sujet du même livre : « On le voit, à l'aide de combinaisons étranges, ou plutôt de décisions on ne peut plus arbitraires, M. Renan s'est tracé un cadre de la vie de Jésus qui n'est ni celui des synoptiques, ni celui de Saint Jean, mais qui se compose de quelques éléments, arrachés violemment à celui-ci, et puis complètement transformés... Tout ce cadre, je le répète, est de pure invention quant aux faits et même quant aux dates. Mais ce qui est beaucoup plus grave, c'est le procédé inouï d'après lequel, M. Renan, brisant en mille pièces les récits et les discours des Évangiles, en distribue les fragments comme bon lui

semble... Ici, toute discussion est inutile. Il doit suffire de protester énergiquement contre ces perpétuels coups d'état, et de protester non pas au nom d'un préjugé religieux, mais au nom de la science, au nom de la critique, au nom de l'histoire. »

M. Éwold, de l'école rationaliste de Gœttingue, proteste pareillement : « Nous ne pouvons malheureusement pas dire que M. Renan se soit placé à la hauteur de son sujet, et qu'il ait su découvrir, de ce vrai point de vue, je ne dis pas l'incomparable sublimité de cette histoire, mais seulement sa manifeste et simple vérité... La grandeur de l'histoire du Christ lui échappe : il n'en voit pas le lien, ni le vrai développement ; jamais, nulle part, la vie publique d'un homme n'a su se développer aussi pleinement, malgré les plus violentes vicissitudes, à partir d'une pensée unique et d'un unique élan vers un seul but. Jamais une autre vie n'offrit à l'œil la merveille de cette simplicité et de cette pureté immuable... Mais la lumière de cette histoire échappe à cet auteur ; il y trouve des défaillances et des contradictions qui ne sont que dans son imagination troublée, laquelle se montre vraiment ici plus abaissée et plus mauvaise qu'elle ne saurait l'être ; en effet, il nous répugne de poursuivre, dans le détail, les erreurs innombrables, basses et indignes dans lesquelles il tombe à chaque pas sur l'esprit et l'œuvre du Christ. Mais il faut lui reprocher encore son éloge du livre de Strauss. Ce livre tombé depuis longtemps, en Allemagne, dans l'oubli qu'il mérite, ce livre entièrement rejeté aujourd'hui, par la science allemande la plus profonde, comme pleinement indigne de son sujet, et qui n'a jamais produit son effet passager, en Allemagne et ailleurs, que sur les hommes dénués de science et ennemis du Christia-

nisme;... dans un temps où les lourdes erreurs de cette école sont, en Allemagne, du moins pour tous les hommes intelligents, pleinement mises à nu; voici que M. Renan y revient..., et c'est parce qu'il tient encore à l'école de Tubingue, qu'il hésite sur l'authenticité de l'Évangile de Saint Jean obstinément niée par cette école aveugle. Assurément ceux qui, dès l'origine des débats, connaissaient la question, n'ont pu avoir et n'ont pas eu un seul instant d'incertitude. Mais, comme l'attaque redoublait de rage, on a depuis dix ou douze ans, établi d'autant plus fortement la vérité et poursuivi l'erreur jusque dans son dernier refuge; et les choses en sont aujourd'hui à ce point qu'aucun homme, à moins qu'il ne veuille sciemment choisir l'erreur et rejeter la vérité, n'osera dire que le quatrième Évangile n'est pas de Saint Jean. »

Après cela, que pourrais-je bien dire? Certes, puisque la *Vie de Jésus* a été ainsi jugée et par les catholiques et par les protestants, je n'ajouterai rien de plus. Il me suffira de citer les paroles mêmes de Saint Jean : « Qui est menteur, si ce n'est celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-là est un Antechrist qui nie le Père et le Fils: quiconque nie le Fils, ne reconnaît point le Père, et quiconque confesse le Fils reconnaît aussi le Père (1^{re} Épit. v. 22).

JÉSUS-CHRIST ET M. RENAN

ou

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

DEVANT LE PEUPLE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CROIX, INSTRUMENT DE SUPPLICE, DE HONTE ET D'INFAMIE,
DEVENUE UN SIGNE DE SALUT, DE FORCE, DE GLOIRE
ET D'HONNEUR.

Nous voici arrivés au milieu de la soixante et dixième semaine de Daniel. Déjà le sceptre a disparu de la maison de Juda, comme Jacob l'avait prédit, et les juifs ont perdu le droit de vie et de mort; il leur faut maintenant la sanction du procureur de Rome.

Le Sauveur du monde est entré triomphalement dans sa ville de Jérusalem, étant monté sur un âne. Il a prédit la ruine de la cité de David et de son temple; la dispersion des juifs et la conversion des Gentils. Son Église est fondée, et il lui a donné l'assurance que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Le sacrement de l'Eucharistie est institué à la dernière Cène. Le Sauveur annonce toutes ses souffrances, sa mort et sa résurrec-

tion ; il désigne celui d'entre les Apôtres qui doit le trahir, et il déclare que lorsqu'il aura été élevé de terre, *il attirera à lui toutes choses.*

L'heure est venue. Jésus est arrêté, jugé, condamné, fouetté, souffleté, moqué, raillé ; on lui crache au visage, on le couronne d'épines, et enfin on l'attache sur une croix entre deux scélérats. Ses vêtements sont tirés au sort, on l'abreuve de vinaigre. Il annonce au monde que « tout est consommé ; » puis, poussant un grand cri, il penche la tête sur sa poitrine et il expire. Alors la nature entière frémit, la lumière du soleil est remplacée par de profondes ténèbres qui durent pendant trois heures. (or, d'après les rapports et les registres de l'époque, ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où ces ténèbres sont observées, il ne pouvait en être arrivée aucune qui ne fût surnaturelle.) Le voile du temple se déchire par le milieu, la terre tremble, les rochers se fendent, les sépulcres s'ouvrent et les morts ressuscitent. Le centurion et ses soldats, profondément émus, ne peuvent s'empêcher de dire : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Le peuple voit avec douleur son Dieu qu'il a percé, et s'en retourne se frappant la poitrine. Toutes les prophéties de l'Ancien Testament sont ainsi accomplies.

Deux hommes riches et pieux détachent le Sauveur de sa Croix, et l'ensevelissent dans un sépulcre qui n'avait point encore servi. Les Princes des Prêtres et les Pharisiens, craignant que les disciples ne vinssent enlever le corps de leur Maître et que le peuple ne crût ainsi à la résurrection prédite par Jésus, viennent sceller

eux-mêmes la pierre qui recouvrait le sépulcre, et placent des gardes pour que personne ne s'en approche. Mais, voilà que le troisième jour, un ange resplendissant de blancheur et de lumière, renverse tout à coup cette pierre, et le Sauveur sort glorieusement de son tombeau, vainqueur de la mort et de l'enfer. Les soldats épouvantés tombent comme morts ; puis, revenus de leur surprise, ils courent rapporter ce fait aux Princes des Prêtres qui leur donnent de grandes sommes d'argent pour le tenir caché. Mais tout est inutile ! le Sauveur apparaît à Marie-Madeleine, et ses disciples peuvent s'entretenir avec lui à trois reprises différentes : Il se montre une fois à plus de cinq cents personnes assemblées. Saint Paul, qui raconte ce fait, nous assure, qu'à l'époque où il parle, plusieurs de ces hommes qui ont vu le Seigneur sont encore vivants. Jésus-Christ monte au ciel et envoie le Saint-Esprit à ses Apôtres. Aussitôt ces hommes, auparavant si simples et si faibles, sont remplis d'une vertu, d'une science et d'une force toutes divines. Eux, qui connaissaient à peine leur propre langue, parlent tout d'un coup les langues de tous les peuples.

Ceux qui étaient (disent les Actes des Apôtres) des hommes sans lettres et du commun du peuple, pénètrent en un moment les plus grands mystères de l'Écriture ; ils citent Moïse et les prophètes, et démontrent que tout ce qu'ils avaient annoncé s'est accompli en la personne de Jésus-Christ crucifié. Armés d'une Croix, objet de mépris et d'horreur, ils se dispersent par tout le monde ; ils prêchent la miséricorde, l'humilité et la pénitence ; ils combattent les plaisirs, les passions, et les erreurs autorisées par les créances de tous les siè-

cles. Ils ne promettent rien pendant la vie, mais la vie éternelle seulement après la mort et au nom de la Croix. Ils persuadent à des incrédules des mystères inaccessibles à la raison humaine ; des foules de peuples accourent à la voix des Apôtres ; en deux prédications, Saint Pierre convertit 8,000 personnes, et la folie de la croix, comme dit Saint Paul, passe dans les nations.

Cependant, au rapport de Titus et de Josèphe, il se passait à Jérusalem et dans le Temple des choses étranges. Un bruit affreux se fit entendre, puis une voix qui criait dans le sanctuaire : « Sortons d'ici, sortons d'ici ! » Tous les Prêtres étaient épouvantés, et on lit dans le Talmud qu'un Rabbín, saisi de crainte, s'écria un jour : « O Temple, ô Temple, qu'est-ce qui t'émeut et pourquoi te fais-tu peur à toi-même ? » Mais il fallait aussi que les prophéties du Christ eussent leur entier accomplissement : avant même que la génération présente fut passée, Jésus avait dit, en parlant du Temple et de Jérusalem, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre (Matth., Marc, Luc), et il avait ajouté : « Quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche : alors que ceux qui seront dans la Judée se retirent dans les montagnes » (Luc.)

Le Christ annonçait aussi à ses élus qu'il leur resterait, comme autrefois à Loth, le temps de se sauver avant l'entière destruction. Et voilà qu'en effet, l'an 68, quatre ans avant que Titus vint bloquer la ville de toutes parts, Cestius, gouverneur de Syrie, établit son camp à six milles de Jérusalem. Son armée se répand tout autour de la ville, mais le siège se faisait avec tant de négligence que la retraite était possible pour tous. Les

juifs, convertis au christianisme, comprirent le signal, et se retirèrent tous dans la petite ville de Pella, de sorte que pas un seul chrétien ne se trouva dans Jérusalem, lorsque les soldats de Titus vinrent mettre le siège devant ses murailles.

« Quatre ans avant ce siège de Titus, dit Josèphe, un paysan se mit à crier : « Une voix est sortie de l'Orient, une voix est sortie de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents ; voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout le peuple. » Et cet homme criait sans cesse, jour et nuit : « Malheur à Jérusalem ! malheur à Jérusalem ! » Aucune autre parole ne sortait jamais de sa bouche ; à tous et en toutes circonstances , il criait : « Malheur à Jérusalem ! » Enfin, pendant le dernier siège, il courait tout autour des murailles, criant encore de toutes ses forces : « Malheur au temple ! malheur à la ville ! malheur à tout le peuple ! Puis il ajouta : Malheur à moi ! Au même instant une pierre lancée par une machine le frappe, et il tombe mort. »

Titus cependant ne voulait pas tout perdre. Il envoia Josèphe qui était son prisonnier, pour engager les juifs à se soumettre ; mais inutilement ce Josèphe, qui était leur compatriote et leur ami, employa-t-il tous les moyens de persuasion. Inutilement les supplia-t-il de se sauver eux-mêmes, de sauver la cité sainte et le temple qui était la merveille du monde. Toutes ses instances furent vaines. Titus alors poussa le siège avec une vigueur effrayante. En sept mois tout fut mis à feu et à sang ; onze cent mille juifs périrent par le glaive, par le feu ou par la famine ; la désolation fut telle que des mères mangèrent leurs enfants. La ville fut renversée de fond

en comble, et il n'y resta pas pierre sur pierre. Seuls, quelques restes de tours furent conservés afin de servir de monuments à la postérité. Le temple cependant était encore debout. Nabuchodonosor avait fait brûler le premier, mais Titus voulait conserver celui-ci, et il fit la promesse solennelle qu'il n'y serait point touché. Mais la parole du Christ devait avoir son effet, et non celle du Romain. « Un soldat, poussé par une inspiration divine, dit Josèphe, se fit hisser à une des fenêtres par ses camarades, et jeta du feu dans le temple. » Le progrès des flammes fut si grand et si rapide que, malgré les ordres de Titus et les secours aussi nombreux qu'empressés qu'on opposa aux ravages de l'incendie, ce monument fut réduit en cendres, et il n'y resta pas pierre sur pierre... Plus tard, Julien l'apostat, ennemi du christianisme, voulut faire mentir la parole du Christ. Il appela à lui un grand nombre de juifs dispersés, et leur donna d'immenses sommes d'argent pour rebâtir le temple. Or, il arriva que l'argent et les ouvriers furent perdus, mais le temple ne fut pas relevé. Ce ne sont pas seulement les Saints Pères et les historiens ecclésiastiques qui le rapportent, mais c'est encore Ammien Marcellin qui le raconte ainsi : « Il arriva que pendant qu'Alipius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il pouvait, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avaient auparavant ébranlés par des secousses violentes ; les ouvriers qui recommencèrent souvent l'ouvrage furent brûlés à diverses reprises ; le lieu devint inaccessible, et l'entreprise cessa. » Julien fut vaincu, et la parole du Christ demeura. C'est à ce sujet que Saint Jean Chrysostome s'écrie : « Il a bâti son Église sur la pierre, rien ne l'a pu renverser ; il a renversé le temple, rien ne l'a pu rele-

ver ; nul ne peut abattre ce que Dieu élève ; nul ne peut élever ce que Dieu abat. »

Une autre prophétie du Sauveur se réalisait : c'était l'apparition des faux prophètes. Jamais la Judée n'en avait vu un aussi grand nombre que durant les 50 premières années qui suivirent ce fameux siège de Jérusalem. Les juifs savaient bien que les temps du Messie étaient venus ; mais comme Jésus n'avait pas été un roi puissant et vainqueur par les armes de tous leurs ennemis, ils n'avaient point voulu le reconnaître. Il n'était pas le Messie que rêvait leur ambition fougueuse. Jamais, avant lui, ils n'avaient cherché à le rencontrer ni dans Judas Machabée, ni dans Simon, ni dans Hircan I^{er}. Seul, Jean-Baptiste fut un instant soupçonné d'être ce rédempteur promis ; mais, sur sa parole, ils cessèrent bientôt de ne voir en lui autre chose qu'un prophète. Maintenant, ils comprennent que le temps est passé : ils cherchent leur Dieu partout, et ne le trouvent nulle part. Quelques-uns croient l'avoir reconnu dans la personne du roi Ézéchias. Barchochébas se dit l'étoile de Jacob, et, un moment, il entraîne le peuple. Puis, c'est un Agrippa descendant d'Hérode. Pour d'autres, c'est Hérode-le-Grand lui-même ; enfin on finit par croire que c'est Vespasien qui gouverne le monde. Mais Vespasien est un Romain ; il ne peut-être le Christ. Alors ils admettent deux Messies, l'un glorieux et triomphant, l'autre homme de douleur et chargé des péchés du monde. Mais ne pouvant échapper aux prophéties, ils disent que leur Messie est dans le monde, et qu'il attend la venue du prophète Élie pour se montrer. Élie ne paraît pas, et on déclare que le Messie a retardé sa venue à cause des péchés du peuple, et qu'il ne faut plus en

supputer les temps. Chez les Samaritains, c'est Dosithée qui est le Messie ; Simon le magicien se vante d'être le fils de Dieu, et Méandre, son disciple, se dit le Sauveur du monde : tel était l'état du peuple juif.

La Croix cependant triomphe partout. Qui l'aurait cru ? des ignorants, des ignorés, sans fortune, sans influence, sortant tous de la classe la plus infime du peuple, forts de leur foi et n'ayant aucune autre puissance, font accepter leur doctrine au monde entier. Alors cette Croix, instrument de supplice, de honte et d'infamie, devient un signe de force et de salut. Bientôt les puissances de la terre s'en émeuvent ; les empereurs de Rome, effrayés des progrès immenses de cette nouvelle religion, inventent les supplices les plus barbares et les plus cruels pour étouffer son germe naissant. Ni les tourments, ni la mort n'ébranlent les chrétiens. Chez les ennemis de la Croix, la colère, la fureur, la haine et la violence ; chez les chrétiens, la foi, la douceur, le courage, la résignation. Leur sang coule à flots, et ils bénissent encore la main qui les frappe. Partout les chrétiens succombent, et partout ce sont eux qui triomphent. Plus on en tue, et plus il en naît. Déjà tous les apôtres ont scellé leur témoignage par le martyre.

Les peuples les plus grossiers, les plus superstitieux, les anthropophages même vénèrent et adorent la Croix. Rome tremble pour ses dieux ; les persécutions redoublent par tout l'empire ; les trente-deux premiers Papes sont mis à mort. Mais qu'importe ? Jupiter Capitolin sera remplacé par le Christ du Golgotha ! • L'histoire de ces temps, dit J. J. Rousseau, est un prodige continuels ; tous

les chrétiens couraient au martyre et tous les peuples couraient au baptême. »

Cet état de choses dura pendant plus de trois cents ans. Enfin Constantin embrasse publiquement le christianisme et la paix est accordée à l'Église. Le tyran Maxence venait de s'emparer de Rome, Constantin, à la tête de son armée, s'avance pour l'en chasser ; alors apparaît dans les airs une croix étincelante de lumière, avec cette inscription : « *Par ce signe, tu vaincras !* » Constantin et tous ses soldats la voient. La nuit suivante, Jésus-Christ apparaît à Constantin tenant en main le signe de la veille, et lui ordonne d'en faire un semblable et de le porter dans les combats : le pieux empereur obéit. Dès le lendemain le *labarum*, ou grand étendard impérial, est arboré devant les légions, et montre aux yeux des soldats émerveillés une croix resplendissante d'or et de pierres précieuses. A cette vue, les soldats de Constantin sont animés d'une ardeur toute nouvelle. La confiance naît dans leurs rangs, tandis que l'épouvante s'empare des troupes du tyran. Au fur et à mesure que le *labarum* s'avance, Maxence recule ; et ainsi les aigles romaines fuient devant la Croix, les dieux de l'Olympe devant Jésus ; Maxence défait est noyé dans le Tibre, et Constantin vainqueur entre dans Rome. Le sénat reconnaissant fit ériger à l'empereur une statue où il est représenté une croix à la main, et au bas de laquelle on lit cette inscription dictée par Constantin lui-même : « *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de la force, que j'ai délivré votre ville du joug de la tyrannie, et que rendant la liberté au sénat et au peuple romain, je les ai rétablis dans leur ancienne majesté et dans leur ancienne splendeur.* »

Ainsi donc, voilà cette superbe Rome qui donnait des lois à toutes les nations, cette Rome guerrière à laquelle aucune armée ne résistait, la voilà vaincue par la Croix, instrument d'humiliation et d'ignominie ! Et maintenant que la Croix est dans Rome, le paganisme en sera chassé, ses empereurs mêmes disparaîtront et, seuls, les ministres du Christ y règneront jusqu'à la fin des siècles. Voilà cependant ce qu'a su faire par une mort qui eût flétri tout autre qu'un Dieu, voilà, dis-je, le grand miracle qu'a su opérer le fils d'un charpentier, méconnu, sans crédit, sans puissance, sorti d'une nation méprisée et vaincue, un juif, en un mot, un barbare. Ah ! ne me dites pas que tout cela était humainement possible ! Ne me dites pas que si le Christ n'avait pas divinisé sa Croix, elle aurait vaincu le monde !...

Partout où cette Croix se montre, le reste disparaît. Que voyons-nous aujourd'hui de tous ces anciens peuples si célèbres dans l'antiquité ? Où sont les Grecs, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Romains eux-mêmes ? Tous se sont confondus dans le christianisme, et c'est ainsi que, lorsqu'il a été élevé de terre, le Christ a attiré à lui toutes choses... N'y eût-il pas d'autres preuves de la divinité de Jésus, que cette conquête absolue du monde entier devrait suffire aux plus exigeants.

Clovis, le barbare du Nord, reçoit le baptême de St Remi ; Ethelbert, le farouche roi de Kent, plie le genou devant la Croix que lui présentent les Apôtres d'Angleterre. Tout se civilise, tout s'adoucit : en un mot, le monde est transformé.

Dès lors, la Croix qui était déjà un signe de force et

de salut , devient un signe de gloire et d'honneur. Et aujourd'hui , la Croix, la seule Croix domine depuis la fosse du plus humble jusqu'au sommet du Panthéon. On la voit sur les bords des chemins et sur les monuments les plus somptueux. Elle est dans la mansarde du pauvre et dans la cellule du religieux , aussi bien que dans les palais du grand et dans la salle du trône. C'est devant la Croix de Jésus-Christ que la justice humaine prononce ses arrêts , et c'est par une croix que les monarques récompensent la bravoure et la vertu.

Et cependant cette Croix que tant de malheureux re-nient et outragent, les impies eux-mêmes la briguent et font tous leurs efforts pour la voir briller sur leur poitrine.

Jamais aucun prince, aucune république s'étaient-ils avisés, avant la mort du Christ, d'inventer une croix pour honorer leurs favoris ou les grands de leurs États? Non, la Croix était alors ce qu'elle devait être, un objet repoussant et méprisé.

Quand Pharaon voulut glorifier Joseph , il lui donna un collier d'or. Assuérus voulant distinguer et honorer Mardochée , le fit promener sur son propre cheval, tenu en main par son premier ministre. Les Perses reconnaissaient le mérite avec la pourpre, avec des bracelets, des compositions de parfum. Les anciens Romains décoraient leurs soldats avec des couronnes d'or, des feuilles de laurier, de chêne ou d'autres herbages, mais jamais ils ne pensèrent à leur donner une croix.

Maintenant, au contraire, toutes les puissances ont leur croix comme signe de distinction, de gloire et

d'honneur. Et la croix est partout, c'est toujours elle qu'on voit. Le premier joyau qu'on donne à un enfant, c'est une petite croix. L'ornement que la jeune fille affectionne, c'est une croix d'or qu'elle suspend à son cou avec orgueil. Les grandes dames aiment à voir briller une croix au milieu de leurs pierreries et de leurs dorures. A l'homme qui se meurt, vous donnez une croix à baiser; à l'enfant qui naît, vous faites un signe de croix avant de l'embrasser. C'est au pied de la Croix qu'une mère prie pour son fils absent; enfin, dans la douleur, dans les peines, dans les angoisses, c'est toujours au pied de la Croix qu'on se prosterne, c'est la Croix qu'on implore !

Il est mort bien de grands princes, de grands conquérants, de sages, de savants, de philosophes, par le fer, par le poison ou par d'autres moyens violents. Aucun de ces moyens est-il devenu en honneur dans le monde ? La ciguë de Socrate n'est-elle pas restée un poison redoutable ? Sait-on seulement, aujourd'hui, de quelle manière Sésostris, le plus grand de tous les rois de l'antiquité, s'est donné la mort ? Non, la Croix seule devait être vénérée, parce que, seule, elle a été arrosée du sang d'un Dieu.

Napoléon I^{er}, dont le génie n'a pas été surpassé, avait bien compris toute cette puissance de la Croix. Aussi lorsque Marserira, envoyé de Pitt, ministre d'Angleterre, vint lui proposer de créer une religion nouvelle dont il serait le chef, l'empereur répondit : « Créer une religion ? pour créer une religion, il faut monter sur le Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. » Comme Marserira insistait, Napoléon lui dit :

« Assez, Monsieur, assez, voulez-vous aussi que je me fasse crucifier ? Et comme le député anglais regardait Napoléon d'un air étonné, il ajouta : « Ce n'est pas là votre pensée, ni la mienne non plus : eh ! bien, Monsieur, c'est là ce qu'il faut pour la vraie religion, et après celle-là, je n'en connais pas, ni n'en veux connaître une autre. »

Après la paix de Tilsit, à l'empereur de Russie qui lui faisait la même proposition, Napoléon fit la même réponse, de même que plus tard à ses ambassadeurs, lorsqu'ils vinrent lui offrir la main de la fille d'Alexandre.

Rien n'est beau comme les paroles de ce grand monarque au général Bertrand, lorsque tous deux étaient à Ste-Hélène. Je les emprunte au livre de M. le Chevalier de Beauterne, et je les mets sous vos yeux :

« Je connais les hommes, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empire, les conquérants et les dieux des autres religions. Cette ressemblance n'existe pas : il y a entre le Christianisme et quelque religion que ce soit, la distance de l'infini. »

« Le premier venu tranchera la question comme moi, pourvu qu'il ait une vraie connaissance des choses et l'expérience des hommes. »

« Reconnaître la vérité est un don du ciel et le caractère propre d'un excellent esprit ; mais il n'est per-

sonne qui ne puisse rejeter tout de suite le mensonge; ce qui est faux répugne, et se reconnaît à simple vue. »

« Eh ! bien ! il s'élève constamment un flot sans cesse renaissant d'objections contre la vraie religion, soit : d'où vient qu'on n'en fait aucune contre les fausses ? c'est que, sans hésiter, tout le monde les croit fausses. »

« Jamais le paganisme fut-il accepté comme la vérité absolue par les sages de la Grèce ? ni par Pythagore ou par Socrate, ni par Platon, ni par Anaxagore ou Périclès ? Ces grands hommes se récréaient avec les récits du bon Homère, comme avec les riantes imaginations de la fable ; mais ils ne les adoraient pas. »

« La mythologie est la religion de la fantaisie. Les poètes, en défilant leurs rêves, suivent la pente naturelle à notre esprit, qui exagère ses puissances jusqu'à s'adorer lui-même, parce qu'il ignore ses limites. »

« Ici tout est humain, tout crie en quelque sorte : « Je suis l'œuvre de la créature. » Cela saute aux yeux, tout est imparfait, incertain, incomplet, les contradictions fourmillent. Tout ce merveilleux de la fable amuse l'imagination, mais ne satisfait pas la raison. Ce n'est point avec des métaphores, ni avec de la poésie qu'on explique Dieu, qu'on parle de l'origine du monde, et qu'on révèle les lois de l'intelligence. Le paganisme est l'œuvre de l'homme. On peut lire ici notre imbécillité et notre cachet qui sont écrits partout. »

« Que savent-ils de plus que les autres mortels, ces dieux si vantés, ces législateurs grecs ou romains ? Ces

Numa, ces Lycurgue, ces prêtres de l'Inde ou de Memphis, ces Confucius, ces Mahomet? Rien absolument. »

« Il est une vérité primitive qui remonte au berceau de l'homme, qu'on retrouve chez tous les peuples, écrite par le doigt de Dieu dans notre âme : la loi naturelle d'où dérivent le devoir, la justice, l'existence de Dieu, la connaissance de ce que c'est que l'homme composé d'un esprit et d'un corps. Une seule religion accepte pleinement la loi naturelle ; une seule s'en approprie les principes ; une seule en fait l'objet d'un enseignement perpétuel et public. Quelle est cette religion ? le Christianisme. »

« Je ne vois dans Lycurgue, Numa, Confucius et Mahomet, que des législateurs qui, ayant le premier rôle dans l'État, ont cherché la meilleure solution du problème social. Mais je ne vois rien là qui décèle la divinité ; eux-mêmes n'ont pas élevé leurs prétentions si haut. »

« Il n'en est pas de même du Christ. Tout de lui m'étonne : son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part : ses idées et ses sentiments, la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre ne s'expliquent ni par l'organisation humaine, ni par la nature des choses. Sa naissance et l'histoire de sa vie, la profondeur de son dogme qui atteint vraiment la cime des difficultés, et qui en est la plus admirable solution, son Évangile, la singularité de cet être mystérieux, son apparition, son empire, sa marche à travers les siècles et les royaumes,

tout est pour moi un prodige, je ne sais quel mystère insondable... qui me plonge dans une rêverie dont je ne puis sortir, mystère qui est là sous mes yeux, mystère permanent que je ne peux nier et que je ne puis expliquer non plus. »

« Ici je ne vois rien de l'homme. Plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase, et j'ai beau réfléchir, je ne me rends compte de rien... »

« La religion est un secret à lui seul et provient d'une intelligence qui, certainement, n'est pas l'intelligence de l'homme. Il y a là une originalité profonde qui crée une série de mots et de maximes inconnues. Jésus n'emprunte rien à aucune de nos sciences. On ne trouve absolument qu'en lui seul l'imitation ou l'exemple de sa vie. Ce n'est pas non plus un philosophe, puisqu'il procède par des miracles, et dès le commencement, ses disciples sont ses adorateurs. Il les persuade bien plus par un appel au sentiment que par un déploiement fastueux de méthode et de logique: aussi ne leur impose-t-il ni des études préliminaires, ni la connaissance des lettres; toute sa religion consiste à croire. »

« Aussi n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'entretient qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il apporte son Évangile. L'âme lui suffit comme il suffit à l'âme. Jusqu'à lui l'âme n'était rien; la matière et le temps étaient les maîtres du monde. Tout L'ÉCHAFAUDAGE SCOLASTIQUE tombe comme un édifice ruiné par un seul mot: »
« LA FOI ! »

« Quel maître, quelle parole qui opère une telle révolution ! avec quelle autorité il enseigne aux hommes la prière, il impose ses croyances ! et nul ici ne peut contredire, d'abord parce que l'Évangile contient la morale la plus pure, et ensuite parce que le dogme dans ce qu'il contient d'obscur, n'est autre chose que la proclamation et la vérité de ce qui existe, là où nul œil ne peut voir et où nul raisonnement ne peut atteindre. Quel est l'insensé qui dira non au voyageur intrépide qui raconte les merveilles des pics glacés que lui seul a eus l'audace de visiter ? Le Christ est ce hardi voyageur. On peut demeurer incrédule, sans doute ; mais on ne peut pas dire : Cela n'est pas. »

« Je cherche en vain dans l'histoire pour y trouver le semblable de Jésus-Christ, ou quoi que ce soit qui approche de l'Évangile. Ni l'histoire, ni l'humanité, ni les siècles, ni la nature ne m'offrent rien, avec quoi je puisse le comparer ou l'expliquer. Ici, tout est extraordinaire ; plus je le considère, plus je m'assure qu'il n'y a rien là qui ne soit en dehors de la marche des choses et au-dessus de l'esprit humain. »

« Le Christ attend tout de sa mort : est-ce là l'invention d'un homme ? Non, c'est au contraire une marche étrange, une confiance surhumaine, une réalité inexplicable ! N'ayant encore que quelques disciples idiots, le Christ est condamné à mort, il meurt objet de la colère des prêtres juifs et du mépris de sa nation, abandonné et contredit par les siens. »

« Quel étrange symbole ! l'instrument du supplice de l'Homme-Dieu, ses disciples en sont armés, ils portent

la Croix dans l'univers avec leur conviction, flamme ardente qui se propage de proche en proche : « Le Christ-Dieu, disent-ils, est mort pour le salut des hommes. » Quelle lutte, quelle tempête soulèvent ces simples paroles autour de l'humble étendard de l'Homme-Dieu ! »

• Vous parlez de César et d'Alexandre ! mais combien d'années l'empire de César a-t-il duré ? combien de temps l'enthousiasme des soldats pour Alexandre s'est-il soutenu ? Ils ont joui de ces hommages un jour, une heure, le temps de leur commandement et au plus de leur vie, selon les caprices du nombre et du hasard, selon les calculs de la stratégie, enfin selon les chances de la guerre. Et si la victoire infidèle les eût quittés, doutez-vous que l'enthousiasme n'eût aussitôt cessé ? Je vous le demande, l'influence d'Alexandre et de César a-t-elle fini avec leur vie ? s'est-elle prolongée au delà du tombeau ? »

• Concevez-vous un mort faisant des conquêtes avec une armée fidèle et toute dévouée à sa mémoire ! Concevez-vous un fantôme qui a des soldats sans solde, sans espérance pour ce monde-ci, et qui leur inspire la persévérance et le support de toutes les privations. Hélas ! le corps de Turenne était tout chaud que son armée décampa devant Montécuculli. Et moi, mes armées m'oubliaient tout vivant comme l'armée carthaginoise fit d'Annibal. Voilà notre pouvoir, à nous autres, grands hommes : une bataille perdue nous abat, et l'adversité nous enlève nos amis. Que de Judas j'ai vus autour de moi ! Ah ! si je n'ai pu persuader ces grands politiques, ces généraux qui m'ont trahi ; s'ils ont méconnu mon nom

et nié les miracles d'un amour vrai de la patrie et de la fidélité quand même... à leur souverain; si moi, qui les avais si souvent menés à la victoire, je n'ai pu, vivant, réchauffer ces cœurs égoïstes, par où donc, étant glacé moi-même par la mort, parviendrai-je à entretenir, à réveiller leur zèle? Concevez-vous César, empereur éternel du Sénat romain, et du fond de son mausolée, gouvernant l'empire, veillant sur les destins de Rome? Telle est l'histoire de l'envahissement et de la conquête du monde par le christianisme; voilà le pouvoir du Dieu des Chrétiens et le perpétuel miracle de la foi et du gouvernement de son Église. Les peuples passent, les trônes croulent, et l'Église demeure! Quelle est donc la force qui fait tenir debout cette Église assaillie par l'océan furieux de la colère et du mépris du siècle? Quel est le bras, depuis 1800 ans, qui l'a préservée de tant d'orages qui ont menacé de l'engloutir? »

« Dans toute autre existence que celle du Christ, que d'imperfections, que de vicissitudes, quel est le caractère qui ne fléchisse, abattu par de certains obstacles? Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération... »

« Le Christ prouve qu'il est le Fils de l'Éternel par son mépris du temps; tous ses dogmes signifient une seule et même chose : « Éternité. » Aussi comme l'horizon de son empire s'étend et se prolonge infiniment! Le Christ règne par delà la vie et par delà la mort. Le passé et l'avenir sont également à lui; le royaume de la vérité n'a et ne peut avoir en effet d'autre limite que le mensonge. Tel est le royaume de l'Évangile qui embrasse tous les lieux et tous les peuples. Jésus s'est emparé du

genre humain ; il en fait une seule nation , la nation des honnêtes gens qu'il appelle à une vie parfaite. Les ennemis du Christ relèvent de lui comme ses amis , par le jugement qu'il exercera sur tous , le jour du jugement. »

« Il est vrai que le Christ propose à notre foi une série de mystères. Il commande avec autorité d'y croire sans donner d'autre raison que cette parole épouvantable : « Je suis Dieu ! »

« Il le déclare : quel abîme il creuse par cette déclaration, entre lui et tous les faiseurs de religion ! Quelle audace, quel sacrilège, quel blasphème, si ce n'était pas vrai ! Je dis plus : le triomphe universel d'une affirmation de ce genre, si ce triomphe n'était bien réellement celui de Dieu même, serait une excuse plausible et la preuve de l'athéisme. »

« D'ailleurs , en proposant des mystères, le Christ est conséquent avec la nature des choses qui est profondément mystérieuse. D'où viens-je ? où vais-je ? que suis-je ? La vie humaine est un mystère dans son origine , dans son organisation et dans sa fin. Dans l'homme, et hors de l'homme, dans la nature, tout est mystère et l'on voudrait que la religion ne fût pas mystérieuse. La création et la destinée du monde sont un abîme impénétrable, aussi bien que la destinée et la création d'un seul individu. Le Christianisme, du moins, n'éluide pas ces grandes questions : il les attaque en face, et nos dogmes en sont une solution pour celui qui croit. »

« On ne peut expliquer le succès de Luther et de Calvin que par les passions des hommes, et par le secours

qu'ils reçurent de la politique des princes et des grands qui se servirent de l'hérésie, comme d'une arme contre le pouvoir royal et contre l'autorité ecclésiastique. Mais comment un homme de bon sens peut-il demeurer protestant dans ces temps-ci ? Aussi le protestantisme existe plutôt par ses conquêtes passées que par sa force présente. »

« Quelle est la religion' qui soit absolue, qui éclaire, dirige et tranquillise la conscience comme la foi chrétienne ? Les fausses religions laissent l'esprit comme un vaisseau sans pilote, errer à l'aventure. Le protestantisme lui-même montre bien sa triste origine par l'abandon qu'il fait du gouvernement de l'âme. Et je conçois que Luther et Calvin aient eu peur de ce fardeau. Oui, je conçois qu'un homme recule toujours devant la direction des consciences. Dieu seul a pu s'en saisir comme d'un sceptre qui lui appartient à lui seul. Toutes les religions, hormis la religion chrétienne, rejettent l'âme dans le commerce de la vie commune... »

« Et quel autre que Dieu pouvait affirmer avec cette certitude absolue, capable de tranquilliser la conscience, des vérités telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la croyance à l'enfer, au paradis, ces dogmes enfin qui sont les prémisses et la base de toutes les religions. Quand le Christ les énonce comme l'essence de sa doctrine, il le fait avec tout ce qu'il y a d'imposant et d'absolu dans son caractère de Fils de Dieu. Sans doute, il faut la foi pour cet article-là, qui est celui d'où dérivent tous les autres articles. Mais le caractère de la divinité du Christ, une fois admis, la doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté de l'algèbre : il

faut y admirer l'enchaînement et l'unité d'une science. »

« Le christianisme dit avec simplicité : « Nul homme n'a vu Dieu, si ce n'est Dieu, Dieu a révélé ce qu'il était. Sa révélation est un mystère que la raison ni l'esprit ne peuvent concevoir, mais puisque Dieu a parlé, il faut y croire. Cela est d'un grand bon sens. »

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Évangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur une table ce livre par excellence (et ici l'empereur le toucha avec respect), je ne me lasse pas de le lire, et tous les jours avec le même plaisir. »

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement, et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention. Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales, qui défilent comme les bataillons de la milice céleste, et qui produisent dans notre âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel resplendissant, par une belle nuit d'été, de tout l'éclat des astres... Quelle preuve de la divinité du Christ ! Avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme. Voilà vraiment une religion, et je reconnais là un pontife ! »

« Et ce qui ravit la conviction, ce sont tous les avantages et le bonheur qui résultent d'une telle croyance. L'homme qui croit est heureux ! Ah ! vous ignorez ce que c'est que croire ! Croire, c'est voir Dieu, parce qu'on a les yeux fixés dans lui. Heureux celui qui croit ! ne croit pas qui veut ! »

« Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter, avec un plein succès, le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé, il est le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même : Je suis Dieu. »

« Comment donc un juif, dont l'existence historique est plus avérée que toute celle des temps où il a vécu, lui seul se donne-t-il pour Dieu même, pour l'être par excellence, pour le créateur de tous les êtres ? Il s'arroge toutes les sortes d'adorations ; il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre ! eh ! bien, voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! l'âme humaine avec toutes ses facultés, devant une annexe de l'existence du Christ. »

« Et comment ? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir : ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère,

en un mot, le cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui ; il l'exige absolument, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre... Le grand Louis XIV qui a jeté tant d'éclat sur la France et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. »

« Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. »

« A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde ? »

« Les fondateurs de religion n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique, qui est l'essence du Christianisme, sous le beau nom de charité. C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil ; c'est que dans une opération semblable, se faire aimer, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance. Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité. »

« Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps ; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre. Tous ceux qui croient sincèrement en

lui, ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur : phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme; feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ!!! »

« J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause. »

« Mais enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi; alors, j'allumais le feu sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais le communiquer à personne; aucun de mes généraux ne l'a reçu de moi; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière. »

« Maintenant que je suis à Ste-Hélène.... maintenant que je suis seul, cloué sur ce roc, qui bataille pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? qui se remue pour moi en Europe? qui m'est demeuré fidèle? où sont mes amis? oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil. »

« Telle est la destinée des grands hommes! celle de

César et d'Alexandre, et l'on nous oublie ! Et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collège ! Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou nous insulte ! »

« Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV ! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles, négligé par ses courtisans et peut-être l'objet de leur risée. Ce n'était plus leur maître ! c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition. »

« Encore un moment, voilà mon sort, et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre, pour y devenir la pâture des vers... »

« Et voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde, et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers !... Est-ce là mourir ? N'est-ce pas plutôt vivre ? Voilà la mort du Christ ! voilà celle de Dieu ! »

L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Si vous ne comprenez pas, » reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu, eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général !!! »

Voilà les paroles du grand homme. Relisez-les, et si vous êtes convaincu que Napoléon n'était pas un sot et

un imbécile, si vous croyez qu'il ait eu autant de raison et de jugement que l'auteur de la *Vie de Jésus*, pourquoi ne le croiriez-vous pas ?...

Écoutez Chateaubriand : « Tout à coup , le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée , il n'est point né dans la pourpre , mais dans l'asile de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands , ni aux superbes ; mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a pas réuni autour de son berceau les heureux du monde , mais les infortunés , et par ce premier acte de sa vie , il se déclarait le Dieu des misérables... Nous voyons depuis le commencement des siècles , les rois , les héros , les hommes éclatants devenir les dieux des nations ; mais voici que le fils d'un charpentier , dans un petit coin de la Judée , est un modèle de douleur et de misère , il est flétri publiquement par un supplice , il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société , il ne prêche que sacrifices , que renoncement aux pompes du monde , aux plaisirs , au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître , le pauvre au riche , le lépreux à l'homme sain , tout ce qui pleure , tout ce qui a des plaies , tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices. La puissance , la fortune et le bonheur sont , au contraire , menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale , il établit des relations nouvelles entre les hommes , un nouveau droit des gens , une nouvelle foi publique ; il élève ainsi sa divinité , triomphe de la religion des Césars , s'assied sur leur trône et parvient à subjuguier la terre. Non , quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ , quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes ; jamais on ne nous per-

suadera qu'une religion, fondée sur une pareille base , soit une religion humaine ! Celui qui a pu faire adorer une croix ; celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante, la vertu persécutée, celui-là , nous le jurons , ne saurait être qu'un Dieu !... »

Vous le voyez , la raison , la simple raison seule suffit pour reconnaître ce miracle perpétuel de la Croix , et les hommes les plus éminents se sont rendus à cette évidence. Ils ont mis leur génie au pied de cette Croix , et ils l'ont adorée. Souvenez-vous , dit le D^r Maxime Simon , qu'il n'y a pas d'homme sans dignité morale ; pas de dignité morale, sans morale ; pas de morale sans religion , et pas de religion sans cette *Croix de bois* qui *sauva le monde*.

Oui , le Christ est Dieu ! sans cela, son œuvre fût restée ensevelie dans l'oubli comme celles de tant de grands hommes sur lesquelles les siècles ont passé. Si le Christ n'était pas Dieu , la Bible, les Évangiles ne seraient qu'un mensonge perpétuel, et l'humanité serait encore condamnée sans miséricorde.

Mais le salut nous a été apporté par la Croix !

C'est pourquoi , je vous dis à vous , hommes du peuple, mes amis et mes frères, comme autrefois Basile I^{er}, empereur d'Orient, disait à ses fils :

« Croyez sincèrement à la religion, et qu'elle soit , en tout temps , la règle de votre vie. La foi , est le premier de tous les biens ; c'est elle qui épure nos actions et qui *donne* à la vertu le dernier degré de perfection. »

Enfin, à M. Renan, je dirai comme Saint Remi à
is :

**Courbe la tête, fier Sicambre, brûle ce que tu as
é, et adore ce que tu as brûlé. • Plaise au ciel que
râce le touche, comme elle toucha le roi de France !**

FIN.

TABLE.

Dédicace.	Page 5
Introduction.	9
CHAPITRE I. Moïse est l'auteur du Pentateuque.	23
CHAPITRE II. Histoire du peuple de Dieu.	49
CHAPITRE III. Vie et mort de Jésus.	91
CHAPITRE IV. La Croix, instrument de supplice, de honte et d'infamie, devenue un signe de salut, de force, de gloire et d'honneur.	217

FIN DE LA TABLE.



